

UNIVERSITE DE BOURGOGNE-FRANCHE-COMTE

1. UFR LANGUE et COMMUNICATION

2. THÈSE

Pour obtenir le grade de
Docteur de l'Université de Bourgogne
Discipline : ITALIEN

par
MARIA TERESA MONACHESI

17 Décembre 2019

La représentation du migrant dans la littérature narrative italienne
contemporaine

Directeur de thèse
Monsieur, le Professeur Nicolas Bonnet

Jury

Mme le professeur Barbara Meazzi (Nice) Rapporteur
M. le professeur Christophe Mileschi (Paris Nanterre) Examineur
M. le professeur Flaviano Pisanelli (Montpellier3) Rapporteur

A **Chiara** qui a rendu heureux tous mes jours

Remerciements

Avant tout mon remerciement le plus grand est adressé à mon directeur de thèse, le très cher **Professeur Nicolas Bonnet** sans l'aide et les précieux conseils duquel je n'aurais jamais pu parvenir à écrire une seule ligne.

Sa profonde et vaste culture et sa grande disponibilité, unies à une humilité digne d'éloges, ont été pour moi un soutien et un modèle inoubliables.

Ses corrections et ses suggestions représentaient, chaque fois, une source de connaissances à laquelle je me désaltérais avec plaisir, consciente que je n'avais qu'à apprendre, même si je n'arriverais jamais à son niveau.

Il a su m'encourager, me stimuler, me corriger, me rassurer et surtout me faire apprécier davantage le chemin que j'avais décidé d'entreprendre.

Encore un grand merci va à **Patricia** parce qu'elle, avec sa présence délicate et chaleureuse, a su rendre mon séjour à Dijon très agréable et plein de connaissances.

A mon neveu **Giacomo** sans l'aide duquel je ne serais jamais parvenue à apprendre les notions techniques nécessaires à la rédaction de la thèse.

A **Anna**, collègue et véritable amie, va toute ma reconnaissance parce que si j'écris ces lignes, ce n'est qu'à elle qu'en revient le mérite.

À **Walter**, collègue et ami sincère qui m'a soutenue par sa précieuse présence.



Nello stato di natura l'idillio è mancato, fatalmente. E l'essere umano, che di tale stato è vertice e in un modo termine, non sfugge alla legge, si piega anzi, ne è piegato. L'umanità descritta da Angelici¹ ha una mestizia infusa d'orgoglio, la dignità sopra tutto della presa di coscienza, dell'accettazione d'una condizione non invertibile, non negoziabile. Un fatalismo che non è però abbandono o rassegnazione a un destino segnato, ma interrogativo inesausto e rovello, pungolo che scava così nel profondo da deformare, gentilmente a volte, a volte tanto da renderli maschere d'un mistero tutt'altro che buffo, i visi, le sembianze, dei personaggi che di questa irrequietudine assorta si fanno modelli e campioni.

*Tra tutti, gli **Emigranti** (2003). Hanno una fissità che incede. Tutto è immobile eppure tutto si muove: la madre pur giovane, ma invecchiata anzitempo, dal profilo livido e appuntito, vestita d'una monumentalità scarna e disadorna, d'un abito severo come la miseria che l'affligge. Il gallo – epigono flamboyant di quella **Gallina notturna** (1994) dallo sguardo attonito e torvo, immersa in un'oscurità dilagante – portato come un povero vessillo sul ramo d'un braccio secco e filiforme, che grida dalla cresta sfavillante a spezzare con un canto disperato di colore un silenzio altrimenti atterrito e prosciugato. Il figlio, incastonato al ventre della madre, appendice bluastrea e compimento, negli occhi la distanza lancinante della casa lasciata, il panico del vuoto e del nuovo che ancora non s'offre come una promessa. Sullo sfondo, bassissimo, un orizzonte che mima un lacerto di quel mare su cui le due esistenze scivolano la loro fuga incontro al destino, a una fortuna che si prega buona e migliore. Tutta la composizione ha il movimento frenato dell'approdo, l'andamento lento e inesorabile della nave che questa diade materna ha matrignamente accolto, e traghettato.² Cristina Babino³ “La Ferita-Opere di Walter Angelici.1994-2009*

¹ WALTER ANGELICI est né à Ancône le 30 décembre 1964. Ses études artistiques – Istituto d'Arte, Liceo Artistico, Accademia di Belle Arti – et sa passion pour la littérature l'ont mené à exercer la profession d'illustrateur, qu'il a abandonnée en 1999 pour se consacrer à la recherche artistique. Actuellement il est professeur de Disciplines Picturales.

² Dans l'Etat de nature, l'idylle a fait fatalement défaut. Et l'être humain, qui est le sommet d'un tel état et, d'une façon aussi, le terme, n'échappe pas à la loi, il s'y plie au contraire, il en est plié. L'humanité décrite par M. Angelici a une tristesse pleine d'orgueil, la dignité surtout de la prise de conscience, de l'acceptation d'une condition irréversible, non négociable. Un fatalisme qui n'est pourtant pas abandon ou résignation à un destin établi, mais interrogation sans fond et tourment, aiguillon qui creuse au point de déformer, délicatement parfois, parfois au point de les transformer en masques d'un mystère qui n'a rien de plaisant, les visages, les traits des personnages qui deviennent les modèles et les exemples de cette inquiétude pensive.

Parmi tous, les **Emigrants** (2003). Ils ont une fixité qui avance. Tout est immobile et pourtant tout bouge: la mère jeune, mais vieillie prématurément, au profil livide et pointu, habillée d'une monumentalité pauvre et dépouillée, d'une robe sévère comme la misère qui l'afflige. Le coq - épigone flamboyant de cette **Poule nocturne** (1994) au regard stupéfait et torve, plongée dans une obscurité croissante - tenu comme un pauvre étendard sur la branche d'un bras sec et filiforme, qui crie de la crête étincelante à couper, par un chant désespéré de couleur, un silence autement terrifié et vidé.

Son fils, enchâssé dans le ventre de sa mère, appendice bleuâtre et accomplissement, ayant dans les yeux la distance lancinante de la maison abandonnée, la peur panique du vide et du nouveau qui ne s'offre pas encore comme une promesse.

Au fond, très bas, un horizon qui mime une brise de cette mer sur laquelle les deux existences glissent, fuient vers le destin, vers une issue qu'on souhaite bonne et meilleure.

Toute la composition a le mouvement ralenti de l'abordage, l'allure de l'embarcation marâtre qui a transporté cette dyade maternelle.

(Cristina Babino “La Blessure- Œuvres de Walter Angelici)

³ CRISTINA BABINO est née à Ancône. Elle a notamment publié “La Ferita. Opere di Walter Angelici 1994-2009. Elle a collaboré en y publiant par des textes critiques à des revues littéraires et des périodiques italiens et étrangers.

Résumé

Je me propose dans cette étude de rendre compte de la spécificité des œuvres littéraires d'expression italienne ayant pour thème l'expérience de la migration.

Mon corpus comprend l'essentiel des récits (huit récits d'inspiration autobiographique et quatre romans) publiés en Italie entre 1990 (année qui marque l'émergence en Italie de ce nouveau genre) et 2015.

Les auteurs pris en considération sont majoritairement des italiens issus de l'immigration, de la première ou deuxième génération.

Il s'agit de six hommes et de six femmes. Un des enjeux de mon étude comparative est en effet de chercher à déterminer la spécificité d'une écriture migrante féminine.

Dans la première partie j'analyse l'évolution du lexique qui a accompagné la transformation de l'Italie à partir des années quatre-vingts.

Dans la deuxième je propose une lecture des œuvres du corpus en concentrant mon attention sur la représentation du migrant, sur la manière dont chaque auteur rend compte de ses conditions de vie, de son expérience personnelle, de son rapport souvent ambivalent avec les autochtones.

J'analyse la diversité des modalités de représentation (et d'auto-représentation) du migrant, selon l'identité sexuelle, l'origine géographique, culturelle et sociale de l'écrivain mais aussi l'irréductible singularité de son parcours.

La dernière partie est consacrée à l'analyse de la réception critique de cette production en Italie.

En annexe je retrace l'histoire du phénomène migratoire au cours du dernier siècle en analysant la transformation de l'Italie de terre d'émigration en terre d'immigration.

Les mots clé: migrant, migration, littérature, stéréotype, discrimination, racisme.

Abstract

In this study I propose to give a record on the special feature of Italian literary works concerning the subject of migration.

My corpus includes the essential of the writings (eight autobiographical stories and four novels) published in Italy between 1990 (year that marks in Italy the growing of this new literary genre) and 2015.

Authors taken into consideration are mostly Italians with an immigrant background, they are first-generation or second-generation immigrants.

It's a question of six men and six women. One of the issues of my comparative study is to try to determine the special features of an immigrant female writing study.

For the first part of my work I analyze the evolution of the lexicon gone with the transformation from 80's.

The second part is characterized by an interpretation of the works composing the corpus, concentrating my attention on the immigrant's representation, on the way every writer reports his life conditions, on the personal experience, on his relationship often ambivalent with natives.

I analyze the variety on the ways of representation (and self-representation) of the immigrant, according to the sexual identity, to the geographical, cultural and social origin of the writer, but also the die-hard singularity of his process.

The last part is concerned with the analysis of the critical reception of this production in Italy.

In the annex I trace the history of the migratory phenomenon during the last century analyzing the transformation of Italy from an emigration land into an immigration land.

Key-words: migrant, migration, literature, stereotype, discrimination, racism.

Résumé.....	7
Abstract.....	8
Table des matières.....	9
Introduction.....	11
Analyse des termes : émigré, immigré, migrant.....	17
Définition des termes émigré, immigré, migrant selon de différents dictionnaires.....	23
Y a-t-il une spécificité de la représentation du migrant dans la littérature italienne contemporaine?	32
Excursus historique de la représentation du migrant dans la littérature italienne	33
Examen des différentes œuvres qui ont comme sujets des migrants.....	40
“Immigrato”.....	40
“Va e non torna”.....	42
“Scontro di civiltà per un ascensore a Piazza Vittorio”.....	44
“Salsicce”.....	53
“La mia casa è dove sono”.....	56
“Io venditore di elefanti”.....	62
“Lontana da Mogadiscio”.....	70
“Lume lume”.....	78
“Ragazzo di razza incerta”.....	85
“Timira romanzo meticcio”.....	93
“Nel mare ci sono i coccodrilli”.....	97
“Adua”.....	111

Le migrant et la migrante.....	117
Le migrant.....	118
La migrante.....	125
 Le chemin parcouru par Igiaba Scego dans ses trois œuvres.....	133
 Comment chaque auteur a représenté le migrant dans son œuvre.....	138
 La fonction (condition) sociale du migrant.....	168
 Lecture critique.....	177
 Conclusion.....	183
 Bibliographie.....	191
 Annexes.....	194
Excursus historique de la migration en Italie.....	196
L'Italie, une terre d'accueil de l'après-guerre.....	197
Historique des flux de migrants depuis les années 1980.....	199
Journal des flux migratoires en Italie.....	204
 Extrait interview protagoniste <i>Nel mare ci sono i coccodrilli</i>	201
Entretien téléphonique avec Igaiba Scego.....	211
Témoignage de Amara Lakhous.....	213

Introduction

Quand mon directeur de thèse m'a proposé le sujet : « La représentation du migrant dans la littérature narrative italienne contemporaine » j'ai immédiatement accepté parce que je l'ai trouvé d'une actualité dramatique.

C'était le mois d'octobre 2013 et un événement tragique faisait la Une de tous les quotidiens et de tous les journaux télévisés de l'époque : le naufrage, près du port de Lampedusa, d'un bateau libyen utilisé pour le transport de migrants, causant trois-cent-soixante-huit morts.

Un drame épouvantable qui a bouleversé le monde entier : la plus grande tragédie de l'immigration de ce début de siècle.

Le sujet suscitait, donc, un grand intérêt lié aussi au fait que dans les manuels de littérature italienne, que l'on utilise dans l'enseignement secondaire, les pages consacrées aux écrivains traitant le sujet de l'immigration ne sont pas très nombreuses.

Ma recherche avait, pour cette raison, un double but : enrichir ma culture, ou mieux découvrir la production littéraire italienne sur la migration et offrir à mes étudiants l'occasion d'élargir l'éventail de leurs connaissances littéraires.

Je n'ai trouvé à l'époque que peu de travaux traitant ce sujet et donc j'ai donc apprécié la relative originalité de cet objet de recherche.

L'étude porte sur des œuvres narratives d'auteurs italiens et étrangers ayant adopté la langue italienne comme moyen d'expression.

La période de production prise en considération va de 1990 à 2015.

Mon corpus comprend les principaux ouvrages sortis au cours de cette période.

Il ne s'agissait pas de dresser une liste exhaustive mais de choisir les œuvres les plus représentatives.

Dans chacune de ces œuvres, douze en tout : *Immigrato* de Salah Metnani; *Va e non torna* de Ron Kubati ; *Scontro di civiltà per un ascensore a piazza Vittorio* de Amara Lakhous ; *Salsicce* et

La mia casa è dove sono de Igiaba Scego ; *Io venditore di elefanti* de Pap Khouma ; *Lontano da Mogadiscio* de Shirin Fazel ; *Lume lume* de Nino Vetri; *Ragazzo di razza incerta* de Beatrice Monroy ; *Timira romanzo meticcio* de Wu Ming² et Antar Mohamed ; *Nel mare ci sono i coccodrilli* de Fabio Geda; *Adua* de Igiaba Scego, j'ai porté mon attention sur la représentation que chaque auteur propose du migrant, la manière dont il rend compte de sa condition.

Les modalités de narration varient : certains récits sont à la première personne, d'autres à la troisième personne.

Les premiers ouvrages, qui relèvent du témoignage autobiographique, sont le fruit d'une collaboration entre l'immigré et un auteur italianophone. Ce dernier met en forme les faits que lui a relatés le migrant qui n'a pas les compétences linguistiques et littéraires qui lui permettraient de s'exprimer sans son truchement.

Mon étude analyse dans chacun des récits la conduite du migrant, son expérience, la façon dont il perçoit la communauté d'accueil et la manière dont il est perçu par elle: les préjugés, le racisme dont il est victime.

Chaque migrant est différent des autres: on passe d'un migrant des premiers récits isolé, vivant presque en marge de la société, fréquentant les lieux les plus malfamés, un migrant «inculte», sans qualification, poussé par la misère à quitter son pays dans l'espoir d'une vie meilleure et qui ne parvient pas à s'insérer dans la société d'accueil, à un migrant cultivé, très qualifié, qui choisit de venir s'installer en Italie parce qu'il sait qu'il peut s'y faire une «situation», qui n'est plus l'objet de discriminations.

L'analyse de chacune des douze oeuvres révèle une évolution dans la conception et dans la représentation du migrant: une évolution qui apparaît clairement dans les différents profils de migrants et que j'analyserai.

La lecture des œuvres permet aisément de mettre en évidence les analogies et les différences entre ces profils créant une vision globale toujours plus ample du thème à traiter.

Mon corpus comprend les douze œuvres que j'ai considérées comme les plus pertinentes, celles qui contenaient la représentation la plus riche et la plus significative du migrant.

J'ai restreint ma recherche aux œuvres narratives (excluant ainsi d'autres genres, comme le théâtre, la poésie) pour pouvoir faire un travail plus approfondi.

En premier lieu, j'évoque la généalogie de la représentation du migrant dans la littérature italienne.

Le point de départ de la prise de conscience collective de la triste condition de vie des immigrants est lié à un sordide fait divers: l'assassinat d'un jeune ouvrier africain qui refusait de se soumettre aux truands qui voulaient lui extorquer son misérable pécule.⁴

Les répercussions médiatiques et le débat de société que suscite cet événement est à l'origine de toute une production littéraire, d'abord réservée à un public restreint.

C'est une littérature de niche à laquelle ne sont intéressées au départ que des maisons d'éditions mineures.

Mais à partir de la moitié des années 2000, de grands éditeurs (Giunti, Einaudi, Rizzoli) se mettent à publier les œuvres d'auteurs d'origine étrangère.

Qu'ils appartiennent à la première ou à la deuxième génération, qu'ils aient ou non acquis la citoyenneté italienne, ces auteurs ont pour trait commun d'avoir choisi l'italien comme langue d'expression.

Le migrant, qui s'identifiait avec l'image que l'Italien se faisait de lui, commence à s'affirmer comme sujet.

S'il éprouve peut-être encore le mal du pays, il est désormais presque parfaitement intégré.

⁴ Le 24 août 1989 à Villa Literno, commune italienne de 11900 habitants de la province de Caserta en Campanie

Le regard qu'il porte sur le pays d'accueil est précieux.

Il est capable de juger la société italienne, de déconstruire ses croyances et ses coutumes, de critiquer ses travers et d'en rire.

J'ai jugé nécessaire de prendre en compte la différence entre la condition du migrant et celle de la migrante. J'ai cherché à comprendre s'ils avaient une conscience différente de leur condition, une manière différente de faire face aux difficultés, de réagir aux épreuves que la vie leur réserve.

Le migrant et la migrante des ouvrages de mon corpus diffèrent par leurs origines, leurs formations, leurs expériences personnelles, mais ils sont sujets à la même nostalgie, en butte à la même discrimination, condamnés à la même solitude.

Les femmes peut-être plus que les hommes, sont conscientes de leur condition, des obstacles qu'elles doivent surmonter mais aussi des perspectives qui s'offrent à elles.

Souvent mieux que les hommes, elles réussissent à faire face à leur condition de vie, parfois très difficile, avec courage et détermination.

J'ai réservé un chapitre particulier au chemin que l'écrivaine Igiaba Scego a parcouru de Salsicce (2005) à Adua (2015) afin de mettre en évidence le processus de maturation dont chacun des ouvrages publiés au cours de ces dix années représente en quelque façon une étape.

Au terme du parcours, la narratrice protagoniste (alter ego de l'auteure) semble assumer pleinement sa condition de femme italienne issue de l'immigration.

Chaque auteur représente le migrant de manière différente et je me suis proposé de comparer ces représentations pour chercher à comprendre dans quels cas les différences ont un fondement objectif, et dans quels cas elles expriment au contraire une perception différente de la même réalité.

J'ai bien sûr toujours affaire à des regards.

Le plus souvent, il s'agit de formes d'écriture de soi, d'auto-représentation impliquant de la part de l'auteur un effort d'objectivation.

Certains récits relèvent de l'autobiographie, d'autres du genre romanesque. Beaucoup entretiennent une certaine ambiguïté quant à leur statut générique.

Dans tous les cas, je ne perds jamais de vue que j'ai affaire à des objets littéraires.

Afin de mieux contextualiser les ouvrages de mon corpus, j'ai mis en annexe une chronologie.

Il convient de reparcourir dans ses grandes lignes l'histoire de la migration en Italie, afin de rendre compte de la transformation de cette dernière de Pays d'émigration en Pays d'immigration.

Dès les années quatre-vingt, les populations d'Afrique du Nord viennent en Italie pour pallier le manque de main d'œuvre notamment dans le secteur agricole.

Le flux ne cesse de croître et la situation devient difficile à gérer.

Aucune norme ne règle ces flux migratoires jusqu'en 1989 quand est votée la loi Martelli qui établit les bases d'un contrôle de l'immigration.

Les frontières de l'Italie commencent à se fermer et puisque l'immigration est essentiellement clandestine, dans les années 1990 on assiste à plusieurs régularisations.

ANALYSE DES TERMES : EMIGRE, IMMIGRE, MIGRANT

L'Italie a connu une émigration massive dès le début du XIX^e siècle mais les données les plus certaines sont celles transmises par l'Institut national de statistique qui de 1876 à 1985 a calculé que plus de 27,5⁵ millions d'Italiens ont quitté leur pays à destination, dans l'ordre, des Etats-Unis, de l'Argentine, de la Suisse, de l'Allemagne, de la France, du Brésil, du Canada.

La plupart de ces émigrés proviennent de l'Italie du Nord-Est pour les années de 1876 à 1880 et de l'Italie du Sud pour les années de 1901 à 1910.

Les raisons de ces départs sont économiques : la paupérisation des populations des campagnes due à l'arrêt brutal des exportations italiennes du blé, du vin vers la France, la concurrence des blés américains, l'augmentation du prix des produits manufacturés amènent les Italiens à recourir à l'émigration comme seule possibilité de faire face à une condition de vie pénible.

Ils caressent ainsi l'espoir de s'y faire une situation et de pouvoir assurer une vie digne à toute la famille, répondant aux promesses de réussite du « Nouveau Monde ».

Dans les familles qui prennent la décision d'émigrer c'est toujours le père qui part le premier, tout seul.

Et ce n'est que lorsque les conditions sont remplies, c'est-à-dire lorsque sa nouvelle position sociale et économique le lui permet, qu'il est assez solidement établi, qu'il cherche une demeure adéquate pour accueillir tous les membres de la famille appelés à le rejoindre.

Tandis que l'homme s'intègre assez vite dans la nouvelle société, c'est bien la femme qui, le plus souvent confinée dans l'espace domestique en sa qualité d'« ange du foyer », reste liée à ses origines et représente le trait d'union entre la nouveauté du pays d'accueil et les traditions du pays d'origine, entre un nouveau système de vie familiale et la fidélité aux racines.

⁵ Selon ce qui apparaît clairement dans le tableau rédigé par Claude Llinares et Danielle Lima-Boutin www.procida-family.com/docs/publications/émigration-italienne.pdf

Si le phénomène de l'émigration connaît une significative réduction pendant le « Ventennio » du fait, notamment, de la politique coloniale du fascisme, il reprend dans le second après-guerre.

Avec le « miracle économique », les départs vers les Amériques ou l'Europe se font plus sporadiques et les migrations intérieures s'intensifient.

Beaucoup d'anciens émigrés regagnent un pays devenu plus prospère.

A un certain moment, pourtant, la situation s'inverse et de pays d'émigration l'Italie devient, à la fin des années de 1980, un pays d'immigration et entre la fin des années 1990 et le début des années 2000 on passe rapidement d'un million à plus de deux millions d'immigrés.

On commence à parler en Italie des problèmes inhérents à l'immigration, ce qui indique un changement assez radical de la réalité.

Comme l'affirme Hervé Rayner :

Jusqu'aux années 1970 les étrangers étaient dans leur immense majorité des ressortissants des Etats occidentaux (...) L'immigration a d'abord été une immigration de travail et les immigrés étaient utilisés dans les métiers les plus pénibles et les plus mal rémunérés (...) C'est au début des années 1990 que l'immigration émerge dans le débat public.⁶

Les pays de provenance sont maintenant les pays de l'Est de l'Europe, l'Albanie en particulier dont les ressortissants gagnent les Pouilles à bord de bateaux de fortune, attirés par la vision idéalisée du pays que leur suggèrent les programmes télévisés italiens.

Après ces « débarquements clandestins » sur les côtes méridionales, des naufrages tragiques font l'actualité et chaque année des centaines de milliers de nouveaux entrants sont recensés.

⁶ « L'Italie, pays d'immigration », in Confluences-Méditerranée (n.68) janvier 2009
www.cairn.info/revue-confluences-mediterranee-2009-1-page-45.htm

On comprend que le phénomène n'est pas temporaire mais durable et qu'il va aussi transformer la société d'accueil.

Un autre point à considérer est la grande diversité des pays d'origine des immigrés. La Caritas, ONG catholique, recense en 2008 3.987.000 étrangers beaucoup plus que l'Istat⁷ : la plus grande partie viennent de la Roumanie, suivie de l'Albanie, du Maroc, de la Chine enfin de l'Afrique du Nord et sub-saharienne.

Sur dix nouveaux arrivants, cinq sont européens, deux africains, deux asiatiques et un sudaméricain. La plupart s'installent dans les régions de l'Italie du nord.

Cette grande présence d'immigrés, de personnes provenant des régions du monde les plus variées entraîne d'inévitables problèmes d'intégration qui engendrent ou alimentent des phénomènes sociaux comme la délinquance, le racisme, la discrimination...

D'ailleurs « un changement rapide comme celui que l'Italie connaît en l'espace de deux décennies ne peut se passer de créer de fortes tensions »⁸ qui manifestent une mutation importante de la société italienne.

Une mutation qui se confirme si l'on considère qu'au début de l'année 2015 on a assisté, selon le Ministère italien de l'Intérieur, à une hausse de 43%⁹ des clandestins qui ont traversé la Méditerranée pour gagner les côtes de l'Italie.

L'opinion publique italienne est divisée entre ceux qui perçoivent cette immigration comme une menace, qui voient les étrangers comme des envahisseurs : « Ils gagnent 40 euros par jour... Ils nous volent nos jobs... Ils ne fuient pas tous de la guerre... »¹⁰ ce sont les phrases qu'on entend

⁷ Caritas/Migrantes, Immigrazione, dossier statistico 2008, Rome ,Idos ,2008

⁸ www.cairn.info/revue-confluences-méditerranée-2009-1-page.45.htm⁸

⁹ www.jeuneafrique.com/226385/société/l-italie-enregistre-un-nombre-record-de-migrants-clandestins-venus-d-afrique-par-la-mer

prononcer couramment.

Et ceux qui considèrent au contraire la situation d'un point de vue humain (humanitaire), qui mettent l'accent sur le devoir d'hospitalité, d'accueil, de tous ceux qui sont dans la nécessité, qui ont tout perdu, qui ont risqué leur vie dans l'espoir d'en trouver une meilleure.

Le problème est sérieux et il a pris inévitablement une dimension politique.

Il va durer longtemps et on ne pourra pas penser le résoudre si « l'Italie n'est pas aidée par la Communauté Européenne »¹¹ comme le déclarait en 2015 le premier Ministre Italien de l'époque, Matteo Renzi.

Quant au terme « migrant », on ne doit pas le confondre avec le terme « réfugié » car, comme l'affirme Laure Andrillon¹² dans son article du 23 août 2015 paru dans le quotidien Libération¹³, *si tous les réfugiés sont des migrants, tous les migrants ne sont pas des réfugiés.*

Dans le sens que les migrants sont le plus souvent des migrants économiques ; tandis que les réfugiés sont contraints de quitter leur pays parce que leur vie y est en danger, soit parce qu'ils y sont l'objet de persécutions politiques, soit parce qu'ils doivent fuir un conflit.

Et les réfugiés, si on leur reconnaît ce statut, ne peuvent pas être renvoyés dans leur pays d'origine, ce qui est, en revanche, possible pour des migrants clandestins.

Les grands médias, pourtant, et certains politiciens tendent à employer les deux termes sans distinction en créant une grande confusion, révélatrice *d'un recul idéologique des droits humains* selon l'avis d'Eric Fassin¹⁴.

¹⁰ www.cafebabel.fr/société/article/immigration-des-youtubers-ouvrent-une-nouvelle-voie-en-italie.html

¹¹ <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2015/06/14/97001-20150614FILWWW00192-immigration-l-italie-menace-l-europe.php>

¹² Laure Andrillon, journaliste indépendante et producteur.

¹³ http://www.liberation.fr/planete/2015/08/28/migrants-et-refugies-des-mots-aux-frontieres-bien-definies_1371340

¹⁴ Eric Fassin, sociologue né en 1959, est professeur de science politique à l'université Paris VIII - Saint-Denis- Vincennes.

https://www.liberation.fr/planete/2015/08/28/migrants-et-refugies-des-mots-aux-frontieres-bien-definies_1371340

L'expression « migrant économique » semble avoir acquis des connotations péjoratives, elle est automatiquement associée à la figure du clandestin.

L'image de hordes de migrants déferlant sur les côtes et prêts à envahir le continent s'impose dans l'imaginaire collectif.

Les « bons » réfugiés contre les « mauvais » migrants économiques, comme si “*chercher une vie meilleure dans un autre pays était devenu un délit!*” comme Eric Fassin explique à Libération.

Il faudrait, donc, distinguer les deux termes pour rendre à chacun ses propres droits: le droit national aux migrants et le droit international aux réfugiés.

On constate que dans l'usage le terme « migrant » tend à supplanter le couple « émigrant » vs « immigré ».

On ne saurait ignorer les implications idéologiques que traduit cette évolution lexicale.

Une réflexion s'impose sur le sens qui se cache derrière le mot apparemment neutre de migrant.

Définition des termes émigré, immigré, migrant selon différents dictionnaires

Je vais, dans les pages qui suivent, comparer les lexiques français et italien.

Voici les définitions que le dictionnaire Larousse propose des différents termes que je serai amenée à employer¹⁵:

EMIGRE = est le mot qui désigne une personne qui quitte son pays d'origine pour aller s'établir dans un pays étranger.

IMMIGRE = est le mot qui désigne une personne qui arrive dans un pays étranger pour s'y installer.

Réfugié = c'est quelqu'un qui a quitté son pays d'origine pour fuir une calamité, un soulèvement, une invasion militaire.

Avec le terme « migration » on indique le phénomène humain ou animal qui correspond à un déplacement (le plus souvent) collectif d'un endroit vers un autre

Le dictionnaire LAROUSSE donne cette définition du terme *migrant* :

« Qui effectue une migration ».

Migration : déplacement volontaire d'individus ou de populations d'un pays dans un autre ou d'une région dans une autre, pour des raisons économiques, politiques ou culturelles.¹⁶

Le PETIT ROBERT donne comme explication :

« La lutte contre le groupe Etat islamique (EI) et l’afflux de réfugiés ont abouti à l’ajout des mots *peshmerga* (combattants kurdes) et *yézidi* (minorité kurde persécutée par l’EI) et notamment d’une nouvelle définition de migrant.¹⁷

Le dictionnaire Zanichelli (2014) :

Migrante, che migra, Aggettivo participio presente.

Emigrante/ Immigrato/a, Sostantivo maschile e femminile

Migrare : [vc. dotta, lat. migrāre, da una radice indeuropea che indica ‘cambiare’ ☼ av. 1374]

● lasciare, anche temporaneamente, il luogo d'origine in cerca di condizioni migliori, detto spec. di animali: molti uccelli migrano nei periodi freddi; tribù che migrano.¹⁸

L’explication donnée par le dictionnaire Zanichelli met l’accent sur le fait que le verbe « migrer » s’applique plutôt aux animaux qu’aux hommes, ce qui suggère que la condition du migrant est une condition peu humaine.

¹⁵ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/emigré/28750?q=émigré#28621>

¹⁶ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/migrant/51397?q=mig>

¹⁷ <https://www.lerobert.com/dictionnaires/francais/langue>

¹⁸ Migrant, celui qui migre = Adjectif participe présent./ Émigrant / Immigré/e = Substantif masculin et féminin. Migrer./ (mot érudit, latin migrare, d’une racine indo-européenne qui indique “changer”. Av.1374)/ Quitter, même

Le dictionnaire TRECCANI présente de très intéressants développements:

Emigrante = s. m. e f. (participio presente di emigrare) - Chi emigra; in partic., chi espatria, temporaneamente o definitivamente, a scopo di lavoro.

Migrante aggettivo (participio presente di migrare) = che migra, che si sposta verso nuove sedi : popoli, gruppi etnici.

Emigrante, come dice l'etimo, sottolinea il distacco dal paese d'origine, calca sull'abbandono da parte di chi ne esce, come segnala anche l'etimologico e- da ex- latino. Ad emigrante, proprio per via di quel prefisso, ma anche a causa del precipitato storico che si è sedimentato nell'uso della parola, si associa l'idea del permanere di un'identità segnata dal disagio del distacco, e dunque l'allusione a una certa difficoltà di inserimento nella nuova realtà di vita.

Proprio il riferimento alla semantica che si stratifica nelle parole, in tutte, certo, ma, in particolare in quelle che si riferiscono a persone, eventi, fenomeni di grande portata che tornano a presentarsi, in forme mutate, nel corso della storia, ci permette di uscire da una semplice disamina terminologica. Fin dall'Ottocento migrante era adoperato in concomitanza con emigrante. Il secondo termine ha finito, nel corso del Novecento, per identificare in italiano il soggetto dei grandi flussi migratori dall'Italia verso altri Paesi e, nel secondo dopoguerra soprattutto, di quelli all'interno dell'Italia, in particolare dal Sud del Paese verso il Nord.

Le ondate di immigrazione che hanno investito l'Italia, in quantità crescente, negli ultimi trent'anni, hanno posto – tra l'altro – il problema di come definire chi, per motivi di enorme disagio, è costretto a lasciare il proprio Paese e cerca di trasferirsi, temporaneamente o definitivamente, in Paesi in cui le condizioni e le opportunità di vita sono migliori.

In questo contesto, migrante tende a sostituire progressivamente negli usi immigrato, anche se, nell'uso comune, coonestato¹⁹ dai media, migrante viene identificato soltanto con la persona più disperata, quella che affronta il viaggio di trasferimento sui barconi, mentre, in realtà, la maggior parte dell'immigrazione avviene attraverso i confini terrestri e soltanto occasionalmente con esiti tragici. In ogni caso, migrante sembra adattarsi meglio alla definizione di una persona che passa da un Paese all'altro (spesso la catena include più tappe) alla ricerca di una sistemazione stabile, che spesso non viene raggiunta. In tal senso, il senso di durata espresso dal participio presente che sta alla base del sostantivo viene sottolineato: il migrante sembra sottoposto a una perpetua migrazione, un continuo spostamento senza requie e senza un approdo definitivo.^{20 21}

temporairement, son lieu d'origine à la recherche de conditions meilleures; utilisé, en particulier, pour les animaux: beaucoup d'oiseaux migrent pendant les périodes froides; des tribus qui migrent.

¹⁹ Coonestare = far passare per onesta un'azione che non lo è; giustificare

Etimologia: ← dal lat. cohonestāre, deriv. di honestus 'onorato'; propr. 'onorare'.

²⁰ http://www.treccani.it/lingua_italiana/domande_e_risposte/lessico/lessico_395.html

²¹ « Émigrant = s. m. et f. (participe présent d'émigrer) – Celui qui émigre; en particulier, celui qui s'expatrie, temporairement ou définitivement, en vue de trouver du travail./Migrant adjectif (participe présent de migrer) = celui qui migre, qui se déplace vers de nouveaux lieux: peuples, groupes ethniques./ Émigrant comme l'exprime la racine du nom, souligne le détachement du pays d'origine, met l'accent sur l'abandon de la part de celui qui en sort, comme l'indique aussi l'étymologie du 'e' – du latin 'ex'. Justement à cause de ce préfixe, mais aussi du précipité historique qu'est sédimenté avec l'emploi du mot, on associe à 'émigrant' l'idée de la permanence d'une identité marquée par le malaise du détachement, et donc l'allusion à une certaine difficulté d'insertion dans la nouvelle réalité de

L'explication proposée par l'Accademia della Crusca s'avère aussi très éclairante:

La parola migrante è attestata già dall'Ottocento nella sua funzione di participio presente del verbo migrare, quindi con il significato di 'chi si trasferisce momentaneamente o stabilmente dal suo paese d'origine'. Ha assunto invece un significato più specifico negli ultimi decenni con le nuove grandi ondate migratorie, arrivando a indicare tutti coloro che lasciano il loro paese d'origine e si muovono alla ricerca di migliori condizioni di vita (nel nostro Paese e in molti altri Paesi europei) e ha sostituito progressivamente i più comuni emigrante e immigrato.

Possiamo ricostruire la storia della parola e il suo rilancio nella nuova accezione specifica, ma dobbiamo tenere sempre presente che non si tratta solo di una questione terminologica: le denominazioni svolgono funzione di "etichette" e, in questo caso

vie./Justement la référence à la sémantique qui se stratifie dans les mots, dans tous les mots, bien sûr, mais, en particulier dans ceux qui se rapportent à des personnes, des événements, des phénomènes de grande envergure qui se représentent sous d'autres formes, au cours de l'histoire, nous permet de sortir d'une simple analyse terminologique./Dès le XIXe siècle 'migrant' était employé en association avec 'émigrant'. Le second terme a fini, pendant leXXe siècle, par identifier en italien les grands flux migratoires de l'Italie vers d'autres Pays et, pendant le second après-guerre surtout, les déplacements internes à l'Italie, en particulier du Sud du Pays vers le Nord./Les vagues d'immigration qui ont intéressé l'Italie, en quantité croissante, dans les trente dernières années ont posé - entre autres - le problème de savoir comment définir celui qui, pour des raisons d'extrême difficulté, est obligé de quitter son Pays et cherche à s'établir, temporairement ou définitivement, dans des Pays où les conditions et les possibilités de vie sont meilleures./Dans ce contexte, 'migrant' tend à remplacer progressivement dans ses emplois, 'immigré', même si dans l'usage courant, alimenté de manière insidieuse par les médias, 'migrant' n'est identifié qu'à la personne la plus désespérée, celle qui affronte la traversée sur des embarcations de fortune, alors qu'en réalité l'essentiel de l'immigration a lieu à travers des frontières terrestres et n'a qu'occasionnellement des résultats tragiques.

De toute façon, 'migrant' semble mieux s'adapter à la définition d'une personne qui passe d'un Pays à l'autre (souvent la chaîne comprend plusieurs étapes) à la recherche d'une situation stable, que souvent l'on n'atteint pas.

De telle sorte, on souligne la dimension durative exprimée par le participe présent qui est à la base du substantif : le migrant semble soumis à une perpétuelle migration, un continuel déplacement sans repos et sans jamais trouver de point d'abordage définitif.»

particolare, contribuiscono in larga misura a contenere categorie concettuali che possono diventare stereotipi, luoghi comuni e, nei casi peggiori, epiteti discriminatori.

E che non si tratti solo di un problema terminologico lo confermano anche gli atti politici e giuridici che hanno riguardato la questione : il Consiglio d'Europa alla fine degli anni Ottanta si era posto il problema della scelta del termine con cui denominare gli "immigrati" che sempre più numerosi stavano arrivando nei paesi della CEE. Le indicazioni furono quelle di utilizzare immigrato e straniero: la prima, da utilizzare per le persone che si erano trasferite in un paese diverso da quello d'origine, doveva poi essere sostituita dalla seconda dopo la stabilizzazione nel nuovo paese. Se immigrato rischia di attribuire un'etichetta che diviene permanente anche quando ormai la fase di ingresso in un nuovo paese è del tutto superata, straniero così come extracomunitario risultano semanticamente escludenti in quanto identificano il cittadino come 'non appartenente' alla comunità in cui effettivamente vive e lavora.

Nonostante le indicazioni del Consiglio d'Europa la lingua usata ha seguito percorsi diversi e decisamente più variegati. Molto diffuse sono rimaste anche le forme del participio presente immigrante, emigrante e migrante che, proprio per il modo e tempo verbale, svolgono la funzione di indicare lo svolgersi dell'azione e quindi la transitorietà dello status di chi viene così denominato.

*Le prime attestazioni del termine migrante nell'attuale accezione sono del 1982 in alcune Direttive CEE in materia di formazione dei lavoratori migranti e di scolarizzazione dei loro figli; nel 1983 la Risoluzione 1 della Conferenza permanente dei ministri europei riguarda "l'educazione e lo sviluppo culturale dei migranti". Le massime istituzioni europee operano quindi una scelta terminologica che richiama l'attenzione su problemi più profondi. I mezzi di comunicazione, almeno alcuni, sembrano cogliere queste indicazioni visto che è possibile rintracciare nell'archivio on-line di «Repubblica» articoli del 1987 in cui si parla dei "diritti del migrante" (l'archivio on-line del «Corriere della Sera» parte dal 1992 e, a questa data, si trovano ormai molte attestazioni). Un'attestazione d'autore del termine in questa nuova accezione è registrata nel volume di Bencini e Manetti, *Le parole dell'Italia che cambia* : si tratta di un articolo dello scrittore Amin Maalouf ²², apparso sul «Corriere della Sera» del 1 gennaio 2000 in cui ci si chiede se sia possibile "in nome della generosità, della solidarietà umana, o in nome del liberalismo, spalancare le porte a tutti i migranti..." .*

In effetti, negli ultimi mesi, il termine migrante è stato fortemente rilanciato ed è apparso come quello più utilizzato, soprattutto in televisione, per far riferimento agli stranieri che cercano di raggiungere le nostre coste su barconi fatiscenti. Non bisogna dimenticare che la maggior parte degli ingressi in Italia avviene in realtà via terra, dal nord, ma di questi viaggi è decisamente più difficile tracciare i percorsi, far vedere le immagini reali dei trasferimenti e degli arrivi e quindi, forse, è anche meno immediata l'idea del migrante, di chi si sta trasferendo: proprio per questo i migranti, nella percezione comune, sembrano essere soltanto le persone che arrivano dal mare sui barconi, colti nei momenti dell'effettivo spostamento. Rispetto a migrante, il termine emigrante pone l'accento sull'abbandono del proprio paese d'origine dal quale appunto si 'esce' (composto con il prefisso ex 'via da') per necessità e mantenendo un senso profondo di sradicamento su cui proprio quel prefisso ex sembra insistere; in Italia in particolare, la parola rimanda alla storia, non troppo lontana, degli italiani che lasciarono il loro paese per cercare fortuna in America, Germania, Belgio. Migrante sembra invece adattarsi meglio alla condizione maggiormente diffusa oggi di chi transita da un paese all'altro alla ricerca di una stabilizzazione : nei molti transiti, questo è il rischio maggiore, si può perdere il legame

²² Amin Maalouf : journaliste et écrivain libanais naturalisé français. Auteur de l'essai : « Les identités meurtrières » 1998, publié en Italie en 2005 par Bompiani.

con il paese d'origine senza acquisirne un altro altrettanto forte dal punto di vista identitario con il paese 'd'arrivo', restare cioè migranti.^{23 24}

²³ <http://www.accademiadellacrusca.it/en/italian-language/language-consulting/questions-answers/migranti-respingimenti>

²⁴« Le mot ‘migrant’ est attesté dès le XIX^e siècle dans sa fonction de participe présent du verbe migrer, avec par conséquent la signification de « celui qui quitte temporairement ou durablement son pays d’origine ». Il a pris, en revanche, une signification plus spécifique dans les dernières décennies avec les nouvelles grandes vagues migratoires, finissant par désigner tous ceux qui quittent leur pays d’origine et se déplacent à la recherche de meilleures conditions de vie (dans notre Pays et dans beaucoup d’autres Pays européens) et il a remplacé progressivement les plus communs ‘émigrant’ et ‘immigré’./On peut reconstruire l’histoire du mot et sa nouvelle carrière dans l’acception spécifique qu’il a aujourd’hui acquise, mais on ne doit jamais perdre de vue qu’il ne s’agit pas que d’une question terminologique: les dénominations n’exercent pas que la fonction d’« étiquettes » et, dans ce cas particulier, elles contribuent dans une large mesure à véhiculer des catégories conceptuelles qui peuvent devenir des stéréotypes, des lieux communs et, dans le pire des cas, des épithètes discriminatoires. Et le fait qu’il ne s’agit pas que d’un problème terminologique est confirmé aussi par les actes politiques et juridiques qui touchent cette question: le Conseil d’Europe, à la fin des années quatre-vingt, s’était posé la question du choix du terme qu’il fallait employer pour désigner les «immigrés » qui toujours plus nombreux arrivaient dans les pays de la CEE. Les préconisations furent d’utiliser ‘immigré’ et ‘étranger’: le premier, qu’il fallait utiliser pour désigner les personnes qui s’étaient rendus dans un pays différent de leur pays d’origine, devait ensuite être remplacé par le deuxième après la stabilisation dans le nouveau pays./ Or, si ‘immigré’ risque d’attribuer une étiquette qui devient permanente même quand la phase d’entrée dans un nouveau pays est désormais totalement dépassée, ‘étranger’ ainsi qu’ ‘extracommunautaire’ apparaissent sémantiquement excluants car ils définissent négativement le citoyen comme « non appartenant » à la communauté où de fait il vit et travaille./

En dépit des recommandations du Conseil de l’Europe, la langue utilisée a suivi des parcours différents et nettement plus variés. Les formes du participe présent ‘immigrant’, ‘émigrant’ et ‘migrant’ qui, justement à cause du mode et du temps, indiquent le déroulement de l’action et donc le caractère transitoire du status de celui qui est ainsi désigné, sont restées très répandues. /Les premières occurrences du terme ‘migrant’ dans son actuelle acception remontent à l’année 1982 dans quelques directives de la CEE au sujet de la formation des travailleurs migrants et de la scolarisation de leurs enfants; en 1983 la Résolution 1 de la Conférence permanente des ministres européens concerne « l’éducation et le développement culturel des migrants ». Les plus hautes institutions européennes font donc un choix terminologique qui attire l’attention sur des problèmes plus profonds. Les médias, du moins certains d’entre eux, semblent suivre ces indications, vu qu’il est possible de retrouver dans les archives en-ligne de Repubblica des articles de 1987 où l’on parle des « droits du migrant » (les archives en-ligne du Corriere della Sera partent de 1992 et, à cette date, on retrouve désormais beaucoup de témoignages)./Un témoignage d’auteur du terme pris dans cette nouvelle acception est enregistrée dans le volume de Andrea Bencini et Beatrice Maneti . Le parole dell’Italia che cambia (Les mots de l’Italie qui change): il s’agit d’un article de l’écrivain Amin Maahouf, paru dans Il Corriere della Sera du 1^{er} janvier 2000 où on se demande s’il est possible « au nom de la générosité, de la solidarité humaine, au nom du libéralisme, d’ouvrir les portes à tous les migrants... »./En effet, dans les derniers mois, le terme migrant a été fortement relancé et s’est imposé, surtout à la télévision, pour désigner les étrangers qui cherchent à gagner nos côtes sur des embarcations de fortune. Or il ne faut pas oublier que la plupart des entrées en Italie se passent en réalité au nord, par voie terrestre; mais il est certainement plus difficile de retracer les étapes de ces voyages, de montrer les images réelles des déplacements et des arrivées et par conséquent, l’idée du migrant, de celui qui est en train de se déplacer est peut-être moins évidente: c’est justement pour cette raison que les migrants, dans la perception commune, semblent n’être que les personnes qui arrivent par voie de mer sur leurs pontons, saisis dans le moment du déplacement effectif./ Par rapport à ‘migrant’, le terme ‘émigrant’ met l’accent sur l’abandon du pays d’origine d’où justement l’on « sort » (composé avec le préfixe ex « hors de ») par nécessité et en gardant un sentiment profond de déracinement sur lequel ce préfixe semble justement insister; en Italie, en particulier, le mot renvoie à l’histoire, pas si lointaine, des italiens qui quittèrent leur pays pour tenter leur chance en Amérique, en Allemagne, en Belgique./ Migrant semble, au contraire, mieux s’adapter à la condition plus répandue aujourd’hui de ceux qui passent d’un pays à l’autre à la recherche d’une situation stable: le risque le plus élevé qui s’attache aux nombreux transits est de perdre le lien avec le pays d’origine sans en acquérir un autre tout aussi fort du point de vue identitaire avec le pays « d’arrivée », c’est-à-dire de rester « migrant »

Dans cette explication du terme migrant proposée par l'Accademia Della Crusca l'accent est mis sur la dimension humaine: le migrant est la personne qui quitte sa terre pour échapper à une situation de vie impossible et en chercher une plus acceptable.

On insiste sur la condition existentielle du migrant, sur la douloureuse expérience qu'il fait de l'arrachement à sa terre natale, et sur les épreuves qu'il doit affronter pour gagner sa nouvelle destination.

Le terme migrant a priori neutre a acquis des connotations dépréciatives parce qu'il est devenu dans l'usage courant synonyme de « sans papiers » et de « clandestin » .

Le participe présent exprime par définition l'action en train de se faire, comme le participe passé (« émigré », « immigré ») indique l'action accomplie.

« Emigré » est celui qui est sorti de son pays ; « immigré » est celui qui est arrivé dans un autre pays (mais qui n'a pas nécessairement vocation à s'y établir).

Le mot de migrant désigne le sujet en transit.

Il est donc significatif, comme le soulignent pertinemment les auteurs des articles du dictionnaire Treccani et de l'Accademia della Crusca que les représentants des pouvoirs publics et les grands médias aient adopté le terme de migrant et que celui-ci ait supplanté dans la 'novlangue' les autres termes (qui ne sont pas de simples synonymes): on entend par là présenter ceux qui ont dû quitter leur pays et qui n'aspirent dans leur écrasante majorité qu'à se fixer quelque part (mais qui sont partout perçus comme indésirables) comme d'éternels voyageurs.

On essentialise ce qui n'était qu'une condition en la transformant insidieusement en vocation.

Le sociologue Eric Fassin résume avec force les enjeux d'un tel glissement lexical et sémantique

Il n'est plus jamais question d'intégration : « quand on dit migrant, on ne dit pas immigré. Autrement dit, on n'envisage ces gens qu'à la frontière ; on n'imagine plus qu'ils puissent trouver leur place dans notre société. Tout se passe comme si leur parcours n'avait plus de destination ; c'est en quelque sorte un déplacement sans finalité : ils sont réduits à une errance. Le vocabulaire redouble ainsi la frontière ».²⁵

²⁵ https://www.liberation.fr/planete/2015/08/28/migrants-et-refugies-des-mots-aux-frontieres-bien-definies_1371340

Deuxième partie

Y a-t-il une spécificité de la représentation du migrant dans la littérature narrative italienne contemporaine ?

Excursus historique de la représentation du migrant dans la littérature italienne

Si l'on cherche à faire la généalogie de ce que l'on est convenu d'appeler aujourd'hui « la littérature de la migration » et des conditions dans lesquelles ce nouveau filon est apparu en Italie, il faut, selon certains spécialistes, partir d'un terrible fait divers.

Il s'agit de l'épisode tragique du 24 août 1989 où quatre personnes, armées de barres de fer et de pistolets, le visage masqué, font irruption dans le hangar de Via Gallinelle à Villa Literno²⁶.

Dans cette baraque insalubre dorment des ouvriers immigrés, vingt-neuf pour être précis, employés au noir par les mafieux de la zone pour des travaux saisonniers.

Les malfaiteurs prétendent que les malheureux ouvriers leur livrent le maigre pécule qu'ils sont parvenus à constituer pendant deux mois de dur labeur.

Quelques-uns cèdent, d'autres refusent et résistent aux agresseurs, et un jeune sud-africain, Jerry Masslo, qui ne veut pas se soumettre à ces truands, est blessé à mort par les agresseurs qui après l'affrontement s'échappent²⁷.

C'est à partir de cet événement que l'opinion publique commence à prendre vraiment conscience des terribles conditions de vie des immigrés clandestins, souvent exploités par des individus sans scrupules.

L'État, avec la loi Martelli (n.39/1990) de février 1990, élabore une première tentative de faire face au phénomène migratoire.

Si, d'un côté, on cherche à endiguer sinon à bloquer les flux, de l'autre on tente de mettre en place des structures d'accueil mieux adaptées.

²⁶ Villa Literno, commune italienne de 11900 habitants de la province de Caserta en Campanie

²⁷ Armando Gnisci affirme que le cas Masslo peut être considéré comme le catalyseur de l'apparition en Italie d'un nouveau genre dans son ouvrage *Letteratura italiana della migrazione*, Lilit Edizioni 1998.

La régularisation de certains clandestins et les premières mesures visant à faciliter leur intégration sont le signe de cette évolution.

Beaucoup d'intellectuels et d'écrivains, italiens et étrangers, réagissent à la violence de cet épisode et commencent à publier des récits écrits à quatre mains.

Ils commencent à traiter le thème de la migration dans l'intention de dévoiler une réalité largement occultée.

Flaviano Pisanelli définit en ces termes « l'auteur migrant » : *L'auteur migrant est tout d'abord quelqu'un qui change de patrie, tout en refusant à la fois les contraintes et les conditionnements de sa culture d'origine et l'idée même d'une patrie stable et géographiquement définie*.²⁸

Selon cette définition restrictive, « l'auteur migrant » est un auteur qui choisit de quitter sa patrie, qui n'entend pas rester assujéti aux lois et aux coutumes de sa terre d'origine mais qui ne désire pas davantage s'établir durablement dans un autre pays pour en acquérir la nationalité.

Le migrant n'est que de passage dans le pays d'accueil, il ne fait qu'y transiter.

Flaviano Pisanelli donne ainsi au terme « migrant » sa juste valeur de participe présent.

L'auteur migrant est essentiellement un bourlingueur qui n'entend prendre racine nulle part.

Je verrai que si cette définition s'applique partiellement à certains des auteurs de mon corpus, beaucoup d'entre eux relèvent d'autres catégories.

D'abord parce que dans certains cas ils n'ont pas quitté volontairement leur pays mais qu'ils ont au contraire été contraints de s'exiler.

On pourrait dire qu'il s'agit dans ce cas d'auteurs migrants « malgré eux », qui n'ont pas choisi leur condition mais la subissent.

²⁸ « Pour une 'écriture plurielle' : la littérature italienne de la migration », *Varia*, N°2, 2008

Ensuite, parce qu'ils n'ont pas toujours coupé les ponts et qu'ils entretiennent souvent de forts liens avec leur terre et leur culture d'origine.

Ensuite parce que la plupart aspirent à s'intégrer dans le pays d'accueil en adoptant sa langue et ses coutumes.

Si le migrant, tel que le définit Flaviano Pisanelli, refuse toute allégeance, aspire à une totale liberté en tant que citoyen du monde, la plupart des auteurs auxquels j'aurai affaire ne se définissent pas comme des auteurs migrants mais plutôt comme des auteurs immigrés, voire issus de l'immigration, pour ce qui concerne la deuxième génération.

Ce sont des auteurs qui ont vécu l'épreuve de l'émigration, ont dû s'arracher à une terre à laquelle ils restent attachés et se heurtent aux difficultés d'intégration que rencontre à des degrés divers tout immigré.

Les premiers ouvrages de la littérature de la migration datent de 1990 et les auteurs sont des maghrébins qui vivent déjà depuis quelque temps en Italie :

Salah Methnani publie *Immigrato* (éd. Theoria) et

Pap Kouma *Io, venditore di elefanti* (éd. Garzanti)

Les deux livres connaissent un tel succès que les grandes maisons d'édition commencent à s'intéresser à ce phénomène littéraire naissant.

Le migrant, dans le récit de Methnani et de Kouma, est présenté avec toutes ses difficultés d'adaptation et les peines qu'il doit endurer en tant que « pionnier » d'immigration en Italie.

Le nombre d'œuvres écrites par des auteurs étrangers immigrés ne cesse d'augmenter. Ces textes relèvent de genres divers : des témoignages, des enquêtes, des romans autobiographiques, des nouvelles, des anthologies.

Dans les années 2000 naissent les premiers magazines littéraires consacrés au thème de la migration : *Kuma*, *Creolizzare l'Europa*, fondé en 2001 par Armando Gnisci, professeur de Littérature Comparée à la Sapienza de Rome, *El-Ghibli* en 2003 et *Ecritures migrantes* en 2007, tous les deux liés à la réalité bolonaise.

On remarque que le nombre de femmes auteurs augmente sensiblement²⁹ et que l'origine de ces écrivaines est l'Afrique du Nord ou l'Europe de l'Est. (Igiaba Scego, Shirin Ramzanali Fazel, Cristina Ali-Farah).

Il ne s'agit peut-être encore que d'une littérature de niche, n'intéressant qu'un public restreint, éditée par des maisons d'édition mineures, ou par des associations locales qui ne disposent pas de gros moyens, mais depuis la moitié des années 2000 certains auteurs commencent à publier chez de grands éditeurs (Giunti, Einaudi, Rizzoli) et à être reconnus par la critique, à recevoir des prix.

On ne considère plus cette production comme étrangère à la littérature italienne³⁰.

Comme l'affirme Flaviano Pisanelli, la dimension esthétique généralement inexistante dans les premiers textes publiés qui se présentaient presque comme de simples documents sans prétention littéraire (et dont, peut-être, l'absence de toute qualité littéraire pouvait être précisément perçue comme un gage d'authenticité) va émerger et s'affirmer dans les années suivantes, et l'on assiste ainsi à l'émergence d'autres formes d'écriture qui s'imposent dans le champ littéraire :

²⁹ Basili=banque de données en ligne des auteurs immigrés écrivant en italien, financée en 1997 par le CNR.

³⁰ « Paroles d'écrivains : écritures de la migration » Paris, L'Harmattan, 2014 pag. 48

On assiste, dans un premier temps, à la publication de témoignages portant sur l'expérience personnelle de la migration, puis à celle de textes manifestant une conscience littéraire de plus en plus marquée sur les plans linguistique et thématique. Ainsi, après une première production spontanée d'ouvrages autobiographiques, de simples comptes rendus ou carnets de voyage, la critique signale vers la moitié des années 90 la diffusion de romans d'évasion, de textes expérimentaux, de science-fiction et de récits noirs.³¹

Comme le rappelle ici Flaviano Pisanelli, les auteurs « migrants » ne se limitent pas toujours à thématiser dans leur œuvre leur expérience de la migration mais peuvent aborder d'autres termes et illustrer les genres les plus divers.

Par là, ils signifient qu'ils refusent d'être assignés à leur identité « migrants ».

C'est ainsi que l'écrivaine Igiaba Scego refuse l'étiquette réductrice d'« écrivaine migrante »:

Maintenant ma plus grande peur est d'être emprisonnée dans une étiquette, à savoir «écrivaine migrante ». Je le suis et je ne le suis pas. Je n'aime pas les étiquettes, parce que quand je pense à l'écriture migrante je pense à une écriture d'office.

Je crois que les auteurs migrants de première, deuxième, incertaine génération, qui viennent d'autres coins du monde, ne veulent pas se limiter à écrire seulement autour de l'immigration.³²

Après un premier filon autobiographique, la littérature de la migration commence à s'enrichir d'éléments nouveaux, de thèmes concernant d'autres aspects de la vie du migrant même: l'insertion dans la société italienne, la mémoire, le voyage, les liens affectifs, la nostalgie du pays d'origine, la cohabitation dans l'horizon de la construction d'une société multiculturelle .

Le migrant s'exprime à la première personne, c'est lui qui relate son expérience en utilisant une langue qui n'est pas sa langue maternelle et qui parfois lui résiste, mais qu'il

³¹ Flaviano Pisanelli. Pour une "écriture plurielle" : la littérature italienne de la migration. *Varia* 2008, Centre Interlangues "Texte Image Langage" (EA 4182) Université de Bourgogne, 2008

³² Igiaba Scego (Roma, 1974): rapport à Eks&etra (2004). <http://www.eksetra.net/forummigra/relScego.shtml>

s'approprié insensiblement au point qu'elle devient son principal moyen d'expression, « tu découvres et tu te trouves, un jour, à râler, à jurer, à rêver, à faire l'amour, à t'exprimer» comme l'affirme l'écrivain uruguayen Milton Fernandez³³, "dans cette langue qui ne t'apparaît plus comme une langue étrangère, mais comme ta propre langue, et qui t'amène à percevoir ta langue maternelle comme désormais lointaine et insaisissable".

Les écrivains de la seconde génération utilisent l'italien comme leur langue maternelle.

Ils sont nés en Italie et ils y ont fait leurs études. Ce sont des jeunes qui suivent le championnat de football, mais qui, parfois, une fois majeurs n'arrivent pas à obtenir la citoyenneté et risquent même de devenir clandestins dans le pays où ils sont nés et qui est le seul qu'ils connaissent.

C'est le cas de l'écrivaine Igiaba Scego qui se sent comme suspendue entre le pays de ses parents qu'elle ne connaît pas et l'Italie où elle se reconnaît mais qui semble de son côté ne pas la reconnaître.

La représentation qu'elle propose du migrant correspond à sa situation personnelle, à son expérience directe, à sa réalité quotidienne, qui englobe tous les aspects de sa vie et pas seulement sa condition d'immigrée.

Au-delà des simplifications, il est intéressant de lire ces auteurs pour tenter de déconstruire les nombreux stéréotypes et préjugés sur les immigrés et l'immigration, qui occupent toujours une grande partie de l'imaginaire collectif.

Plutôt que de « littérature migrante », Jean Léonard Touadi, parlementaire démocrate d'origine congolaise, journaliste et expert des questions interculturelles, préfère parler de « nouvelle

³³ Milton Fernandez (Minas, 1958), interview à Letteranza. www.letteranza.org

littérature italienne », en considérant le fait que notre univers littéraire, grâce à ces contributions, s'enrichit d'autres contenus et étend ses horizons narratifs en intégrant de nouveaux contextes culturels, religieux et sociaux. « *Ce phénomène d'inclusion-expansion* », poursuit l'auteur, « *représente une opportunité importante pour la langue italienne qui connaît, grâce aux migrants, une nouvelle phase de diffusion. Une renaissance.* »³⁴

³⁴Jean Léonard Touadi (Brazzaville, 1959) interviewé par Adele Valeria Messina, avril 2012 ; Deadalus, Università della Calabria, Dipartimento di Sociologia e di Scienza Politica

Examen des différentes œuvres qui ont comme sujets des migrants

Comment est représenté le migrant dans les deux œuvres suivantes :

1. Mario Fortunato, Salah Methnani **IMMIGRATO** Theoria 1990 (récit “non fictionnel”)
2. Ron Kubati **VA E NON TORNA** Besa I éd 2000 (roman)

Dans la première œuvre, écrite en 1990, le portrait du jeune homme qui quitte son pays, la Tunisie, pour arriver en Italie à la recherche d’une vie meilleure est plus amer que le roman que publiera dix ans plus tard Ron Kubat.

A son arrivée dans le « bel paese », Salah Metnani voit s’écrouler le mythe d’une Italie accueillante : les continuels déplacements qu’il est obligé de faire d’une ville à l’autre, l’hostilité plus au moins larvée qu’il perçoit chez les personnes qu’il rencontre , le rejet dont il fait l’objet l’affectent profondément :

“Mi dispiace, qui è proibito ai marocchini” pag.23

Un giorno mentre sto aspettando l’autobus, una signora che porta una grossa borsa, appena mi vede, se la stringe dopo averla messa a tracolla e prende per mano la sua bambina. Ha paura. Di me (pag.34)

“Mi sento oggetto di un’inedita forma di razzismo” pag.40 ³⁵

³⁵ « Je suis désolé, ici c’est défendu aux Marocains » pag.23

« Un jour j’attends le bus, une dame qui a un gros sac, dès qu’elle me voit, elle le serre contre elle après l’avoir mis en bandoulière et elle prend la main de son enfant. Elle a peur. De moi » pag.34

« Je me sens l’objet d’une forme de racisme inédite » pag.40

Il parle d'un « mythe de l'Occident » qui « tombe en morceaux » à l'épreuve de la réalité.

C'est d'abord le mythe de « l'aisance » qui loin d'être partagée par tous n'est réservée qu'à une minorité dans les sociétés post-industrielles qui font beaucoup d'exclus.

C'est ensuite le mythe de la liberté qui s'avère une abstraction chimérique pour celui qui, comme lui, ne jouit d'aucun droit. “Il mito dell'Occidente, del benessere, di una specie di libertà: tutte parole che già stanno cominciando a sfaldarsi nella mia testa” pag.26.³⁶

Dans sa tête se fait toujours plus nette l'idée qu'il faut avoir recours à des stratagèmes sordides pour atteindre ses objectifs, pour résoudre ses problèmes: “E' vero: molti, troppi ragazzi tunisini o marocchini pensano, venendo in Italia, che basta trovarsi un frocio per risolvere i propri problemi” pag.62.³⁷

Mais il s'emploie aussi à démontrer certains préjugés et stéréotypes qu'il trouve enracinés dans l'esprit des Italiens : “Gli algerini sono ladri. I marocchini lavoratori. I tunisini spacciatori. E i senegalesi fanno i protettori delle puttane” pag. 90.³⁸

Le langage reflète la condition pénible de vie du jeune migrant : les gros mots constituent la base de son lexique, comme si c'était le seul langage qu'il puisse trouver pour ne pas se sentir exclu de la société.

³⁶ « Le mythe de l'Occident, du bien-être, d'une sorte de liberté : des mots qui commencent à s'écrouler dans ma tête » pag.26

³⁷ « C'est vrai : beaucoup, trop de jeunes tunisiens ou marocains, en venant en Italie, pensent qu'il suffit de se trouver un pédé pour résoudre ses problèmes » pag.62

³⁸ « Les Algériens sont des voleurs. Les Marocains des travailleurs. Les Tunisiens des trafiquants de drogue. Et les Sénégalais sont les protecteurs des putains » pag.90

-Dans le roman de Ron Kubati, publié en première édition en 2000 et réédité dix ans plus tard par la même maison d'édition, la situation apparaît bien différente.

Le cadre aussi change : les actions ne se déroulent plus dans les cafés de banlieue, pleins de la fumée des ouvriers qui passent leur temps à fumer et à se soûler. Le protagoniste, un jeune Albanais étudiant et interprète, fréquente l'Université et le Commissariat.

La vision qu'il a de l'Italie change également : moins de rêves et d'attentes déçues, peut-être, même si le pays est encore vu comme l'ailleurs désirable, « de l'autre côté de la mer ».

Là les objectifs sont plus élevés, plus culturels : on parle de démocratie, d'idéaux de vie dans de grandes envolées lyriques:

Rivoluzionari o immigrati, emigranti o ribelli perché giovani, oltre un regime, oltre il muro, oltre il mare, oltre il giorno, che rinchiudono, fissano, realizzano una realtà che vogliamo cambiare o abbandonare, irresistibilmente attratti dal futuro dall'altra parte del muro, dall'altra parte del mare, di notte alla ricerca di un altrimenti che può essere altrove, o di un altrove che è anche altrimenti, che comunque non si svelano che di colpo, senza preavviso, ad alba arrivata. pag.189 ³⁹

Le migrant est acteur de son destin, il agit, il décide.

La représentation du migrant a donc changé, il a évolué, il n'est plus caractérisé par la misère matérielle et culturelle. Il n'est plus l'objet de racisme, d'exclusion, de discrimination.

Quelques-unes de ses difficultés subsistent, mais ce sont les difficultés que n'importe qui peut rencontrer dans sa propre vie : dans son milieu de travail, le commissariat, par exemple, il

³⁹ Révolutionnaires ou immigrés, émigrants ou rebelles parce que jeunes, au-delà de la mer, au-delà du jour, qui enferment, fixent, réalisent une réalité que nous voulons changer ou abandonner, irrésistiblement attirés par le futur de l'autre côté du mur, de l'autre côté de la mer, la nuit à la recherche d'un autrement qui peut être un ailleurs, ou d'un ailleurs qui est aussi autrement, qui de toute façon ne se révèlent que d'un coup, sans préavis, quand l'aube sera venue. pag.189

soupçonne deux fonctionnaires d'être des trafiquants ; il tombe amoureux d'une jeune fille, mais il n'a pas le courage de se déclarer ; ce sont là les épreuves que sa vie de tous les jours lui présente et qui l'éloignent des agréables souvenirs de son enfance !

Le langage aussi est d'une autre nature : le style est à la fois élaboré, riche en descriptions, mais aussi sobre et intime, lorsqu'il s'agit de raconter la vie quotidienne : la maison, l'université, le tribunal, les amis, les amours.

3) Amara Lakhous « **SCONTRO DI CIVILTÀ' PER UN ASCENSORE A PIAZZA VITTORIO** » E/O 2006 (récit)

Le livre est un roman polyphonique. L'histoire est racontée par plusieurs voix narrantes, qui gravitent autour de celle du personnage central : Amedeo. Chacun des personnages propose sa propre interprétation des faits à travers une série de « témoignages ».⁴⁰

Amedeo n'est pas un simple chroniqueur, mais il expose au contraire sa vision des faits et sa perception des différents protagonistes qui, à leur tour nous livrent les leurs.

Amedeo ne correspond nullement au stéréotype de l'immigré : il pourrait passer pour un Italien, car il connaît parfaitement la langue, qu'il parle mieux que la plupart des Italiens. Il connaît également parfaitement la ville de Rome et son histoire. Il se distingue, en outre, par son tact, ses bonnes manières, sa serviabilité.

Il faut souligner que ce récit a d'abord été rédigé en langue arabe avant d'être traduit ou plutôt « réécrit » en italien, comme le souligne l'auteur lui-même, car il s'agit d'une véritable adaptation.⁴¹

42

⁴⁰ <http://www.amaralakhous.com/biografia> : *Scontro di civiltà per un ascensore a Piazza Vittorio* è stato tradotto in francese (Actes Sud e Barzakj), in olandese (Mistral), in inglese (Europa Editions –New York), in tedesco (Wagenbach). Ha vinto il premio Flaiano per la narrativa 2006, il premio “Racalamare –Leonardo Sciascia” 2006 e il premio dei librai algerini 2008 (il più importante premio letterario in Algeria). Inoltre è uscito nel maggio 2010 nelle sale italiane il film tratto dal romanzo, diretto da Isotta Toso e prodotto da Imme Film.

Scontro di civiltà per un ascensore a Piazza Vittorio a été traduit en français (Actes Sud et Barzakj), en hollandais (Mistral) en anglais (Europa Editions – New York), en allemand (Wagenbach). Il a remporté le prix Flaiano pour la prose 2006, le prix « Racalamare- Leonardo Sciascia 2006 (prix littéraire décerné dans la ville de Grotte de la province d'Agrigente) et le prix des libraires algériens 2008 (le plus important prix littéraire en Algérie). En outre, au mois de mai 2010, on a porté à l'écran le film tiré du roman, dirigé par Isotta Toso et produit par Imme Film.

⁴¹ “ Il mio progetto letterario consiste nella scrittura di un romanzo in due versioni. Ogni romanzo ha due versioni, una in arabo e l'altra in italiano. Il mio primo romanzo, *Scontro di civiltà per un ascensore in Piazza Vittorio* è stato pubblicato in Algeria nel 2004, in arabo. Successivamente, l'ho riscritto in italiano. Non l'ho tradotto, l'ho riscritto. Per due anni ho lavorato su una trentina di versioni”

Tout tourne autour d'un fait divers : l'homicide d'un louche personnage qui habitait dans un immeuble situé Place Vittorio à Rome, l'un des quartiers les plus multiethniques de la capitale.

Parmi ces personnages il y a des migrants qui viennent des pays les plus divers : il y a un Hollandais, une Péruvienne, un Algérien, un Iranien, un Bengali ... mais aussi des Italiens originaires de différentes régions et tous énoncent leur version personnelle des faits.

Chacun d'entre eux donne une interprétation personnelle qui découle de sa propre conception de la vie, de sa culture, de sa manière d'envisager la réalité.

Dans le discours de beaucoup des personnages italiens du roman, la représentation du migrant est conforme au stéréotype populaire. Les immigrés sont identifiés à de simples « demandeurs d'emplois » indésirables en ce qu'ils viendraient « voler » le travail aux Italiens. “Gli immigrati leggono solamente Porta Portese per vedere gli annunci di lavoro, no Il Corriere della sera o La Repubblica” pag.130.⁴³

Cette affirmation faite par Sandro Dandini, propriétaire du bar homonyme, reflète son mépris pour les étrangers, son manque total d'empathie à leur égard, son incapacité à se mettre à leur place, à imaginer et comprendre leurs difficultés. Il semble ignorer que la condition précaire des immigrés les contraint à chercher perpétuellement de petits boulots pour survivre et ne leur laisse guère le loisir et la disponibilité d'esprit nécessaire pour lire autre chose que les offres d'emplois.

.[“Mon projet littéraire consiste dans l'écriture d'un roman en deux versions. Chaque roman a deux versions: en arabe et en italien. Choc des civilisations pour un ascenseur Piazza Vittorio a été publié en Algérie en 2004, en arabe. Je l'ai réécrit en italien après. Je ne l'ai pas traduit. Je l'ai réécrit. Pendant deux ans, j'ai travaillé sur une trentaine de versions.»] http://www.sitlec.unibo.it/images/stories/PDF_folder/document-pdf/21-2016/2%20grutman.pdf

⁴² Témoignage de Amara Lakhous publié sur FB le 3 novembre 2019. Voir Annex

⁴³ “Les immigrés ne lisent que Porta Portese pour voir les petites annonces pour un boulot, pas Il Corriere della Sera ou La Repubblica” pag.130

Le comique involontaire tient au fait que le personnage qui s'exprime en ces termes est lui-même totalement inculte et dénué de toute curiosité intellectuelle.

Le migrant gagne le pays étranger pour atteindre un objectif précis (cfr : Johan Van Marten et son désir de tourner un film) et il se demande dans quelle mesure le pays qui l'accueille répond effectivement à ses attentes : “ Esiste davvero la libertà di fumare, di credere e di pensare in Italia? L'Italia è davvero un paese civile? » pag.121.⁴⁴

Comme si on mesurait la démocratie d'un pays en se basant sur de tels critères, en mettant sur le même pied la liberté de fumer et la liberté d'opinion !

C'est le grand humour de l'auteur qui réussit tout au long de son écrit à mélanger l'ironie et le sérieux, le comique et le tragique .

Il y a encore une autre migrante qui pour tromper sa solitude et la nostalgie de son pays rencontre des compatriotes, boit et oublie ses soucis.

Une autre remplit le vide laissé par la mort de son mari et le départ de son fils en reportant toute son affection sur un petit chien qui représente tout pour elle mais qu'elle perd et ne retrouve plus.

Mais parmi la foule d'immigrés qui habite le quartier il y a aussi un professeur de Milan qui a sa chaire à Rome. Lui aussi est, dans un certain sens, immigré dans la capitale et il contribue à donner sa propre lecture des faits conditionnée par son idéologie : il oppose sans cesse le Nord au Sud, les politiques du Nord à celles du Sud. Il considère les Romains comme des sauvages dont il faut bien se méfier.

Il y a donc une discrimination au sein même de la nation italienne comparable à celle qui frappe les étrangers.

⁴⁴ « La liberté de fumer, de croire et de penser existe-t-elle en Italie ? L'Italie est-elle vraiment un pays civilisé ? » pag.121

Une discrimination entre le Nord et le Sud qui avait déjà été admirablement représentée entre autres par le célèbre réalisateur et comédien napolitain Massimo Troisi en 1980 dans le film « *Ricomincio da tre* » qui montrait, dans un registre comique (à la différence du style dramatique emprunté vingt ans plus tôt par Luchino Visconti dans *Rocco e i suoi fratelli*), la condition pénible des ouvriers contraints à se déplacer au Nord à la recherche d'un travail et qui ne recevaient certainement pas un accueil chaleureux.

La fracture culturelle entre le Nord et le Sud s'est aggravée, depuis les années quatre-vingt, du fait de la diffusion des idées xénophobes de la Ligue du Nord qui considère les habitants des régions situées au-dessous du Po comme des « terroni » (culs terreux) et rêve de l'indépendance de la « Padanie ». À l'époque où se situe l'intrigue, qui est aussi celle de la composition du roman, la Ligue est au pouvoir aux côtés de Berlusconi.⁴⁵

Une hostilité réciproque existe ainsi entre les habitants du Nord et ceux du Sud : entre « polentoni » et « terroni ». Dans le roman, seule l'hostilité des septentrionaux à l'égard des méridionaux est représentée.

Aux yeux du professeur, il n'y a pas de différence substantielle entre l'Italie centrale et l'Italie du Sud. Rome est déjà une ville du sud comparable à Naples ou Palerme : « Per me non c'è differenza tra Roma e le città del sud, Napoli, Palermo, Bari e Siracusa. Roma è una città del sud e non ha niente a che fare con città come Milano, Torino o Firenze. » (p.104-105).

46

⁴⁵ Après sa rupture avec Berlusconi en 1995 (qui entraîne la chute du premier gouvernement de centre-droit dirigé par Berlusconi) et une brève et ridicule tentative de secession en 1996 qui se solde par un piteux échec, Umberto Bossi abandonne le projet séparatiste pour revenir à une ligne fédéraliste plus modérée et s'allie à nouveau avec Berlusconi. La Ligue fait ainsi partie de la coalition de centre-droit qui gagne les élections législatives en 2001 et gouvernera le pays jusqu'en 2006.

⁴⁶ « Pour moi il n'y a pas de différence entre Rome et les villes du sud, Naples, Palerme, Bari et Siracuse. Rome est une ville du sud et elle n'a rien à voir avec des villes comme Milan, Turin ou Florence » pag.104-105

Ce Milanais voit d'un mauvais oeil les Romains et les habitants du Centre et du Sud en général, totalement anomiques, selon lui, incapables de respecter les règles et d'honorer leurs engagements : "Io sono di Milano e non sono abituato a questo caos. A Milano rispettare gli appuntamenti è cosa sacra" (p.103)⁴⁷.

En outre, il ne fait aucune différence entre les méridionaux en général et les immigrés: "Per me non c'è differenza tra gli immigrati e la gente del sud" (p.106).⁴⁸

L'assimilation du sud à l'Afrique, qui est très ancienne dans le discours xénophobe des septentrionaux, trouve ici sa forme la plus explicite. Il ne s'agit pas d'une hyperbole. Le jugement doit être pris à la lettre.

Un autre personnage qui n'est pas natif de Rome est la concierge que tous appellent « la napolitaine » et qui est très fière de son origine campanienne. Bien entendu, si elle est comme le professeur hostile aux étrangers, elle n' imagine pas comme lui qu'on puisse identifier les méridionaux avec les Africains.

Dans son discours l'opposition n'existe qu'entre « nous » (les Italiens) et « eux » (les étrangers).

Ces étrangers sont jugés inassimilables et menacent par leur nombre l'identité italienne.

Ses propos reflètent dans leur brutalité la vision typique que peut avoir l'homme de la rue face à quelqu'un de différent par son origine, par sa culture, par la couleur de sa peau

Io sono sicura che l'assassino di Lorenzo Manfredini è uno degli immigrati. Il governo deve reagire ampresa ampresa. Un altro poco ci caceranno dal nostro paese. Basta che fai un giro di pomeriggio nei giardini di piazza Vittorio per vedere che la stragrande maggioranza della gente sono forestieri: chi viene dal Marocco, chi dalla Polonia, dal

⁴⁷ "Je suis de Milan et je ne suis pas habitué à ce chaos. A Milan, respecter les rendez-vous, c'est sacré" p.103

⁴⁸ « Pour moi il n'y a pas de différence entre les immigrés et les gens du sud » pag.106

Senegal, dall'Albania. Vivere con loro è impossibile. Tengono religioni, abitudini e tradizioni diverse dalle nostre. Nei loro paesi vivono all'aperto o dentro le tende, mangiano con le mani, si spostano con i ciucci e i cammelli e trattano le donne come schiave.

Io non sono razzista, ma questa è la verità! Lo dice pure Bruno Vespa. Poi perché vengono in Italia? Non capisco, siamo pieni di disoccupati...Se il lavoro non ci sta per la gente di questo paese, come facciamo ad accogliere tutti questi disperati? Ogni settimana vediamo le barche cariche di clandestini al telegiornale. Quelli portano malattie contagiose come la peste e la malaria! Questo lo ripete sempre Emilio Fede. Però nessuno lo sta a sentire. pag 50-51 ⁴⁹

La concierge soutient de manière attendue qu'elle n'est pas raciste sans se rendre compte naturellement que tous les jugements extrêmement dépréciatifs qu'elle énonce au sujet des étrangers démentent radicalement cette dénégation.

La formule attendue : « Je ne suis pas raciste, mais... » est symptomatique d'une contradiction : d'une part, elle manifeste le fait que le locuteur a intégré le principe moral très abstrait qu'il est mal d'être raciste (sinon, pourquoi se défendrait-on de l'être ?) ou du moins qu'il n'est pas socialement admis de se déclarer tel (à cause de la 'tyrannie du politiquement correct' qu'impose 'l'intelligentsia gauchiste').

L'adversatif introduit ici un jugement péremptoire ; « C'est la vérité ».

Cette prétendue vérité est celle que tout un chacun serait à même de contrôler empiriquement.

Ainsi la concierge pour prouver la véracité de la thèse de l'invasion et du « grand remplacement » allègue que le square de la place Vittorio est infesté d'étrangers.

⁴⁹ Je suis sûre que l'assassin de Lorenzo Manfredini est l'un des immigrés. Le gouvernement doit réagir tout de suite. Encore un peu et il vont nous chasser de notre pays. Il suffit de faire un tour l'après-midi au square de la place Vittorio pour voir que la majorité des gens sont des étrangers: il y en a qui viennent du Maroc, d'autres de la Roumanie, de la Chine, de l'Inde, de la Pologne, du Sénégal, de l'Albanie. Vivre avec eux, c'est impossible. Ils ont des religions, des habitudes et des traditions différentes des nôtres. Dans leurs pays ils vivent en plein-air ou dans les tentes, ils mangent avec les mains, ils se déplacent sur des ânes et des chameaux et ils traitent leurs femmes comme des esclaves. Je ne suis pas raciste, mais c'est la vérité! Même Bruno Vespa le dit. Ensuite pourquoi ils viennent en Italie? Je ne comprends pas, c'est plein de chômeurs chez nous...S'il n'y a pas de travail pour les gens de ce pays, comment pouvons-nous accueillir tous ses morts de faim? Chaque semaine nous voyons des bateaux chargés de clandestins au journal télévisé. Ces gens-là apportent des maladies contagieuses comme la peste et le padulisme! C'est ce que répète toujours Emilio Fede. Mais personne ne l'écoute.

L'image de l'étranger qui se dégage de ce discours est un concentré de tous les préjugés racistes que véhicule le discours du prétendu « sens commun », confortée par l'influence exercée par les grands médias.

À l'époque où se situe l'histoire, les médias publics sont partiellement, sinon totalement, contrôlés par Berlusconi et ses alliés⁵⁰, et les chaînes du groupe berlusconien *Mediaset* occupent encore une position hégémonique dans le domaine de la télévision commerciale.

La concierge se réfère aux deux grandes « autorités » intellectuelles que représentent à ses yeux Bruno Vespa, l'animateur de l'émission « Porta a Porta » sur la première chaîne du service public⁵¹, et Emilio Fede, responsable dans ces années-là du journal de Rete4, très apprécié des inconditionnels de Berlusconi⁵².

Le discours de la pipelette offre un bel exemple d'« Ipse dixit » : « Lo dice pure Bruno Vespas », « Questo lo ripete sempre Emilio Fede ». Et elle ajoute que l'on n'écoute pas ce dernier, comme s'il prêchait dans un désert alors que son JT est suivi quotidiennement par des millions de téléspectateurs.

La concierge est complètement illettrée⁵³ et n'a pas d'autre accès à l'information.

Elle postule que les religions, les coutumes et les traditions des étrangers ne sont pas compatibles avec celles des Italiens et que, donc, la cohabitation est impossible.

⁵⁰ Rappelons que la troisième chaîne du service public reste depuis sa création à la fin des années soixante-dix un bastion de la gauche. Toutefois, il est évident que les électeurs de Berlusconi et de la Ligue ne regardent pas cette chaîne de « gauchistes ».

⁵¹ Bruno Vespa est journaliste à la RAI depuis les années 60. Il anime depuis 1996 le très populaire Talk Show politique proposé en seconde partie de soirée sur RAI1.

⁵² Emilio Fede, est un ancien journaliste du service public passé à Mediaset au début des années quatre-vingt-dix. Il incarne de manière caricaturale le journaliste partisan. Il a été responsable du journal télévisé de RETE 4 (véritable organe du berlusconisme) de 1992 à 2012..

⁵³ Elle emploie les verbes 'stare' et 'tenere' à la place des auxiliaires 'essere' et 'avere' (usage caractéristique des parlers du sud de l'Italie) et son discours est plein d'expressions dialectales (par exemple, elle utilise le mot '*disperato*' dans le sens qu'on lui donne à Naples : 'sans-le-sous', 'morts de faims').

Elle oublie que les méridionaux étaient naguère (et sont encore en partie) victimes de préjugés comparables.

Elles reflètent pleinement les stéréotypes que les personnes de la rue ont en tête et reproduisent dans leurs discours ; ils mangent avec les mains (donc ils sont sauvages) ; ils n'ont pas de demeures fixes et dorment à la belle étoile ou au mieux sous des tentes (ils sont tous nomades, c'est d'ailleurs pour cela qu'on les nomme « migrants ») ; ils sont sous-développés et leurs moyens de transport sont archaïques (ils se déplacent à dos d'âne ou sur des chameaux).

Ils traitent leurs femmes comme des esclaves (ils sont tous sexistes).

Enfin, ils sont les vecteurs de maladies contagieuses (comme les rats auxquels ils sont implicitement comparés).

Naturellement le lecteur perçoit l'ironie de l'auteur derrière les affirmations péremptoires de son personnage : il s'amuse à mettre dans la bouche de la concierge napolitaine tous les lieux communs racistes qui circulent à propos des étrangers et les présente dans un format synthétique et condensé qui en fait mieux apparaître par son accumulation même le ridicule.

Mais (malheureusement), rien n'est à proprement inventé dans ce discours.

Il s'agit bien de propos 'rapportés'.

Dans le dispositif romanesque élaboré par Lakhous, la vision conventionnelle et stéréotypée de l'étranger (exemplairement représentée par le discours de la concierge napolitaine) co-existe avec la représentation du point de vue de l'étranger lui-même.

La déconstruction des stéréotypes s'opère à travers la simple mise en relation de ces perspectives contradictoires.

C'est comme si Amara Lakhous voulait suggérer au lecteur que la représentation de l'immigré est destinée à évoluer parce que les conditions de vie changent, que les mentalités évoluent et que la construction d'une société multi-culturelle est inéluctable.

Avec la représentation du point de vue d'Amedeo, l'étranger apparaît tel qu'il se perçoit lui-même et non comme les autres voudraient qu'il soit : on amorce le chemin vers une image un peu différente du migrant, celle que nous rencontrerons chez Igiaba Scego.

4) La figuration de la migrante proposée par Igiaba Scego dans ses deux œuvres :

- La nouvelle ***Salsicce*** tiré du recueil *Pecore Nere* (Editori Laterza 2003/2005)
- Le roman ***La mia casa è dove sono*** (Rizzoli 2010)

Nous sommes en 2005, quinze ans après la publication de l'œuvre de Mario Fortunato, écrite en collaboration avec Salah Methnani, *Immigrato* et la jeune écrivaine Igiaba Scego acquiert une certaine notoriété grâce à la publication de son récit *Salsicce* couronné par le prix Eks&Tra⁵⁴.

L'image de la jeune fille issue de l'immigration qu'offre dans ce récit Igiaba Scego est étroitement liée à l'expérience personnelle de cette dernière : la protagoniste à la recherche de son identité est l'*alter ego* de l'auteure.

Elle s'est mis en tête que pour se sentir italienne à tous égards il lui suffit d'imiter les Italiens dans tous leurs comportements, dans leurs coutumes, dans leur façon de prendre la vie, dans leurs tics de langage et surtout dans leurs habitudes alimentaires.

D'où l'idée d'aller acheter des saucisses, qui plus est au cours d'une journée du mois d'août où il n'est pas conseillé, vu la chaleur, de consommer de tels aliments, afin de se donner l'illusion que pour devenir une 'véritable' Italienne, il lui faut nécessairement consommer du porc.

Manger des saucisses, arriver à le faire, signifierait, pour la protagoniste, qu'elle a franchi la limite, qu'elle a rompu avec ses origines et embrassé pleinement la culture italienne.

Elle perçoit donc ce geste comme une sorte de rite d'initiation.

⁵⁴ La nouvelle avait été publiée pour la première fois deux ans plus tôt dans le volume collectif *Impronte* (Besa Editore, 2003)

Mais la jeune fille est combattue car elle n'est pas sûre de vouloir rompre avec les usages et les traditions de sa famille et de ses aïeux.

L'enjeu n'est pas pour elle de nature religieuse car elle n'est guère pratiquante.

Elle est de 'culture musulmane' comme d'autres sont de 'culture catholique'.

Il ne s'agit pas pour cette immigrée de la deuxième génération de s'affranchir d'un tabou alimentaire mais seulement de se prouver à elle-même qu'elle appartient bien au pays où elle est née.

Pour se sentir pleinement italienne, elle imagine dans un premier temps qu'elle doit nécessairement « faire comme tout le monde ». Ce qui impliquerait de rompre avec les usages et les traditions familiales. Mais elle n'est plus très sûre en fin de compte de vouloir devenir italienne à ce prix.

D'autre part, elle comprend que ses efforts risquent d'être inutiles dans la mesure où la société tend à 'ramener' la personne à son origine à travers l'assignation identitaire.

Elle se rend bien compte qu'aux yeux de beaucoup d'Italiens (sinon de la majorité) elle sera toujours une étrangère, quoi qu'elle fasse, ne fût-ce qu'à cause de la couleur de sa peau. À quoi bon dans ce cas s'imposer un tel sacrifice ?

Mais surtout, elle acquiert la conviction qu'elle peut être une véritable Italienne sans renoncer à ses racines somaliennes.

C'est pourquoi, à la fin du récit, les saucisses finissent dans la poubelle parce que la protagoniste ne ressent plus la nécessité de se prouver à elle-même qu'elle est une véritable Italienne.

C'est ici l'immigrée telle qu'elle se perçoit elle-même qui est représentée, non pas la manière dont les autres la perçoivent ou voudraient qu'elle soit.

- Cinq ans après, l’auteure connaît un nouveau succès avec un autre ouvrage publié par Rizzoli et qui a comme titre ***La mia casa è dove sono.***

Les événements racontés dans ce roman, couronné par le prix Mondello, sont liés exclusivement à l’expérience personnelle de l’auteur et de sa famille : ses parents, son frère, son cousin.

Nous sommes en 2010, vingt ans se sont écoulés depuis le coup d’état de Mohamed Siad barre en Somalie. L’arrivée au pouvoir du dictateur a obligé la famille Scego à s’exilier et à retourner en Italie où monsieur Scego avait déjà séjourné pour faire ses études pendant sa jeunesse.

Igiaba Scego évoque en ces termes cet exil :

Mio padre è dovuto andare in esilio perché faceva parte della politica precedente della Somalia nei nove anni di democrazia, dal 1960 al 1969., ma quando Barre ha preso il potere nel 1969 ha instaurato prima una dittatura sul modello sovietico poi verso gli anni 1978/79 un capitalismo statunitense (ha avuto due visioni della sua politica !) ha scelto, come tante altre personalità politiche, l’esilio perché non poteva più subire la dittatura militare. Moi padre, era dunque un rifugiato politico perché era somalo e fuggiva da una dittatura.⁵⁵

La situation actuelle de la famille Scego est bien différente : on ne loge plus dans les grands hôtels, on ne fait plus ses courses dans les beaux magasins du centre-ville.

L’idée de l’Italie comme refuge avait caractérisé le premier séjour de monsieur

Scego :

⁵⁵ Mon père a dû s’exilier parce qu’il avait participé à la politique précédente de la Somalie au cours des neuf années de démocratie, de 1960 à 1969. Mais quand Barre a pris le pouvoir en 1969, il a instauré d’abord une dictature sur le modèle soviétique puis, autour des années 1978-79, un système capitaliste sur le modèle américain (il a eu deux visions de sa politique !). Il (mon père) a choisi, comme beaucoup d’autres personnalités politiques, l’exil parce qu’il ne pouvait

Quella sera mio padre si convinse che semmai si fosse trovato nei guai avrebbe cercato rifugio a Roma : la magia che aveva visto lo aveva convinto che a Roma si poteva ricominciare in un modo o nell'altro. Che Roma forse era davvero una città magica (pag.51) ⁵⁶

Comme le précise l'auteure : « *Magica, perché Roma è bella, ma è anche un modo di dire utilizzato in particolare quando si parla della squadra di calcio e si dice « maggica » con due g ! »* ⁵⁷

Una magie qui peut transformer les événements les plus tristes dans des possibilités de réussite inattendues en inespérées. Une magie qui rend la distance de sa propre terre moins douloureuse et la vie en commun avec des étrangers plus désirable tout en offrant une situation stable ce qui représente la garantie d'un avenir meilleur et plus sûr pour soi-même et pour sa propre famille.

Et donc la décision de revenir en Italie était inévitable.

Les difficultés, aussi, seront inévitables et c'est justement le récit de ces difficultés qui rend particulièrement touchant le récit.

plus supporter la dictature militaire. /mon père était donc un réfugié politique parce qu'il était somélien et qu'il fuyait une dictature.

⁵⁶ Ce soir-là mon père se convainquit que s'il lui arrivait de se trouver par hasard en difficultés il se réfugierait à Rome : la magie qu'il avait vue l'avait convaincu qu'à Rome on pouvait recommencer d'une façon ou d'une autre. Que Roma c'était, peut-être, une ville magique. (pag.51)

⁵⁷ « Magique, parce que Rome est belle, mais aussi une expression utilisée en particulier quand on parle de l'équipe de football et on le dit avec deux « g » maggica ! » Extrait de mon interview à Igiaba Scego du 11 octobre 2019 (voir Annexes)

Voilà, à ce propos, les mots de l'auteure :

L'esule è una creatura a metà. Le radici sono state strappate, la vita è stata mutilata, la speranza è stata sventrata, il principio è stato separato, l'identità è stata spogliata. Sembra non esserci rimasto niente. Minacce, denti aguzzi, cattiveria.

Ma poi c'è un lampo. Quello che ti cambia la prospettiva. Pag.55 ⁵⁸

Comme le rappelle l'écrivaine, l'histoire de la Somalie est une histoire douloureuse :

E'la storia della Somalia che è stata mutilata perché la Somalia ha vissuto vent'anni di dittatura e poi dal '91 fino adesso una guerra civile, una strana pace ; una guerra civile che alla fine muta e non finisce mai e il terrorismo. Poi, è chiaro, prima ha subito il colonialismo, all'inizio del secolo ventesimo e quindi è una storia di dolore e in quanto storia di dolore uae storia mutilata, come mutilata è la storia dei migranti che per dittature o guerre devono scappare dal loro paese.^{59 60}

Quiconque doit fuir de sa terre natale est comme une plante à laquelle on a arraché

avec violence les racines, elle perd l'espoir de pousser, il ne lui reste qu'à mourir.

Mais soudainement un rayon de soleil fait couler la sève à son intérieur et la vie

reprend.

⁵⁸ L'exilé est une créature à demi. Ses racines ont été arrachées, sa vie a été mutilée, son espoir a été éventré, son origine a été retranchée, son identité a été dérobée. Il semble que rien ne subsiste. Menaces, dents pointues, méchanceté. Mais après il y a un éclair. Celui qui change ta perspective. Pag.55

⁵⁹ C'est l'histoire de la Somalie qui a été mutilée parce que la Somalie a vécu vingt ans de dictature et puis des années quatre-vingts et jusqu'à présent une guerre civile, une drôle de paix ; une guerre civile qui à la fin change mais qui ne finit jamais et le terrorisme. Ensuite, c'est clair, elle a subi le colonialisme, au début du vingtième siècle et donc c'est une histoire de douleurs et en tant qu'histoire de douleurs une histoire mutilée, comme est mutilée l'histoire de migrants qui, à cause de dictatures ou de guerres, doivent fuir leur pays.

⁶⁰ D'après mon interview à Igiaba Scego. Voir ANNEXES

La protagoniste du roman, encore une fois, le double de l'auteure, se présente avec toute sa volonté de s'intégrer totalement dans le milieu qu'elle fréquente et de se faire accepter à l'école, par ses camarades et par ses enseignants : « Volevo integrarmi a tutti i costi, uniformarmi alla massa. E la mia massa di allora era tutta bianca come la neve. Non parlare la mia lingua madre divenne il mio modo bislacco di dire "amatemi." pag.150.⁶¹

S'intégrer jusqu'au point de perdre toute identité, aspirer à se confondre dans la masse indistincte pour être enfin perçue comme pareilles aux autres, identique et non plus "différente".

C'est le rêve d'une totale assimilation. Mais la masse homogène est hostile et exclut l'individu de couleur. S'il lui est possible de renoncer à parler sa langue maternelle dans l'espoir d'être acceptée, l'enfant ne peut modifier la couleur de sa peau.

Elle est exposée aux manifestations de racisme les plus violentes: « Tu hai la pelle nera e questa porta i germi e le malattie. Mamma mi ha detto di non giocare mai con te, se no mi viene una brutta malattia e muoio ». pag.151.⁶²

Le préjugé raciste atteint son comble: la couleur de la peau est associée à la saleté et par conséquent au manque d'hygiène.

C'est une enfant qui parle, mais, il convient de le souligner, cette idée idiote ne lui est

⁶¹ « Je voulais m'intégrer coûte que coûte, m'uniformer à la masse. Et ma masse de l'époque n'était que blanche comme la neige. Ne pas parler ma langue maternelle devint ma manière saugrenue de dire « aimez-moi » pag150

⁶² « Tu as la peau noire et cela apporte des microbes et des maladies. Maman m'a dit de ne jamais jouer avec toi autrement je vais attraper une mauvaise maladie et je vais mourir » pag.151

pas spontanément venue à l'esprit. Elle ne fait que répéter ce qu'elle a entendu dire à la maison, ce que ses parents lui ont mis dans le crâne.

Au lieu de lui inculquer les principes moraux de la tolérance, de la fraternité, de l'amour du prochain (conformément aux préceptes de la religion catholique dont par ailleurs ils se réclament) ils lui enseignent le mépris et la peur de l'autre.

Il est aisé d'influencer de petits êtres dénués de sens critique qui vont relayer, sans le savoir, des conceptions erronées qui peuvent avoir des conséquences dramatiques.

L'enfant a moins d'*a priori* et de préjugés que l'adulte.

La gamine aurait sans doute joué avec sa petite camarade de couleur si sa mère ne le lui avait pas formellement défendu et ne lui avait pas communiqué son dégoût et sa peur irrationnelle de l'autre.

Il s'agit bien ici littéralement de xénophobie: de peur de l'individu de couleur en tant que vecteur supposé de maladies.

La vision du migrant donnée par Igiaba Scego sort du stéréotype du migrant auquel une certaine littérature nous a habitués : le migrant est ici une personne cultivée, qui peut compter sur l'appui de sa famille qui le suit et le réconforte et avec laquelle il peut se confronter et dont il peut recevoir des conseils. C'est une personne que les épreuves de la vie ont rendue plus forte; une personne qui garde sa propre personnalité en l'enrichissant des contacts avec les habitants du lieu, de leurs mœurs, de leurs habitudes.

C'est quelqu'un qui ne se rend pas à la première difficulté mais qui sait tirer profit de l'expérience ; c'est quelqu'un qui sait distinguer son propre moi de l'autre et qui sait garder sa propre personnalité sans s'effacer dans un monde qui peut sembler hostile, mais qui a le mérite, à ses propres yeux, de le rendre plus conscient de son identité.

1990 : une autre œuvre, publiée cette fois par une Maison d'édition importante, s'ajoute au récit de Mario Fortunato, écrit en collaboration avec Salah Methnani, et vient enrichir une production littéraire qui, jusqu'à cette date, était considérée comme mineure.

Le thème traité est encore l'immigration et le protagoniste est encore une fois un jeune homme qui quitte son pays à la recherche d'un travail qui puisse lui offrir une condition de vie meilleure.

Le protagoniste, dont le nom n'est jamais cité, raconte à la première personne l'itinéraire parcouru de son pays d'origine, le Sénégal, jusqu'à l'Italie en passant aussi par la France, l'Allemagne et l'Espagne.

C'est un chemin de douleurs, de fatigue, de vexations, mais de prise de conscience aussi qui aboutit à l'idée qu'il peut se considérer heureux d'avoir réussi à atteindre son objectif d'une vie, tout compte fait, agréable : “ La vita che conosco da un tempo che mi pare lunghissimo, ma in fondo fortunato, perché come si dice al mio paese, se una cosa la puoi raccontare, vuol dire che ti ha portato fortuna ” pag.143 ⁶³

Ce qui le différencie beaucoup du protagoniste de l'autre œuvre.

Le chemin a été long et rempli de difficultés : il est parti de Dakar pour «vendre » parce qu'il entend exercer un métier et refuse par principe de recourir à la mendicité pour subvenir à ses besoins.

⁶³ La vie que je connais depuis si longtemps, il me semble, mais qui a été au fond heureux, parce que comme l'on dit chez nous, si une chose tu peux la raconter, cela veut dire qu'elle t'a porté bonheur. pag.143

C'est une personne qui a son amour propre et sa dignité.

S'il refuse de vivre de la charité publique, il considère toutefois comme un devoir de la société de secourir les nécessiteux.

On voit par là que c'est une personne dotée d'une conscience civique et d'une véritable éthique.

“ Voglio vendere, perché questo è un lavoro. L'elemosina non mi piace. Ma – lo capisco – anche questa è solidarietà” pag. 65 ⁶⁴

Il appartient à la catégorie des “vucumprà”, de ces marchands à la sauvette qui cherchent à gagner leur pain et vivent misérablement.

Le paradoxe est que ces personnes n'aspirent qu'à s'intégrer dans la société et à participer à la vie économique du pays et qu'ils ne pratiquent cette activité que faute de pouvoir trouver un emploi sur le marché légal.

Ils sont doublement victimes du système: d'une part, ils sont exploités par des réseaux mafieux, seuls véritables bénéficiaires du commerce illégal, d'autre part, ils sont poursuivis comme des criminels par les forces de l'ordre.

Sono rientrato in Italia e ho ripreso a vendere, finché sono riuscito a trovarmi un altro lavoro. Vendere mi dava paura e angoscia, perché ero dovuto scappare una infinità di volte davanti ai vigili, perché mi avevano sequestrato la merce, perché ero finito in prigione, perché tanti mi guardavano male quando non mi insultavano se esponevo i miei elefantini e le mie collane davanti al loro negozio. pag.15⁶⁵

⁶⁴ « Je veux vendre, parce que c'est un travail. L'aumône ne me plaît pas. Mais - je le comprends – faire de l'aumône aussi c'est de la solidarité » pag.65

⁶⁵ Je suis rentré en Italie et j'ai recommencé à vendre, jusqu'à ce que j'ai réussi à trouver un autre boulot./ Vendre me procurait peur et angoisse, parce que j'avais dû m'enfuir une infinité de fois devant les agents de police, parce qu'on m'avait confisqué ma marchandise, parce que j'étais allé en prison, parce que tant de gens me regardaient de travers quand ils ne m'insultaient pas si j'exposais mes petits éléphants et mes colliers devant leur magasin. pag.15

Qui mi capita di dover scappare sempre. Una fuga dopo l'altra. I miei carabinieri, i miei vigili sono in agguato dietro l'ombrellone. Sto attento, molto attento e così riesco sempre a cavarmela. Ma non so fino a quando. pag.32 ⁶⁶

Par l'emploi du possessif («mes carabinieri », « mes agents ») le narrateur trahit la paranoïa qui finit par s'emparer de lui, comme si toutes les polices d'Italie étaient à ses trousses.

Il en vient à se méfier de tout le monde, même des personnes les mieux disposées à son égard et prêtes à lui venir en aide: « Due ragazzi con una Citroën due cavalli si offrono di accompagnarmi a casa. Ma scendo in piazzale Lotto, perché preferisco non dire a nessuno dove abito: vedo pericoli e poliziotti dappertutto ». pag.92 ⁶⁷

A la différence de la représentation du migrant proposée dans l'œuvre de Fortunato, où le protagoniste semble passif, ici le migrant est beaucoup plus actif et conscient de sa situation :du point de vue politique et juridique:

Continuiamo a essere dei clandestini, a vivere nell'ombra, non dobbiamo mai dare nell'occhio perché su di noi è sempre sospeso un foglio di via" pag. 116. ⁶⁸

Guadagniamo qualcosa, vendendo. Ma anche vendere è triste, quando ti accorgi che chi compra è mosso dalla compassione, che le tue aquile e i tuoi elefanti interessano ben poco,

⁶⁶ Ici il m'arrive de devoir toujours me sauver. Une fuite après l'autre. Mes gendarmes, mes agents de police sont aux aguets derrière le parasol. Je fais attention, très attention et comme ça je réussis toujours à m'en sortir. .Mais je ne sais pas jusqu'à quand. pag.32

⁶⁷ Deux jeunes hommes avec une Citroën deux chevaux s'offrent de me ramener. Mais je descends Piazzale Lotto, parce que je préfère ne dire à personne où j'habite : je vois des dangers et des agents de police partout. pag.92

⁶⁸ Nous continuons à être des clandestins, à vivre dans l'ombre, nous ne devons jamais attirer l'attention parce qu'un avis d'expulsion est toujours suspendu sur notre tête. pag.116

che solo la generosità degli altri ti consente di sopravvivere. Speriamo che le cose cambino.
Per ora la nostra è una vita nell'umiliazione pag.91.⁶⁹

Il ne se rend pas pourtant et il sait que sa propre expérience l'aidera à s'en sortir et à mériter le respect :

Io sono tra i primi ad aver conosciuto l'emigrazione e la clandestinità, sono passato attraverso tempi duri e avventurosi, ho sofferto la fame e ogni genere di umiliazioni, la solitudine la nostalgia. Gli ultimi arrivati sembra che stiano sempre giocando, si divertono, non hanno paura, sono spavaldi, hanno pochi riguardi persino nei nostri confronti, nei confronti di anziani con tante fatiche dietro le spalle pag.120.⁷⁰

Il partage avec beaucoup d'autres sénégalais sa condition:

Molti ragazzi del Sénégal sono vissuti nelle medesime condizioni...Tanti si sono ritrovati lungo la stessa discesa. Lui è scivolato fino in fondo. Altri scivolano un poco, poi si aggrappano, si fermano, scivolano ancora, magari risalgono, lottano però e riescono a non precipitare pag.89.⁷¹

⁶⁹ On gagne quelque chose en vendant. Mais vendre c'est aussi triste, quand on s'aperçoit que celui qui achète est poussé par la compassion, que tes aigles et tes éléphants intéressent bien peu, que ce n'est que la générosité des autres qui te permet de survivre. Espérons que les choses vont changer. Pour le moment, notre vie est une vie vécue dans l'humiliation. pag.91

⁷⁰ Je suis parmi les premiers qui ont connu l'émigration et la clandestinité, j'ai expérimenté des temps durs et aventureux, j'ai souffert de la faim et tout genre d'humiliation, la solitude la nostalgie. Les derniers arrivés donnent l'impression de jouer, ils s'amusent, ils n'ont pas peur, ils sont arrogants, ils ne nous considèrent même pas et ils n'ont pas de respect envers les vieux qui ont tant de fatigue sur leurs épaules. Pag120

⁷¹ Bien des jeunes Sénégalais ont vécu dans les mêmes conditions...Beaucoup se sont retrouvés le long de la même descente. Lui, il a glissé jusqu'au fond. D'autres glissent un peu, puis ils se rattrapent, s'arrêtent, glissent encore, remontent peut-être, luttent en tout cas et réussissent à ne pas dégringoler. pag.89

Il a partagé avec eux leur désir le plus grand, celui d'avoir un toit:

La casa è il sogno irrealizzabile del senegalese clandestino e di qualsiasi clandestino di ogni parte del mondo, che non ha il permesso di soggiorno e, in aggiunta, si presenta al locatore con la pelle tendente al nero, i capelli sempre troppo lisci o troppo crespi, il portafoglio vuoto (semivuoto quando va bene) pag.60.⁷²

Son langage est beaucoup plus châtié que celui du protagoniste de « *Immigrato* » ; il ne fréquente pas les bars de banlieues ; il possède aussi une certaine culture qui lui permet d'avoir un regard plus averti, d'exprimer des jugements sur les lieux, ou sur les pays qu'il traverse dans ses innombrables déplacements.

Sa vision de la France, l'ancienne puissance coloniale, est profondément ambivalente: ce pays est à la fois admiré, objet d'une véritable idéalisation, et haï en tant qu'ancien dominateur:

E' la Francia dei miei sogni, il paese che ho sempre desiderato conoscere. (...) Ho studiato tutto della Francia: la storia, la letteratura, la geografia. Ho letto i poeti francesi e ho persino insegnato il francese in Senegal. Ma odio la Francia perché ci ha colonizzati e sfruttati. Sento anch'io l'orgoglio di chi per la prima volta alza la testa pag.45.⁷³

⁷² La maison est le rêve irréalisable du Sénégalais clandestin et de n'importe quel clandestin de n'importe quelle partie du monde, qui n'a pas de permis de séjour et, surtout s'il se présente au propriétaire avec la peau tendant au noir, les cheveux toujours trop raides ou trop crépus, son portefeuille vide (presque vide quand tout va bien) pag.60

⁷³ C'est la France de mes rêves, le pays que j'ai toujours désiré connaître. (...) J'ai tout étudié de la France: son histoire, sa littérature, sa géographie. J'ai lu ses poètes et j'ai même enseigné le français au Sénégal. Mais je déteste la France parce qu'elle nous a colonisés et exploités. Je ressens moi aussi l'orgueil de celui qui, pour la première fois, lève la tête" pag.45

Le narrateur a une vaste connaissance de la France mais cette connaissance est essentiellement livresque dans la mesure où il n'y a jamais mis les pieds. C'est pourquoi, bien qu'il affirme avoir étudié tout ce qui touche à ce pays, il ne prétend pas le connaître (il écrit précisément qu' "il a toujours désiré le connaître").

Il ne connaît les paysages de la France qu'à travers les descriptions et les images des livres de géographies. Il ne connaît la langue française qu'à travers la littérature et la poésie qu'il a assidûment fréquentées. Il a aussi étudié l'histoire de France, et c'est précisément pour cette raison qu'il la déteste.

Il la voit comme la puissance impérialiste qui, sous couvert d'apporter la civilisation à des peuples autochtones jugés "primitifs", a exploité le Sénégal, en a pillé les ressources, et qui continue, même après l'indépendance, à exercer une forme de domination larvée sur le pays, l'empêchant d'acquérir une véritable autonomie économique et politique.

Ce qui l'oblige, lui et des milliers de ses concitoyens, à quitter leur terre à la recherche d'une vie meilleure sur le continent européen.

Il manifeste l'orgueil de celui qui n'entend pas se soumettre à l'impérialisme politique, économique et culturel de la France et qui a "relevé la tête" (et l'on songe à cette noble fierté qui s'attache à l'affirmation de la négritude exaltée par Senghor)⁷⁴. Mais dans le même temps, il ne peut s'empêcher d'admirer la culture française qui l'a nourri et qui représente un pan fondamental de sa propre identité.

Il y a donc un double héritage, l'un positif (le legs d'un immense patrimoine culturel), l'autre négatif (les séquelles de la domination et de l'exploitation qui explique une sorte de schizophrénie. Il est intéressant de souligner qu'à cet égard le rapport qu'il entretient avec l'Italie est beaucoup plus neutre du point de vue affectif.)

⁷⁴ Léopold S. Senghor: *Qu'est-ce que la négritude? Etudes Françaises*. Volume 3, numéro 1, février 1967

Un autre aspect qui le différencie de l'autre protagoniste, ce sont ses attentes : « Mi sono sempre aspettato che arrivasse qualcosa, una legge, un provvedimento perché gli italiani non possono continuare a emettere fogli di via e poi lasciarci stare nel loro paese. Ho sempre sperato in un permesso di soggiorno » pag.122.⁷⁵

Il est conscient des droits qui sont niés aux immigrés:

La mattina si presentano alcuni poliziotti in borghese che ci portano in questura per un controllo... “Voi, per terra! “Non capisco. Il nostro uomo si spiega meglio: “Che cosa ci fanno questi seduti sulle sedie? Non ne hanno il diritto. Devono sedersi per terra o tutt'al più sulle scale”... Voi non meritate nessun rispetto pag.136 ⁷⁶

Et il dénonce la discrimination qui pèse sur eux et sur l'ensemble des classes défavorisées reléguées au bas de l'échelle sociale. « Molti hanno un'idea inconfessabile ma ben radicata: noi poveri dobbiamo stare al nostro posto, che è un posto molto basso e isolato » pag.140.⁷⁷

Ces deux œuvres paraissent la même année mais elles semblent bien différentes l'une de l'autre . Dans le registre de langue utilisé, d'abord : la langue est rude et familière, voire triviale, dans *Immigrato* et plus contrôlée dans *Io venditore di elefanti*; dans la perspective des protagonistes, ensuite : le premier paraît sans espoir, totalement désabusé ; l'autre manifeste

⁷⁵ “Je me suis toujours attendu à ce que quelque chose arrive, une loi, une mesure parce que les Italiens ne peuvent pas continuer à émettre des avis d'expulsion et ensuite nous laisser dans leur pays. J'ai toujours espéré obtenir un permis de séjour” pag.122

⁷⁶ Le matin se présentent des agents en civil qui nous accompagnent à la préfecture pour un contrôle...”Vous, par terre!” Je ne comprends pas. Notre homme s'explique mieux: “Qu'est-ce qu'ils font ceux-là assis sur des chaises ? Ils n'en ont pas le droit. Ils doivent s'asseoir par terre ou tout au plus sur les escaliers”...Vous ne méritez aucun respect pag.136

⁷⁷ “Plusieurs ont une idée inavouable mais bien enracinée : nous, les pauvres, nous devons rester à notre place, qui est une place extrêmement basse et marginale” pag.140

plus d'optimisme, de conscience et de confiance en ses propres capacités.

Les deux œuvres expriment, toutefois, toute l'amertume d'une condition de vie extrêmement difficile.

Elles ont surtout le grand mérite d'avoir marqué le début d'une production littéraire qui ne sera plus désormais considérée comme mineure mais qui attirera au contraire l'attention des grandes maisons d'édition.

6) Shirin Ramzanali Fazel **LONTANO DA MOGADISCIO**

Datanews I ed.1994 – II ed.1999

Quatre ans se sont écoulés depuis la publication des premières œuvres qui marquent le début de la littérature de la migration: *Immigrato* de Mario Fortunato écrite en collaboration avec Salah Methnani et *Io venditore di elefanti* de Pap Khouma, quand une autre auteure Shirin Ramzanali Fazel, d'origine somalienne, publie *Lontano da Mogadiscio* qui sera ensuite réédité cinq ans plus tard (et c'est à cette nouvelle édition revue par l'auteure que je me réfère).

La différence avec la première œuvre est évidente: dans le langage utilisé (plus soigné), dans la perspective adoptée (moins pessimiste), dans le niveau social d'appartenance de la protagoniste (il s'agit de l'épouse d'un homme d'affaires) et dans la conscience qu'elle témoigne de sa situation vis-à-vis de l'État civil (elle est citoyenne italienne à tous égards même si elle est parfois encore victime de préjugés).

Le seul trait commun est une certaine nostalgie du pays d'origine.

Cette nostalgie, en l'occurrence ne s'accompagne pas chez la narratrice d'un sentiment de désespoir.

Elle est associée à l'évocation des plus beaux souvenirs de son enfance.

Cette nostalgie se fait sentir surtout à l'occasion des innombrables voyages effectués autour du monde, mais non pour chercher un emploi ou des conditions de vie meilleures comme c'était le cas du protagoniste des œuvres précédentes:

La mia sete di conoscere mi ha portato a viaggiare in moltissimi paesi. Ho ammirato chiese medievali, città gotiche e barocche (...)

Più cose nuove vengo a conoscere e più mi rendo conto che porto dentro di me un prezioso patrimonio culturale. Un pezzo di storia del mio paese che non si ripeterà più e che io, come i vecchi cantastorie africani, non mi stancherò mai di raccontare. pag 34 ⁷⁸

En découvrant la richesse du patrimoine occidental au cours de ses voyages en Europe, elle prend conscience de la valeur de l'immense patrimoine naturel et culturel de son propre pays d'origine.

Et elle découvre par la même occasion qu'elle est en quelque façon la dépositrice de ce patrimoine en partie immatériel: il s'agit d'un « morceau d'histoire », d'une mémoire (car l'Afrique, n'en déplaie à certains occidentaux mal informés, n'est pas restée en dehors de l'Histoire).

Cette découverte s'accompagne ainsi du sentiment de responsabilité de celle qui sait qu'elle a le devoir de transmettre à son tour ce legs.

Aussi se compare-t-elle aux griots qui chantent la geste de leurs peuples.

Elle a le sentiment de s'inscrire dans leur filiation.

Sa terre lui inspire un sentiment encore plus grand; l'amour, qu'elle exprime dans de grandes envolées lyriques ! :

Somalia, madre mia, terra di amore. Tanti sentimenti, pietà, odio, curiosità, sfruttamento, opportunismo politico, giochi di interessi animano il cuore di chi calpesta il tuo suolo, ma mai vero amore!

Invece solo chi ha camminato sulle tue bianche spiagge, nuotato nel tuo caldo oceano, pescato nel tuo mare immenso, visto sorgere l'alba nella tua boscaglia, sentito il cinguettio dei tuoi uccelli, ammirato i colori del tuo cielo, udito il ruggito dei tuoi leoni, la risata delle tue iene, bevuto latte delle tue cammelle, sentito il profumo dei tuoi fiori e della tua boscaglia, ballato al suono dei tuoi tamburi, ascoltato i versi dei tuoi poeti, chi si è

⁷⁸ Ma soif de connaître m'a fait voyager dans plusieurs pays. J'ai admiré des églises médiévales, des villes gothiques et baroques (...) Plus je connais de choses nouvelles plus je me rends compte que je porte en moi un précieux patrimoine culturel. Un morceau d'histoire de mon pays qui ne se répétera plus et que moi, ainsi que les vieux griots africains, je ne me lasserai jamais de raconter. pag.34

innamorado sotto il tuo cielo stellato e sudato sotto il tuo sole cocente può amarti come ti amo io! pag.43⁷⁹

Ainsi, le patrimoine qu'il faut défendre est aussi (mais pas exclusivement) celui des paysages et de la faune menacés par le capitalisme de connivence, le capitalisme prédateur qui sacage et détruit l'environnement.

Et c'est toute une civilisation qui avait su construire une relation harmonieuse et équilibrée avec la nature qui s'est décomposée avec l'occidentalisation à marche forcée du continent.

De même que le «Vendeur d'Eléphants» sénégalais connaît tout de la France, de même la protagoniste de *Lontano da Mogadiscio* n'ignore rien de l'Italie. Il s'agit dans les deux cas d'une connaissance essentiellement livresque. Mais, même si elle évoque le cynisme des colonisateurs qui ont « foulé son sol », la jeune Somalienne ne nourrit pas, à la différence du migrant sénégalais, de ressentiments à l'égard de l'ancienne puissance coloniale.

Sa vision de l'Italie ne présente pas le même caractère ambivalent.

Elle a au contraire de l'Italie une image substantiellement positive.

Sa seule crainte est que l'idée qu'elle s'est faite de ce pays ne résiste pas à l'épreuve de l'expérience:

Per farmi coraggio mi convincevo che andavo in un paese che in fondo conoscevo già : l'Italia l'avevo studiata sui libri sin dai tempi delle elementari. Ho avuto amici e compagni di scuola italiani. (...) Ho appreso la storia studiando i moti carbonari, Garibaldi e Mazzini.

79

“Somalie, ma mère, terre d'amour. Beaucoup de sentiments, pitié, haine, curiosité, exploitation, opportunisme politique, jeux d'intérêts animent le cœur de ceux qui piétinent ton sol, mais jamais le véritable amour! /Au contraire seuls ceux qui ont foulé tes blanches plages, nagé dans ton chaud océan, pêché dans ta mer immense, vu l'aube se lever dans ta brousse, entendu le gazouillement de tes oiseaux, admiré les couleurs de ton ciel, oui le rugissement de tes lions, le rire de tes hyènes, bu le lait de tes chamelles, senti le parfum de tes fleurs et de ta brousse, dansé au son de tes tambours, écouté les vers de tes poètes, ceux qui sont tombés amoureux sous ton ciel étoilé et qui ont transpiré sous ton soleil brûlant peuvent t'aimer comme je t'aime, moi!” pag.43

Il cinema mi ha fatto conoscere la sensibilità di Pietro Germi e la comicità di Totò e Sordi. Ho gustato le specialità delle varie cucine regionali. Le canzoni di Modugno, Mina e Gianni Morandi hanno allietato la mia adolescenza. La lettura della Divina Commedia, di Pavese e Pirandello mi avevano avvicinato alla letteratura italiana.

Ora si trattava di verificare se quello che avevo immaginato corrispondesse alla realtà
pag.26⁸⁰

Le bagage culturel de la narratrice est comparable à celui de tous les Italiens de sa génération,

Dans son inventaire, les références aux objets de la haute culture (le canon littéraire représenté par Dante, Pavese ou Pirandello) côtoient celles qui renvoient à la culture populaire (les vedettes du cinéma comique ou de la chansonnette).

Les gastronomies régionales trouvent naturellement leur place dans ce panorama attendu comme un des éléments les plus caractéristique de l'art de vivre de la péninsule.

Le premier contact avec la réalité confirme ses craintes; elle découvre un climat bien différent de celui qu'elle imaginait; et cela, pas seulement à cause des conditions atmosphériques, mais à cause de l'accueil glacial que lui réservent les habitants de la ville de Novare:

Al nostro arrivo in Italia l'impatto fu per me un disastro. Era autunno inoltrato. Io non avevo mai visto la nebbia. Fino ad allora avevo conosciuto solo il cielo limpido ed azzurro.

E la plumbea Novara, sperduta tra le risaie, era per me il lato sconosciuto di quell'Italia assai lontana dall'idea che mi ero fatta. (...) Non avevamo ancora amici in quella città ed eravamo alla ricerca di un po' di calore umano. pag.26 et 27⁸¹

⁸⁰ Pour me donner du courage je me convainquais que j'allais dans un pays qu'au fond je connaissais déjà: l'Italie, je l'avais bien étudiée dans les livres dès l'école primaire. J'ai eu des amis et des camarades de classe italiens. (...) J'ai appris l'histoire en étudiant les mouvements révolutionnaires, Garibaldi et Mazzini. Le cinéma m'a fait connaître la sensibilité de Pietro Germi et l'humour de Totò et de Sordi. J'ai goûté les spécialités des différentes cuisines régionales. Les chansons de Modugno, Mina et Gianni Morandi ont égayé mon adolescence. La lecture de la Divine Comédie, de Pavese et de Pirandello m'avait familiarisée avec la littérature italienne. À ce stade il s'agissait de vérifier si ce que j'avais imaginé correspondait à la réalité. pag.26

⁸¹ A notre arrivée en Italie. l'impact fut pour moi un désastre. On était au beau milieu de l'automne. Je n'avais jamais vu le brouillard. Jusqu'à ce moment-là je n'avais connu que le ciel limpide et bleu./ Et la grise Novara, perdue au milieu des rizières, était pour moi le côté inconnu de cette Italie très éloignée de l'idée que je m'étais faite. (...)/Nous n'avions pas encore d'amis dans cette ville et nous étions à la recherche d'un peu de chaleur humaine" pag.26-27

L'austère ville piémontaise n'a évidemment pas le charme solaire des cités méditerranéennes qu'elle a vues en photographies.

Elle se sent isolée au milieu d'une population provinciale à la mentalité arriérée et aux yeux de laquelle une personne de couleur représente une curiosité:

Ero lì ferma, aspettavo il tram e tutt'intorno c'era una città grigia in cui nessuno conosceva il mio nome, ma solo il colore della mia pelle.

In quella piccola città italiana di provincia noi eravamo gli unici ad avere la pelle scura. Ci guardavano tutti, venivano perfino a toccare la mia bambina. Era una brutta sensazione, mi dava fastidio. Mi sembrava di essere una bestia rara. pag.27 ⁸²

Elle comprend qu'aux yeux des gens, l'Africain s'identifie encore à la représentation conventionnelle et caricaturale qu'en proposait Antonio Mussino au début du siècle dans *Il Corriere dei Piccoli* à travers la figure de son « negretto » Bilbolbul⁸³ (même si elle ne se réfère pas explicitement à ce personnage emblématique).

Ma tu non sei nera e brutta come quelli che si vedono alla televisione. Tu sei bella, assomigli a noi!" Allora capii la grande ignoranza che c'era. (...) I bambini, in Italia, sui libri di scuola hanno ancora la figura del negretto col gonnellino di paglia, l'anello al naso e l'osso tra i capelli, pensavo pag.29 ⁸⁴

⁸²J'étais là immobile, j'attendais le tram et tout autour il y avait une ville grise où personne ne connaissait mon nom, mais seulement la couleur de ma peau. / Dans cette petite ville italienne de province nous étions les seuls avec la peau foncée. Tout le monde nous regardait, on venait même toucher mon enfant. C'était une sensation désagréable; ça me gênait. J'avais l'impression d'être une bête rare. pag.27

⁸³ Premier personnage italien paru dans le n.1 du *Corriere dei Piccoli*. 1908 , hebdomadaire Edizioni Rizzoli.

⁸⁴Mais toi, tu n'es pas noire et laide comme celles qu'on voit à la télévision. Tu es belle, tu nous ressembles ! A ce moment j'ai réalisé l'extrême ignorance de ces gens-là (...) Les enfants, en Italie, dans leurs manuels ont encore l'image du petit nègre avec sa jupe en paille, son anneau dans le nez et son os dans les cheveux, pensais-je» pag.29

On a ici affaire à une amère variation sur le célèbre motif du Cantique des Cantiques: « Negra sum, sed formosa »: la jeune Africaine serait belle en dépit de sa négritude.

Elle n'est pas, affirme son interlocutrice dénuée de psychologie et de tact (et qui croit ainsi dans sa balourdise lui faire un compliment) laide « comme ceux qu'on voit à la télévision » (comme si elle évoquait les images d'un documentaire animalier consacré aux primates).

Après avoir qualifié de belle la jeune femme, elle ajoute « tu nous ressembles », comme si les canons occidentaux de la beauté avait une valeur universelle.

Mais la jeune Somalienne met sur le compte de l'ignorance de tels propos.

Ce sont les provinciaux piémontais qui font figures de primitifs au regard de la jeune somalienne cosmopolite.

Disposer d'une certaine culture mm l'aide à prendre la distance nécessaire pour observer les situations

d'un point de vue critique.

C'est justement ce qui permet à la protagoniste en comparant les modèles familiaux européen et africain de tirer des conclusions en faveur de ce dernier:

La famiglia somala è di tipo esteso; quindi zie, nonne, madri, sorelle e cugine danno il loro aiuto alla puerpera che in quel periodo molto spesso si trasferisce addirittura in casa dei propri genitori per essere meglio accudita. Questo permette alle neo-mamme di affrontare serenamente lo stress del dopo parto e stabilire in quei giorni un rapporto con il proprio piccolo senza essere affaticate dalle incombenze domestiche; mentre se fossero sole, come lo sono regolarmente nei paesi occidentali, andrebbero incontro a crisi depressive nocive, sia per loro, che per i loro piccoli pag.30⁸⁵

⁸⁵ La famille somalienne est une famille étendue: donc tantes, grands-mères, mères, sœurs et cousines offrent leur aide à l'accouchée qui dans cette période très souvent s'installe chez ses parents pour qu'on prenne mieux soin d'elle. Cela permet aux nouvelles mamans de faire face sereinement au stress post-natal et d'établir ces jours-là un rapport avec leur petit sans être éprouvées par les tâches domestiques, tandis que si elles restaient toute seules, comme elles le sont toujours dans les pays occidentaux, elles auraient des crises dépressives nocives pour elles-mêmes comme pour leurs bébés. pag.30

Il est remarquable que la famille italienne réputée si soudée ne puisse soutenir la comparaison avec la famille somalienne beaucoup plus étendue et solidaire.

La femme migrante, telle qu'elle ressort de ces pages, est une femme qui a pleine conscience de sa condition de vie. Elle se sent italienne à tous égards mais souffre d'être encore la victime de préjugés raciaux qui semblent d'un autre âge.

Elle remplit les mêmes devoirs et prétend pouvoir exercer les mêmes droits que tous les autres citoyens.

Sa force est de mettre le rejet ou la méfiance dont elle peut faire l'objet sur le compte de l'ignorance et de l'arriération culturelle de la société (ou du moins d'une fraction de la société) italienne.

Elle ne réussit pas à accepter des épisodes de violence raciale, mais surtout elle affirme avec force qu'on ne peut plus nier la réalité d'une société devenue multiraciale dans le «village global», et qu'il faut accepter le sens de l'Histoire:

Io sono cittadina italiana, partecipo e vivo i problemi, le sofferenze che tutti gli italiani quotidianamente affrontano. Contribuisco alla vita e allo sviluppo di questo paese. Ora che entrambi i miei genitori sono sepolti qui, mi sento ancora più legata a questa terra. L'Italia è la mia casa, qui ci sono i miei affetti, i miei amici; anche se c'è sempre qualcuno che mi ricorda che sono un'intrusa, una diversa.

Quando torno da qualche viaggio all'estero, tutto l'entusiasmo di essere finalmente a casa svanisce nel porgere il passaporto al poliziotto di frontiera che, quasi sorpreso di trovarsi di fronte un'italiana di pelle scura, con il volto severo guarda il documento nei minimi particolari, controllandone l'autenticità al computer e verificando che il mio nome non compare nella lista dei ricercati. Poi, con calma, me lo riconsegna con quell'aria di sufficienza dipinta sul volto che ormai ben conosco.

Oppure quando cammino per la mia città e sui muri leggo scritte tipo "Fuori i negri"

"Tornate a casa" o si ricevono insulti, quando va bene, fino a sfociare, nei casi estremi, in episodi di vera violenza razziale. Io mi ribello a questa barbarie. Il mondo va verso una

società multirazziale, e la gente deve convincersi che questo meccanismo è inarrestabile
pag.63⁸⁶

La couleur de la peau reste indubitablement l'obstacle majeur à l'intégration dans une société où les minorités dites "visibles" sont encore ultra-minoritaires.

La personne de couleur reste l'objet d'un rejet a priori car elle est automatiquement assimilée à l'étranger supposé par nature inassimilable, fût-elle, comme la narratrice du roman, une citoyenne exemplaire.

⁸⁶ "Je suis citoyenne italienne, je participe et je vis les problèmes, les souffrances auxquels tous les italiens tous les jours font face. Je contribue à la vie et au développement de ce pays. Maintenant que mes deux parents sont ensevelis ici, je me sens encore plus liée à cette terre. L'Italie est ma maison, ici il y a mes attaches familiales, mes amis; même s'il y a toujours quelqu'un qui me rappelle que je suis une intruse, une différente.

Quand je rentre de quelques voyages à l'étranger, tout l'enthousiasme d'être enfin chez moi s'évanouit quand je présente mon passeport à l'agent de police à la frontière qui, presque surpris de voir devant lui une italienne de peau sombre, avec son visage sévère regarde le document dans ses moindres détails, en contrôlant l'authenticité à l'ordinateur et en vérifiant que mon nom n'apparaît pas dans la liste des recherchés. Ensuite, avec calme, il me le rend avec un air de suffisance peinte sur le visage que désormais je connais bien.

Ou quand je marche dans la ville et sur les murs je lis des phrases telles que "Dehors les nègres" "Rentrez chez vous", ou on reçoit des insultes, dans les cas les meilleurs, jusqu'à aboutir, dans les cas extrêmes, à des épisodes de véritable violence raciale.

Je me rebelle contre cette barbarie. Le monde va vers une société multiraciale, et les gens doivent se convaincre que ce mécanisme est irrépressible" pag.63

Cette œuvre se distingue de celles que j'ai abordées jusqu'à présent dans le sens où ici le point de vue représenté est celui d'un Italien .

Les faits sont relatés, à la première personne, par un Palermitain, « un voyageur immobile » selon la définition de Flaviano Pisanelli, qui observe le comportement des immigrants qui lui paraît étrange, sans se rendre compte que celui des citoyens dits « de souche » l'est peut-être encore davantage.

Comme le souligne Camilleri⁸⁷ dans son compte rendu de l'œuvre «Perché se gli abitanti extracomunitari del quartiere hanno comportamenti che possono stupire, bisogna ammettere che anche i comportamenti degli abitanti autoctoni reggono al confronto.»⁸⁸

Le protagoniste de ce récit est un palermitain, marié et père , qui voudrait connaître les paroles d'une chanson roumaine qui a comme titre Lume Lume :

Mi è sempre piaciuta una canzone rumena che si chiama Lume Lume. Col suo bel crescendo di voci e fiati. Ho pensato che sarebbe bello suonarla. Ma non conosco le parole. Parole che da come sono cantate sembrano struggenti, strazianti quasi. Ho cercato sul vocabolario almeno il titolo. Lume: mondo, gente.

⁸⁷ Andrea Calogero Camilleri (Porto Empedocle, 6 settembre 1925 – Roma, 17 luglio 2019) était écrivain, scénariste, metteur en scène, dramaturge. Il est surtout mondialement connu pour être l'auteur de la très populaire série des enquêtes du commissaire Montalbano

⁸⁸ «Parce que si les habitants extracommunautaires du quartier ont des comportements qui peuvent étonner, il faut admettre que les comportements des habitants autochtones soutiennent la comparaison»

Le narrateur, armé de son seul dictionnaire, se livre ainsi aux spéculations les plus hasardeuses sur le sens du titre de la chanson, faute de compétence linguistique

Quindi Lume Lume dovrebbe voler dire gente gente. O mondo mondo. O mondo gente. O gente mondo. Oppure magari potrebbe essere una sorta di genitivo. Quindi potrebbe essere gente del mondo. O mondo della gente. Gente della gente o mondo del mondo lo escluderei.

Ma può darsi pure... Ora, ho pensato, mi faccio scrivere il testo dai miei vicini rumeni, così posso suonarla oppure cantarla sotto la doccia. (Incipit livre de Nino Vetri “ Lume Lume”).⁸⁹

Mais, à sa grande surprise, les voisins roumains en question ne connaissent pas cette chanson.

Il commence alors à interroger toutes les personnes, de différentes provenances, qui habitent son immeuble et qu’il croise régulièrement en sortant ou en rentrant chez lui, avant d’étendre le champ de sa quête à tout le quartier.

Il semble que personne ne connaisse cette chanson mais il ne se décourage pas, poussé par une force qui l’oblige à aller de l’avant, à chercher, à rencontrer des gens, à faire de nouvelles expériences.

Et les expériences que fait le narrateur le long du parcours erratique qu’il suit se multiplient.

Ces expériences résultent du hasard des rencontres, bien sûr, mais aussi de sa complète disponibilité, de son ouverture à l’égard d’autrui.

⁸⁹ J’ai toujours aimé une chanson roumaine qui s’appelle Lume lume. Avec son beau crescendo de voix et de cuivres. J’ai pensé qu’il serait beau de la jouer. Mais je ne connais pas les paroles. Des paroles qui, de la manière dont elles sont chantées, semblent bouleversantes, déchirantes presque. J’ai cherché dans le dictionnaire au moins le titre. Lume: monde, gens./ Donc Lume lume devrait signifier gens gens. Ou monde monde. Ou monde gens. Ou gens monde. Ou est-ce que ça pourrait être une sorte de génitif? Donc ça pourrait être gens du monde. Ou monde des gens. Gens des gens ou monde du monde, je l’excluais. Mais ça se peut bien aussi...Maintenant, ai-je pensé, je demande à mes voisins roumains de m’écrire les paroles, comme ça je peux la jouer ou la chanter sous la douche

La quête initiale du texte de la chanson ne semble bientôt plus qu'un prétexte, elle lui offre l'occasion de plonger dans un Palerme multiethnique, kaléidoscopique, peuplée entre autres de Roumains, de Maghrébins, de Yougoslaves et d'observer tous ces gens, sans chercher à les juger, mais en jetant au contraire sur eux et sur leurs moeurs un regard bienveillant qui invite le lecteur à s'interroger sur ses propres pratiques et surtout à déconstruire quelques-uns de ses préjugés.

Ainsi, le narrateur, alléché par la bonne odeur qui s'échappe d'une cuisine et curieux de goûter un mets exotique, invite deux jeunes filles du Bangladesh à venir préparer chez lui un plat typique de leur cuisine traditionnelle.

La proposition qu'il fait aux deux jeunes filles est visiblement sans arrière-pensée malhonnête mais les deux jeunes filles déclinent sans hésitation l'offre qui leur est faite:

Siamo signorine ora. Possiamo venire a cucinare solo se tua moglie è con te. E dagli occhi si vedeva che erano orgogliose e felici di quel telo che le copriva tutte. E lo giravano, lo muovevano come le principesse o le spose col velo. Si vedeva che non vedevano l'ora di crescere per avere quel burqa pag.32 ⁹⁰

Le discours de ces jeunes filles met à mal une idée répandue des Occidentaux: le port du voile islamique serait nécessairement imposé aux femmes par un pouvoir masculin despotique et serait le signe le plus visible de leur aliénation.

⁹⁰ On est encore des demoiselles. Nous ne pouvons venir cuisiner que si ta femme est avec toi. Et on voyait bien à l'expression de leur regard qu'elles étaient orgueilleuses et heureuses du voile qui les couvrait entièrement. Et elles le tournaient, l'agitaient comme les princesses ou les mariées le font avec leur voile. On voyait qu'elles avaient hâte de grandir pour porter cette burqa" pag.32

Les deux jeunes filles sont ici au contraire fières d'exhiber la « toile » qui leur tient lieu de burqa comme si celui-ci constituait paradoxalement un atout renforçant leur pouvoir de séduction.

Il n'y a chez ces jeunes filles, dont le ton n'a rien de déluré mais qui s'expriment avec franchise et sans timidité, aucune prudence; leur attitude n'exprime qu'une innocente coquetterie.

Ce qui frappe le lecteur (bien que le narrateur n'évoque pas ce point), c'est que le discours que tiennent ces jeunes musulmanes à la fois si sages et si malicieuses est en tout point comparable à celui qu'auraient tenu de jeunes P alermitaines dans ce même quartier il y a vingt ou trente ans: une jeune fille "honnête" ne saurait se rendre au domicile d'un homme célibataire sans être accompagné d'un membre de sa fratrie ou de quelque parent du sexe fort garant de son honneur.

On mesure ainsi l'évolution des mœurs qui s'est produite au cours des dernières décennies non seulement dans l'île (la Sicile de Brancati n'existe plus) mais dans l'ensemble des régions méditerranéennes où une morale sexuelle très sévère réglait naguère les rapports entre hommes et femmes.

Puis, le narrateur découvre furtivement au cours de ses micro-pérégrinations le comportement des plus insolites d'une ménagère musulmane qui, se croyant évidemment à l'abri des regards indiscrets, accomplit les tâches domestiques entièrement nue, couverte de sa seule burqa, en dansant et riant :

L'ho vista attraverso i riflessi dei vetri. Una figura che spolverava ballando. Nuda. Con solo la testa coperta da un velo. E ballava e rideva, non so come ma si capiva che rideva. E ballava e si muoveva agitando una scopa (...) Ballava nuda col velo sulla faccia. Non sono andato via. Sono rimasto incantato a guardare (...) Poi si è voltata senza imbarazzo ed è andata via verso un'altra stanza pag.34 ⁹¹

⁹¹ Je l'ai vue à travers les reflets des vitres. Une silhouette qui époussetait en dansant. Toute nue. Jiste la tête couverte d'un voile. Et elle dansait et riait, je ne sais pas comment, mais on comprenait qu'elle riait. Et elle dansait et bougeait en agitant un balai (...) Elle dansait toute nue, le voile sur son visage. Je ne suis pas parti. Je suis resté sous le charme à la regarder (...) Puis elle s'est retournée sans embarras et elle est s'est dirigée vers une autre pièce »pag.34

Il ne semble pas que l'attitude du narrateur soit ici celle d'un vulgaire voyeur profitant de l'aubaine. Son propos n'exprime pas la concupiscence que pourrait susciter chez n'importe quel homme la vision du corps féminin nu mais une sorte d'émerveillement, d'enchantement ("sono rimasto incantato") face au spectacle inattendu qu'offre cette jeune femme qui n'a rien d'impudique mais exprime au contraire une innocence presque enfantine.

Le fait que, se croyant seule, à l'abri des regards indiscrets, elle se soit entièrement dénudée mais qu'elle ait choisi de garder sa burqa semble pour le moins incongru et paraîtrait certes le plus abominable des sacrilèges aux yeux des "barbus" gardiens de la loi coranique et des bonnes mœurs.

Or il n'y a ici nulle provocation. Son geste, qui s'accomplit dans l'espace intime et privé du foyer, n'a évidemment pas la signification politique que pourrait avoir celui d'une Femen exhibant son corps sur la place publique.

Son comportement ne relève pas de l'exhibitionnisme puisqu'elle ne soupçonne pas qu'on puisse l'observer.

Ce que l'on retient en tout cas, c'est que cette jeune femme ne correspond pas à l'image de la musulmane recluse et soumise mais qu'elle manifeste au contraire un total épanouissement.

Parmi les particularités anthropologiques qu'il découvre en explorant ce quartier multi-ethnique, il y a, notamment, l'attitude des différentes communautés vis-à-vis de l'alcool.

Si celui-ci est évidemment interdit par tous ceux qui se réclament de la confession musulmane, il fait l'objet d'un singulier tabou dans l'Europe de l'Est, notamment chez les Moldaves, comme le lui explique avec humour une des personnes dont il fait la connaissance:

Il problema in Moldavia, è bere da soli. Quello è umanamente e moralmente condannabile. Uno che la sera chiuso in casa beve da solo due birrette, ha il problema dell'alcool... Guai a farlo sapere in giro. (...)

Allora, il solitario che ha chiamato tutti i suoi amici non trovandone nemmeno uno e vuole bere qualcosa che fa in Moldavia? Esce e ferma qualcuno per strada. Vede uno con la faccia simpatica e gli chiede: vorrei bere qualcosa, mi fa compagnia? Quello non se lo fa ripetere due volte, perché sarebbe molto sveniente dire: non posso, sono uscito per comprare un chilo di cipolle...mia moglie mi aspetta...

Così l'uomo delle cipolle accetta l'invito e sparisce fino a sera. E sua moglie, che conosce usi e costumi della Moldavia, non si preoccupa pag.66 ⁹²

Certains étrangers se montrent critiques vis-à-vis du fonctionnement des institutions et de la désorganisation endémique des services publics dans le sud de l'Italie.

C'est ainsi que ce citoyen d'origine moldave, qui a connu dans son pays le joug soviétique et qui, comme beaucoup de ses concitoyens, idéalisait sans doute le monde « libre » occidental, ne peut cacher sa déception face aux insuffisances et aux contradictions du système social italien qu'il ne soupçonnait pas:

Si stupiva di certe cose che per noi erano normali. Come il fatto che gli asili fossero a pagamento e che in quelli gratuiti, quelli comunali, bisognava mettersi in graduatoria per entrare. I bambini in graduatoria! Rideva. Ma la scuola non è per tutti? Ma è vero che i libri si pagano? pag.58 ⁹³

⁹² Le problème en Moldavie, c'est de boire tout seuls. Cela est humainement et moralement condamnable. Quelqu'un qui le soir enfermé chez lui se tape tout seul deux canettes de bières, est alcoolique. Malheur à lui si ça se sait. (...)/Alors, le solitaire qui a appelé tous ses amis et n'en a pas trouvé un seul et qui veut boire quelque chose, que fait-il en Moldavie ? Il sort et arrête quelqu'un dans la rue. Il aperçoit quelqu'un avec une bonne tête et il lui demande : je voudrais boire quelque chose, vous me tenez compagnie?/ Celui-ci ne se le fait pas dire deux fois, parce qu'il serait très inconvenant de dire: je ne peux pas, je suis sorti pour acheter un kilo d'oignons...ma femme m'attend.../ Comme ça l'homme des oignons accepte l'invitation et il disparaît jusqu'au soir. Et sa femme, qui connaît les us et coutumes de la Moldavie, ne s'inquiète pas" pag.66

⁹³ Il s'étonnait de certaines choses qui pour nous sont normales. Comme le fait que les écoles maternelles sont payantes et que pour pouvoir trouver une place dans les écoles gratuites, les écoles communales, il faut se mettre sur une liste d'attente. / Les enfants sur une liste d'attente ! Il riait. Mais l'école n'est pas pour tout le monde? Mais c'est vrai qu'on paye les manuels? pag.58

Bien qu'il ne prétende ni commenter, ni juger, ni se mêler de ce qui ne le regarde pas, le regard du narrateur est tout sauf celui d'un observateur détaché et neutre.

Cette promenade permet à l'auteur d'atteindre son objectif : celui de montrer à travers le regard de son narrateur homodiégétique une certaine quotidienneté kaléidoscopique où l'immigré et le Palermitain «de souche» (à supposer qu'une telle expression ait un sens) vivent côte à côte dans le partage d'une même réalité de vie.

Le narrateur nous livre comme une suite d'instantanés qui restituent de manière suggestive des aspects inattendus de la vie quotidienne des immigrants provenant des pays les plus variés, qui révèlent des modes de vie bien différents de ceux des palermitains dans une relation toutefois harmonieuse avec l'espace social où ils sont insérés.

Il nous offre ainsi l'image d'une intégration réussie et d'une société multiculturelle heureuse.

Une vision qui peut paraître irénique mais qui présente au moins l'avantage de battre en brèche l'idée reçue selon laquelle toute société multi-ethnique serait fatalement vouée aux divisions et aux conflits.

« J'affirme et j'estime que tous les résidents de la ville sont Palermitains » a encore récemment affirmé le maire de Palerme, Leoluca Orlando, dans un entretien accordé au quotidien Le Monde.

Et cette phrase dans sa belle sobriété pourrait servir d'exergue au récit de Nino Vetri.⁹⁴

⁹⁴ https://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/10/11/leoluca-orlando-il-faudrait-abolir-le-permis-de-sejour-c-est-la-peine-de-mort-de-notre-temps_5011787_3212.html

Une représentation du migrant d'un autre ordre est celle qui ressort des pages du récit de Beatrice Monroy *Ragazzo di razza incerta*, publié en 2013 par la maison d'édition La Meridiana.

Quanta gente vive a Tunisi. Quante etnie. Ebrei, arabi, italiani, maltesi. E lui, nato a Tunisi il sei febbraio 1892, cos'è? Un bambino dalla razza incerta. La carta d'identità dice italiano, anche se lui in Italia non c'è mai stato e la sua casa è qui, a Tunisi. Il padre Gioacchino è trapanese, la madre Concetta è figlia di un genovese e di una maltese pag.24⁹⁵

D'abord le temps du récit et le choix du cadre diffèrent radicalement des œuvres précédentes.

L'action se passe au début des années vingt, c'est-à-dire pendant la période coloniale, en Tunisie.

Cette histoire n'est toutefois pas sans rapport avec l'actualité: la fosse commune où sera enseveli le jeune protagoniste évoque irrésistiblement ce cimetière marin où finissent ceux qui continuent aujourd'hui encore à entreprendre le voyage de l'espérance.

L'auteur joue donc sur la « concordance des temps » dans son traitement de l'intrigue.

Le protagoniste est un jeune homme de condition modeste dénommé Mario Scalés. Né à Tunis à la fin du XIXe siècle, il est issu d'une famille d'origine italienne⁹⁶, sicilienne du côté de son père, génoise du côté maternel, mais il n'a jamais mis les pieds dans la patrie de ses ancêtres et ne connaît que la Tunisie qu'il considère comme son pays.

⁹⁵ Que de monde vit à Tunis. Que d'ethnies. Juifs, Arabes, Italiens, Maltais. Et lui, né à Tunis le six février 1892, qu'est-ce qu'il est? Un enfant de race incertaine. Sa carte d'identité dit italien, même si lui, en Italie, il n'a jamais mis les pieds et que sa demeure est ici, à Tunis. Son père Giocchino est de Trapani, sa mère Concetta est fille d'un génois et d'une maltaise pag.24

⁹⁶ Des familles de paysans, surtout Siciliens, victimes de la crise agricole qui profitèrent du traité de la Goulette (8 septembre 1868) stipulé entre Vittorio Emanuele II et le bey Mohammed es-Sadok qui facilita la consolidation de la collectivité Italienne.

Son statut est donc celui « incertain » des représentants des nombreuses minorités présentes sur le territoire tunisien à l'époque du protectorat français.

Il convient de rappeler que l'Italie avait à la fin du XIXe siècle des vues sur la Tunisie, alors sous influence ottomane, et que sa conquête par la France en 1881 fut perçue comme une grave atteinte à ses intérêts. La « question tunisienne » devient ainsi un des nombreux contentieux qui pèseront sur les relations diplomatiques entre la France et l'Italie.

C'est dans ce contexte que s'inscrit l'histoire du jeune Italien au statut incertain.

Comme ses parents, il a conservé la nationalité italienne et ne peut prétendre obtenir la citoyenneté française.

Ses droits sont donc limités et sa condition est à peine préférables à celles des autochtones maghrébins.

Ainsi, il sera renvoyé dans sa patrie d'origine à cause d'une grave maladie, car, comme il le rappelle: " Se siamo malati ce ne dobbiamo andare, non ci vogliono malati " pag.67 ⁹⁷

Ce migrant est un homme doté, comme plusieurs des héros des précédents romans, d'une vaste culture.

Il a beaucoup lu, mu par une passion qui remonte à ses premières années d'école: "Mariano è al suo banco, davanti a sé ha un dono straordinario, un libro. Gli poggia le mani sopra, con cura. Annusa l'odore della carta stampata. Se ne delizia " pag.28 ⁹⁸

⁹⁷ "Si nous sommes malades nous devons nous en aller, on ne nous veut pas malades" pag.67

⁹⁸ "Mariano est à sa table, devant lui un cadeau extraordinaire, un livre. Il pose les mains dessus, délicatement. Il renifle l'odeur du papier imprimé. Il s'en délecte" pag.28

Il connaît, en particulier, « les poètes maudits », il a lu tous leurs poèmes et lui aussi écrit des vers.

Esprit romantique, il obéit à sa vocation poétique et littéraire.

Il est convaincu de suivre son destin en embrassant cette carrière: « Prima ha fatto il contabile da un carrozziere, poi il destino lo ha portato da Weber, il tipografo. In mezzo ai libri e alle riviste di letteratura » pag.31 ⁹⁹

C'est une suite de circonstances et d'événements qui n'ont selon lui rien de fortuits qui doivent l'amener irrésistiblement à accomplir son destin littéraire:

C'è voluto tanto, c'è voluta la caduta dalle scale, l'isolamento, quell'abecedario così caro, il lavoro da contabile; insomma c'è voluto il destino per ritrovarsi tra i libri. Altrimenti lui sarebbe divenuto né più né meno come i fratelli, come la madre, come il padre. Invece il suo destino è altro. Lui è un poeta. Le parole sono il suo destino. Darà parola a chi non la possiede, a chi è costretto al silenzio. Narrerà di sé, dei propri silenzi e della propria povertà, la madre, il padre, la caduta dalle scale, la sorellina. Le sue parole saranno collera e rivolta e soprattutto saranno poesia. Saranno suono e cuore. Saranno. pag. 32 ¹⁰⁰

Il se sent en tant que Poète investi d'une mission supérieure et trouve des accents hugoliens pour décrire la noble tâche qu'il s'assigne :

⁹⁹ « Avant il était comptable chez un carrossier, ensuite le destin l'a amené chez Weber, l'imprimeur. Au milieu des livres et des revues littéraires » pag.31

¹⁰⁰ Il a fallu tout un concours de circonstances; il a fallu la chute dans les escaliers, l'isolement, cet abécédaire si cher, le travail de comptable ; bref il a fallu l'intervention du destin pour qu'il se retrouve parmi les livres. Sinon il serait devenu ni plus ni moins que ses frères, que sa mère, que son père. Mais son destin à lui, c'est autre chose./ Lui, c'est un poète. Les paroles sont son destin. Il parlera pour ceux qui ne peuvent s'exprimer, ceux qui en sont réduits au silence. Il racontera son histoire, ses silences et sa pauvreté, sa mère, son père, la chute dans les escaliers, sa petite soeur. Ses paroles seront colère et révolte et surtout elles seront poésie. Elles seront son et cœur. Elles seront. pag.32

Eppure lui sa che il seminatore di idee è tanto indispensabile quanto il seminatore di grano. La spada e l'aratro sono nel giusto, senza dubbio, ma il libro è meglio. La spada ferisce e suscita rancori. L'aratro, delle volte, saccheggia le ossa dei morti: il libro è un conquistatore sottile, in cui niente si conserva, e che fa sì che le razze rivali si comprendano e anche si associno e si amino pag.45 ¹⁰¹

Les métonymies de l'épée et de la charrue sont typiques d'une certaine rhétorique patriotique.

Mais les valeurs nationalistes sont ici déconstruites au profit d'un humanisme universaliste.

Bien qu'il ait choisi de se faire appeler Marius pour faciliter son intégration, Mario en tant qu'Italien est victime de discrimination.

Aux yeux des pieds noirs qui fréquentent comme lui la bibliothèque de Tunis, ce n'est qu'un

« macaroni » : « Alcuni dei lettori ai tavoli hanno alzato la testa e lo guardano, questo è nuovo, dice il loro mezzo sorriso, è un macaroni » pag.34 ¹⁰²

Il semble improbable aux pieds noirs qu'un italien puisse embrasser la carrière littéraire.

Le choix même de la langue leur semble problématique:

(...) Scrive, dice uno di loro a La Marsaletta dove si riuniscono la sera a bere un bicchiere di vino.

Scrive? Sì. Interessante, sussurra Pellegrin, interessante. E in quale lingua scrive? Gli altri alzano le spalle. In quale lingua civile può scrivere un macaroni? Ridono con sprezzo. pag.35 ¹⁰³

¹⁰¹ Et pourtant il sait que le semeur d'idées est aussi indispensable que le semeur de blé./ L'épée et la charrue ont raison sans aucun doute, mais le livre c'est mieux. L'épée blesse et suscite des rancunes. La charrue, sacage parfois les os des morts : le livre est un conquérant subtil, où rien ne se conserve, et il fait de sorte que les races rivales se comprennent aussi qu'elles s'associent et s'aiment. Pag.45

¹⁰² « Quelques-uns des lecteurs aux tables ont levé la tête et ils le regardent, celui-là est nouveau, dit leur demi sourire, c'est un macaroni » pag.34

¹⁰³ Il écrit, dit l'un d'entre eux à La Marsaletta où ils se réunissent le soir pour boire un verre de vin./ Il écrit? Oui. Intéressant, chuchote Pellegrino, intéressant. Et en quelle langue écrit-il? Les autres haussent les épaules. En quelle langue civilisée peut bien écrire un macaroni? Ils rigolent avec mépris. pag.35

Or Mario, est-il nécessaire de le préciser, maîtrise le français comme sa langue maternelle.

Non seulement parce que le français est la langue officielle du protectorat et qu'il représente la koinè de toutes les communautés présentes sur le territoire, mais parce qu'il n'a cessé depuis l'enfance de fréquenter les meilleurs auteurs de la tradition et qu'il n'ignore rien des subtilités de la langue littéraire.

Certes, il pourrait aussi choisir d'écrire en italien. Mais le choix du français semble s'imposer au début du XXe siècle pour un auteur qui entend s'adresser au-delà des frontières à l'humanité tout entière (Que l'on songe, entre autres, à Marinetti).

Ce qu'il y a de remarquable dans la raillerie xénophobe des imbéciles qui prennent de haut celui qu'ils nomment avec mépris "le macaroni", c'est qu'ils ignorent visiblement dans leur obtus ethnocentrisme que l'Italie a l'une des plus prestigieuses traditions littéraires du monde occidental.

La fin de Mario Scalessi est tragique parce qu'il meurt à l'hôpital psychiatrique de Palermo et il est jeté dans une fosse commune.

Sa disparition préfigure ainsi celle des milliers de migrants qui disparaîtront en mer quelque cent ans plus tard au cours de traversées périlleuses sur des embarcations de fortune et qui n'ont pas, comme lui, de sépulture digne.

Le dispositif romanesque élaboré par l'auteure est complexe.

Affectant une sorte de structure gigogne, le récit cadre contient d'autres récits de migration, ceux de trois jeunes filles: une Libyenne, une Italienne et une Tunisienne qui, à la différence du protagoniste, restent anonymes, mais dont les destinées sont rapprochées de la sienne parce qu'elles sont, elles aussi, victimes de racisme.

Toutes ces histoires illustrent le thème du déracinement et de l'exil.

Elles décrivent la condition du sujet « incertain » qui, privé en quelque façon de ses racines, s'interroge sur son identité.

Elles peignent surtout le destin tragique de l'individu qui, rejeté de toute part, ne peut prendre racine nulle part.

Trois histoires aux couleurs différentes : Giulietta qui, à l'âge de treize ans, doit quitter la Libye, le pays où elle est née, parce que Kadhafi, un an après sa prise de pouvoir en 1969, a décidé d'exproprier et d'expulser les quelque 13000 propriétaires terriens Italiens présents sur le territoire.

Francesca, qui est née aux États-Unis mais qui est obligée de suivre ses parents Siciliens qui ont décidé de rentrer au pays, et Fatima, une jeune femme de couleur, «sans papier», qui a fui la Tunisie pour se rendre en Italie parce que: “ In Tunisia è parecchio pesante il razzismo. Per i neri è difficile trovare un buon lavoro, perciò mi sono detta, tanto vale che faccio “ sta pazzia” p. 129 ¹⁰⁴

En l'occurrence, le pays que la jeune femme fuit n'est pas à proprement parler son pays d'origine

En effet, elle n'est pas maghrébine mais, comme la couleur de sa peau l'indique, originaire de l'Afrique sub-saharienne.

Trois vies difficiles, mais d'individus qui s'efforcent de conserver, en dépit de tout, leur foi en un

¹⁰⁴ «En Tunisie le racisme est très fort. Pour les noirs il est difficile de trouver un bon travail, c'est pourquoi je me suis dit, autant faire « c'te folie » » pag.129

avenir meilleur.

La narratrice développe la métaphore topique du déracinement pour souligner que la réussite de l'intégration du migrant dépend essentiellement des conditions dans lesquelles celui-ci est reçu par sa nouvelle communauté:

Se una piantina viene sradicata e poi reimpiantata in un altro ambiente, e lì, nel nuovo mondo, curata con amore, allora rinasce, magari un po' diversa da quella originaria, ma felice esporrà le proprie foglie, i fiori, i frutti. Permetterà alla nuova terra che l'ha accolta e reimpiantata con cura, di usare i suoi principi attivi per migliorare la vita degli abitanti. Vivrà e produrrà al nuovo sole.

Ma se sarà trattata con ostilità, da straniera, come un diverso da escludere e disprezzare, allora la piantina deperirà e morirà pag.88 ¹⁰⁵

Le dépérissement et la mort du migrant résultant du rejet dont il fait l'objet peuvent être dans certains cas entendus dans leur sens le plus littéral.

Dans d'autres cas, il s'agit d'un dépérissement et d'une mort psychique.

Ici les migrantes vivent un drame existentiel parce qu'elles sont victimes d'incompréhensions et d'ostracisme.

Cette métaphore est bien appropriée à la situation des protagonistes parce qu'elle donne l'idée du dépaysement qu'on peut éprouver quand on arrive dans un pays inconnu .

¹⁰⁵ Si une petite plante est déracinée et ensuite replantée dans un autre milieu, et que là-bas, dans le nouveau monde, on en prend soin avec amour, elle renaît, peut-être un peu différente de ce qu'elle était à l'origine, mais, heureuse, elle exposera ses feuilles, ses fleurs, ses fruits. Elle permettra à la nouvelle terre qui l'a accueillie et lui a permis de se réimplanter, d'utiliser ses principes actifs pour améliorer la vie des habitants./ Elle vivra et produira au nouveau soleil./ Mais si elle est traitée avec hostilité, comme une étrangère, comme quelqu'un de différent qui ne mérite que le mépris et l'exclusion, alors la petite plante dépérira et mourra. pag.88

Si l'on est accepté on peut recommencer à vivre comme la plante qui se remet à produire ses feuilles, ses fleurs, ses fruits.

Une vie peut-être différente de celle qu'on menait dans le pays d'origine mais pas moins satisfaisante si l'on parvient à "s'acclimater".

Si tout cela n'arrive pas, si les autochtones n'acceptent pas l'étranger, alors autant qu'une plante abandonnée, il languit et dépérit.

Pourtant, grâce à leur jeunesse et à leur détermination, elles ne se découragent pas et ne se laissent pas écraser par l'adversité.

Elles sont à ce point fortes et déterminées qu'elles parviennent à surmonter tous les obstacles qu'elles rencontrent sur le chemin de leur intégration et peuvent, fortes de leur expérience, transmettre une leçon de vie, exhortant tous les hommes à dépasser leurs préjugés culturels et raciaux pour s'ouvrir à l'altérité:

Bisogna aprirsi al mondo ma anche il mondo dovrebbe accogliere colui che desidera farne parte, non farlo sentire sempre un escluso.

Ciascuno di noi ha delle potenzialità, ma se lo si continua ad escludere solo perché è nero, è arabo, musulmano e così via è da ignoranti. Abbiamo bisogno di pace. A giudicare sempre dall'apparenza di razza non si va da nessuna parte. pag. 130-131 ¹⁰⁶

En affirmant: "nous avons besoin de paix", la narratrice ne verse pas dans un facile irénisme: elle sait que la paix est toujours à construire, que ce n'est qu'un horizon.

Mais encore faut-il que cet horizon devienne un horizon commun.

¹⁰⁶ Il faut s'ouvrir au monde mais le monde devrait aussi accueillir celui qui désire en faire partie, ne pas lui donner le sentiment qu'il est de trop./Chacun d'entre nous est riche de possibilités, mais si on continue à l'exclure juste parce qu'il est noir, arabe, musulman et ainsi de suite, on fait preuve d'ignorance./ On a besoin de paix. Si l'on juge exclusivement sur l'apparence raciale on ne va nulle part. pag.130-131

9) Wu Ming2 Antar Mohamed ***TIMIRA ROMANZO METICCIO*** Einaudi 2012

Parmi toutes les œuvres prises en considération jusqu'à présent, le roman *Timira romanzo meticcio*, écrit à quatre mains par les deux auteurs Giovanni Cattabriga alias Wu Ming2 et Antar Mohamed et publié par la maison d'édition Einaudi en 2012, représente un cas particulier.

L'histoire racontée est une histoire vraie dans le sens où les faits relatés par la protagoniste même à son fils (Antar Mohamed) et à Giovanni Cattabriga, sont pour l'essentiel authentiques.

Le livre relève donc de la « non fiction novel ».

La narratrice protagoniste nous livre un récit autobiographique dénué de tout pathos et de tout lyrisme. Elle porte sur son expérience un regard lucide, apparemment détaché mais très critique

Isabella Marincola, ou Timira Hasan comme on l'appelle en Somalie, est née d'une liaison extraconjugale entre Giuseppe Marincola (Maréchal de l'armée royale) et une somalienne, Asherò Assan.

A la différence de la plupart des enfants « naturels », elle et son frère Giorgio sont reconnus et « rapatriés » en Italie pour être élevés par l'épouse italienne de leur père qui a déjà deux enfants et avec laquelle ils auront un rapport très difficile.

Isabelle possède la nationalité italienne mais elle se sent comme en exil « réfugiée » dans sa propre patrie (à vingt ans elle fuit le domicile familial et commence à gagner sa vie en posant

comme modèle pour différents artistes peintres)

Come si fa a essere profughi nello stesso paese dove si è cittadini residenti? E' come essere ospiti a casa propria, come mettersi le mutande sopra ai pantaloni. O non sei davvero profuga (ma la branda dove stai sdraiata suggerisce il contrario) oppure non sei cittadina (ma allora il governo italiano ti avrebbe lasciato crepare in Somalia)"pag.459¹⁰⁷

Essere profughi è una malattia simile all'insonnia, che ti tiene sveglio anche quando sei stanco morto pag.178¹⁰⁸

Sa condition de "mulâtresse" équivaut à une double peine: elle est considérée comme une "négresse" en Italie, et comme une blanche en Somalie.

Elle se sent donc étrangère aussi bien dans la péninsule que dans son pays d'origine lorsqu'elle regagne ce dernier.

Elle retourne vivre en Somalie avec son troisième mari Mohamed Ahmed d'origine somalienne, connu en Italie et qui deviendra le père de son unique fils Antar.

A la suite du coup d'Etat de Mohamed Siad Barre qui suit l'assassinat du président Shermarke en 1969, il sera emprisonné. "Mi avevano elargito giusto un contentino, per non avere tra i piedi un'italiana disperata, con il marito in carcere, pronta magari a incatenarsi di fronte all'ambasciata di un paese amico" pag.426¹⁰⁹

Elle connaît toutes les difficultés de la condition de migrant, mais elle ne s'apitoie pas du tout sur elle-même.

¹⁰⁷ « Comment peut-on être réfugié dans le même pays où l'on est citoyens résidents ? C'est comme être invités dans sa propre maison, se mettre les culottes au-dessus du pantalon. Ou tu n'es pas véritablement réfugiée (mais la couchette où tu es allongée laisse entendre le contraire) ou tu n'es pas citoyenne (mais le gouvernement italien t'aurait laissée crever en Somalie) » pag.459

¹⁰⁸ "Être réfugiés est une maladie pareille à l'insomnie, qui te maintient réveillée même quand tu es crevé" pag.178

Elle fait face à toutes les situations, même les plus scabreuses sans jamais perdre sa dignité.

Elle a quelques expériences comme figurante dans le monde du cinéma (elle sera la mondine noire qui apparaît dans le film *Riso Amaro* de Giuseppe De Santis, 1949) et du théâtre. « Lavorare come modella me lo aveva confermato: mettersi nuda non è un gesto intimo, privato, di cui vergognarsi, perché il segreto del corpo non lo si può svelare levandosi la camicetta” pag. 203 ¹¹⁰

Isabelle est une femme préparée à affronter à la vie ; sa culture lui permet d’interpréter les situations avec le détachement nécessaire pour exprimer un jugement lucide et dépassionné :

C’era chi mi attribuiva sangue nobile - “Dev’essere una principessa esclamavano – perché la loro idea di donna africana faceva a pugni con la mia eleganza, e chi sghignazzava senza ritegno, evocando l’immagine di una scimmia con gli occhiali” pag.170 ¹¹¹

Il razzismo che ho conosciuto da ragazza era molto diverso da quello di oggi. La gente era più curiosa che ostile, almeno in apparenza. Negli anni trenta, molti vedevano in me l’icona dell’avventura coloniale e mi vezzeggiavano come una bertuccia ammaestrata. Erano entusiasti di questa “bella abissina” che parlava italiano e faceva le riverenze, ma si guardavano bene dall’invitarmi per una merenda con le figlie. Col tempo, quelle coccole zuccherose si evolsero in direzioni opposte: da una parte, l’approccio sessuale esplicito, offensivo; dall’altra, lo sguardo indiscreto, come filtrato dai rami di una siepe pag.169 ¹¹²

¹⁰⁹ « On m’avait prodigué juste un pourboire, pour ne pas avoir dans les pieds une italienne désespérée, avec son mari en prison, prête à s’enchaîner devant l’Ambassade d’un pays ami » pag.426

¹¹⁰ “Travailler comme mannequin me l’avait confirmé : se mettre toute nue, ce n’est pas un geste intime, privé, dont avoir honte, parce que le secret du corps on ne peut pas le dévoiler en enlevant son chemisier” pag.203

¹¹¹ « Il y avait quelqu’un qui m’attribuait un sang noble – « Elle doit être une princesse » s’exclamaient-ils – parce que leur idée de femme africaine se battait contre mon élégance, et il y avait ceux qui ricanèrent sans-gêne, en évoquant l’image d’un singe avec les lunettes » pag.170

¹¹² “Le racisme que j’ai connu, jeune fille, était très différent de celui d’aujourd’hui. Les gens étaient plus curieux qu’hostiles, au moins en apparence. Dans les années trente, beaucoup voyaient en moi l’icône de l’aventure coloniale et ils me cajolaient comme une belette apprivoisée. Ils étaient enthousiastes de cette “belle abyssine” qui parlait italien et faisait la révérence, mais ils se gardaient bien de m’inviter pour un goûter avec leurs filles. Avec le temps, ces câlins sucrés évoluèrent vers des

La vie d'éternelle migrante qui est la sienne la mène de l'Italie vers la Somalie et de celle-ci à nouveau vers celle-là, sans répit, dans un mouvement perpétuel, comme elle le souligne elle-même à plusieurs reprises, toujours à la recherche d'une certaine stabilité pour elle et pour son fils.

Sa vie est faite d'une alternance de moments sombres et de moments lumineux, mais son regard reste toujours lucide.

Aucune autre n'aurait été capable de raconter avec autant de simplicité et de naturel ces aventures de vie 'romanesque' invraisemblables et pourtant toutes véritables.

Isabella reste active et combative tout au long de son existence et elle laisse au lecteur son enseignement de vie.

Son regard sur l'existence est empreint d'un indéfectible optimisme.

Cet optimisme qui caractérise toutes les personnes qui, comme elle, ne se laissent jamais abattre et vont toujours de l'avant: "E allora sai perché mi sento giovane ? Perché ho fatto mille sbagli, errori su errori che mi hanno costretto a cambiare di continuo. Quindi, ti sembrerà strano, ma la mia medicina contro la vecchiaia si chiama fallimento" pag.480 ¹¹³

Telle est la réponse qu'elle donne, le jour de son soixante-cinquième anniversaire, à l'amie qui lui demande de lui révéler la recette de son élixir de jeunesse.

directions contraires : d'un côté, l'approche sexuelle explicite, offensive; de l'autre côté, le regard indiscret, comme filtré des branches d'une haie" pag.169

¹¹³ « Et alors tu sais pourquoi je me sens toute jeune ? Parce que j'ai fait mille fautes, des erreurs sur des erreurs qui m'ont obligée de changer continuellement. Donc, tu le trouveras drôle, mais mon médicament contre la vieillesse s'appelle faillite » pag.480

La même maison d'édition qui a publié *Io venditore di elefanti* de Pap Kouma décide de publier une autre œuvre qui attire à nouveau l'attention du public sur le problème de la migration (et de tout ce que ce phénomène implique : discrimination, ostracismes, difficultés d'adaptation et d'intégration etc), consciente que désormais il ne s'agit plus d'une production littéraire mineure.

Dans ce récit à la première personne, le narrateur homodiégétique relate sa propre aventure et confie au lecteur toutes ses émotions, ses incertitudes, ses désirs et ses déceptions comme dans les pages d'un journal intime.

L'histoire se déroule il y a presque trente ans, en 1990 et elle se passe dans différents pays : Afghanistan, Pakistan, Iran, Turquie, Grèce, Italie.

Ce récit peint l'instauration du régime des talibans dans la région au début des années quatre-vingt-dix . Les Talibans avaient été bien accueillis au début parce qu'après avoir combattu contre la puissance impérialiste soviétique, ils prétendaient ramener, dans un pays exangue après la longue guerre d'indépendance, l'ordre, la sécurité et la prospérité.

Mais ils ne tardent pas à révéler leur vrai visage au peuple afghan en lui imposant un régime de terreur.

En outre, à partir de 1996 avec l'installation en Afghanistan de Oussama ben Laden, la région devient le cœur du terrorisme islamique d'inspiration sunnite.

Les faits racontés dans cette histoire remontent aux années précédant l'attentat du 11 septembre 2001 au cours desquelles les talibans avaient pris le contrôle des plus grandes villes du pays : Kandahar, Hérat et Kaboul.

En tant que néo-fondamentalistes les talibans entendent instaurer une théocratie, réislamiser les mœurs, appliquer la charia.

Ils s'arrogent le droit de condamner tous ceux qui, selon eux, ne respectent pas scrupuleusement la loi islamique dont ils se prétendent les garants.

Dans leur obscurantisme obtus, les barbus condamnent toute forme d'expression artistique, non seulement les formes occidentales modernes jugées décadentes comme le cinéma, mais aussi, dans leur projet chimérique d'un retour à une prétendue pureté originaire, les formes traditionnelles indissociables de l'identité et de la culture du peuple afghan comme la musique, la danse et la poésie.

À l'école, tout se réduit à l'étude de la loi coranique. Les femmes n'ont pas accès à l'instruction.

Après que les États-Unis et leurs alliés ont déclaré «la guerre contre le terrorisme», les talibans revoient leurs positions sur certains points du dogme et reviennent sur certains interdits : le cinéma et la musique, longtemps censurés, sont à présent exploités à des fins de propagande.¹¹⁴

Tandis que dans l'œuvre précédente, le jeune Sénégalais choisit de quitter son pays et de s'installer en Italie dans l'espoir d'y trouver un emploi pour s'assurer à lui-même ainsi qu'aux membres de sa famille une vie plus décente, là, l'enfant se trouve arraché à son pays, à sa ville natale et à toute sa famille.

Son histoire commence quand Enaiathollah a à peine une dizaine d'années : “E dico dieci tanto per dire, perché non è che so con certezza quando sono nato, non c'è anagrafe o altro nella provincia di Ghazni”
pag.9¹¹⁵

¹¹⁴ Patrick Porter, « Surprenante souplesse tactique des talibans en Afghanistan », Le Monde diplomatique, novembre 2009. <https://www.monde-diplomatique.fr/2009/11/PORTER/18432>

Et n'ayant plus sa mère à ses côtés pour le réconforter et le rassurer, il doit oublier qu'il est un enfant et, « comme un homme », commencer à faire face à tout ce que la vie lui réservera.

C'est sa mère elle-même qui, d'un geste qui lui brise le cœur, lui impose de partir, afin d'éviter une mort certaine et de trouver ailleurs de meilleures conditions de vie.

Et c'est elle qu'il doit remercier: "Devi essere grato a tua madre che ti ha fatto uscire dall'Afghanistan. Perché ci sono tanti altri che non possono farlo e che vorrebbero" pag.80 ¹¹⁶

Cette mère qui a su lui inculquer des règles de morale très strictes lui fait solennellement promettre trois choses:

Tre cose non devi mai fare nella vita, Enaiat *jan*¹¹⁷, per nessun motivo.

La prima è usare droghe. Ce ne sono che hanno un odore e un sapore buono e ti sussurrano alle orecchie che sapranno farti stare meglio di come tu potrai mai stare senza di loro. Non credergli. Promettimi che non lo farai.

Promesso.

La seconda è usare le armi. Anche se qualcuno farà del male alla tua memoria, ai tuoi ricordi o ai tuoi affetti, insultando Dio, la terra, gli uomini, promettimi che la tua mano non si stringerà mai attorno a un mestolo di legno per il *qhorma palaw* ¹¹⁸, se quel mestolo di legno serve a ferire un uomo. Promettimelo.

Promesso.

La terza è rubare. Ciò che è tuo ti appartiene, ciò che non è tuo no.

I soldi che ti servono li guadagnerai lavorando, anche se il lavoro sarà faticoso. E non trufferai mai nessuno, Enaiat *jan*, vero? Sarai ospitale e tollerante con tutti. Promettimi che lo farai.

¹¹⁵ "Et je dis juste pour dire, parce que je ne sais pas avec certitude quand je suis né, il n'y a pas de bureau de l'état civil ou autre dans la province de Ghazni" pag.9

¹¹⁶ « Tu dois être reconnaissant envers ta mère qui t'a laissé sortir d'Afghanistan. Parce qu'il y a tant de personnes qui ne peuvent pas le faire et qui voudraient le faire » pag.80

¹¹⁷ Diminutif affectueux utilisé par sa mère = chéri

¹¹⁸ Plat typique afghan à base de viande, riz et épices

La promesse a ici toute sa force performative et l'enfant tiendra parole.

Et c'est sûrement sur la force qui jaillit de ces commandements maternels, qui se gravent dans sa mémoire autant que ceux de son maître, qu'il s'appuiera pour faire face aux situations les plus dures:

Allora mi sono seduto in un angolo, tra due sedie, ma non sopra le sedie, per terra, sui talloni, e ho pensato che dovevo pensar e che pensare di dover pensare, come diceva sempre il mio maestro, è già una grande cosa. Ma non c'erano pensieri dentro la mia testa, solo una luce che seppelliva tutto e non mi faceva vedere niente, come quando guardi il sole. pag.26 ¹²⁰

On exige de l'enfant qu'il pense et agisse rationnellement dans des situations d'une extrême violence où même un adulte risquerait de perdre son sang-froid

L'enfant est évidemment submergé par ses émotions et n'a plus le moindre contrôle sur ses facultés intellectuelles.

¹¹⁹ "Trois choses tu ne dois jamais faire dans ta vie, Enaiat jan, pour aucune raison.

La première est d'utiliser des drogues. Il y en a qui ont une odeur et une saveur bonnes et qui te chuchotent qu'elles pourront te faire sentir mieux que si tu n'en prenais pas. Ne leur crois pas.

Promets-moi que tu ne le feras pas.

Promis.

La deuxième est d'utiliser des armes. Même si quelqu'un fera du mal à ta mémoire, à tes souvenirs ou à tes attaches familiales, en insultant Dieu, la terre, les hommes, promets-moi que ta main ne serrera jamais une louche en bois pour le *qhorma palaw* si cette louche en bois sert pour blesser un homme. Promets-le-moi.

Promis.

La troisième, c'est voler. Ce qui est à toi, t'appartient, ce qui n'est pas à toi, non. L'argent qu'il te faut tu le gagneras en travaillant, même si le travail sera pénible. Et tu ne tricheras jamais personne, Enaiat jan, n'est-ce pas ? Tu seras accueillant et tolérant avec tout le monde. Promets-moi que tu le feras.

Promis." Pag.9-10

¹²⁰ "Alors je me suis assis dans un coin, entre deux chaises, mais pas sur les deux chaises, par terre, sur les talons, et j'ai pensé que je devais penser et que penser devoir penser, comme disait toujours mon maître, c'est déjà grand chose. Mais

Lui, enfant de onze ans, est obligé de vivre la condition de migrant.

Il constate rapidement que les principes moraux que lui a inculqués sa mère ne sont respectés par aucun des adultes qu'il est amené à rencontrer au cours de son exil.

Les talibans, qui exercent leur pouvoir despotique sur les populations dans les territoires qu'ils contrôlent, sont les premiers à les violer en Afghanistan.

Et, une fois passé la frontière, les représentants de l'ordre et de la loi auxquels il a affaire dans les différents pays qu'il traverse, loin d'avoir un comportement exemplaire, sont tous cyniques et corrompus et profitent de son statut de clandestin pour lui dérober son argent ou le brutaliser:

C'est ainsi qu'arrivé au Pakistan après maintes tribulations, il se remémore tout ce qu'il a dû endurer pour y parvenir:

Ero stufo di essere trattato male. Ero stufo dei fondamentalisti, dei poliziotti che ti fermavano, ti chiedevano il passaporto e quando dicevi che non lo avevi ti prendevano i soldi, che poi si tenevano.

E dovevi darglieli subito, i soldi, se no ti portavano alla stazione di polizia e ti gonfiavano di botte: pugni e calci. Ero stufo di rischiare la vita. pag.46 ¹²¹

La condition de migrant clandestin est comparable à celle d'une bête traquée. On ne lui reconnaît littéralement aucun droit.

il n'y avait pas de pensées dans ma tête, seulement une lumière qui s'élevait tout et me faisait rien voir, comme quand on regarde le soleil" pag.26

¹²¹ « J'en avais marre d'être mal traité. J'en avais marre des fondamentalistes, des policiers qui t'arrêtaient, te demandaient le passeport et quand tu disais que tu ne l'avais pas ils prenaient ton argent, qu'ensuite ils gardaient. Et tu devais le lui donner immédiatement, ton argent, autrement ils te conduisaient au poste de police et ils te rouaient de coups ; des coups de poings et des coups de pieds. J'en avais marre de risquer ma vie » pag.46

Arrivés en Turquie, à Van, après vingt-six jours de marche en montagne les migrants sont appréhendés.

Les clandestins, après leur arrestation par les forces de l'ordre par les milices turques, sont traités comme des animaux, transportés dans des camions puis entassés dans de vastes hangars, que le narrateur compare précisément à des étables pour suggérer le traitement dégradant auxquels lui et ses compagnons d'infortune sont soumis:

Prima dell'alba ci hanno fatto uscire dall'erba come grilli, ci hanno caricati su un camion e ci hanno portati in un posto lontano. Era una specie di stalla, enorme e con il soffitto altissimo, una stalla che al posto delle mucche ospitava i clandestini, e noi afghani ci hanno messi a dormire accanto ai pakistani, che non è una buona idea. Così quella notte è successa una rissa per questioni di spazio. I turchi sono stati costretti a intervenire e a separarci, e per non fare discriminazioni hanno picchiato tutti. pag.97 ¹²²

Le lieu où sont transportés comme des bestiaux les clandestins n'est pas précisé par le narrateur.

Il se limite à évoquer "un lieu lointain" sans autre indication. Et cela parce qu'en toute probabilité, personne parmi les prisonniers ne sait où ce lieu se situe.

Si la solidarité est déjà problématique à l'intérieur de chaque communauté, chacun cherchant à sauver sa peau, l'hypothèse d'une entreaide entre communautés devient impossible dans le contexte concentrationnaire qui nous est ici décrit.

Les tensions frontalières qui existent entre l'Afghanistan et le Pakistan sont reproduites de manière à la fois dérisoire et tragique à l'échelle du hangar.

¹²² "Avant l'aube on nous a fait sortir de l'herbe comme des grillons, on nous a chargés sur un camion et on nous a menés dans un endroit lointain.

C'était une sorte d'étable, énorme et avec un plafond très haut, une étable qui, à la place des vaches, logeait les clandestins, et nous les afghans on nous a mis dormir à côté des pakistanais, cde qui n'est pas une bonne idée. De cette manière cette nuit-là il est arrivé une bagarre pour des raisons d'espace. Les turcs ont été obligés d'intervenir et de nous séparer, et pour ne pas faire de discriminations on nous a tous frappés." pag.97

La violence qui caractérise les rapports entre les représentants des deux groupes tient moins à leurs contentieux diplomatiques qu'au manque d'espace dans ce milieu asphyxiant où l'on ne trouve même pas la place pour s'étendre.

Lorsqu'une rixe éclate entre Afghans et Pakhistanaïs, ce sont les gardiens Turcs (de qui il s'agit n'est pas précisé) qui interviennent, et, comme le souligne ironiquement le narrateur, ils ne font pas de "discrimination" et cognent sur tout le monde pour rétablir l'ordre.

Au-delà même de l'animalisation, on atteint la réification dans le traitement des clandestins.

Non seulement la chosification mais la réduction de 'l'autre' homme à l'état de déchet: "Siamo stati scaricati oltre confine come certi camion scaricano la spazzatura nelle discariche" pag.80 ¹²³

Ce sont des descriptions qui coupent le souffle, surtout si l'on pense que c'est un enfant qui est en train de vivre de telles situations .

Cet enfant qui a traversé tant d'épreuves a acquis la maturité d'un adulte et une sorte de sagesse.

Il explique ce qui pousse un être à migrer, en dépit des obstacles et des dangers auxquels il est appelé à faire face ; il explique ce qui pousse une mère aimante à préférer voir ses enfants la quitter et affronter les hasards de l'exil plutôt que de partager avec elle une vie de souffrance ; « l'espoir d'une autre vie », d'un « futur différent »

Una volta ho letto che la scelta di emigrare nasce dal bisogno di respirare. E' così. E la speranza di una vita migliore è più forte di qualunque sentimento.

Mia madre, ad esempio, ha deciso che saperne in pericolo lontano da lei, ma in viaggio verso un futuro differente, era meglio che saperne in pericolo vicino a lei, ma nel fango della paura di sempre pag. 72-73 ¹²⁴

¹²³ « Nous avons été déposés au-delà de la frontière comme certains camions déchargent la poubelle dans les décharges » pag.80

¹²⁴ Une fois j'ai lu qu'émigrer naît du besoin de respirer. C'est comme ça. Et l'espoir d'une vie meilleure est plus fort que n'importe quel sentiment. Ma mère, par exemple, a décidé que savoir que j'étais en danger loin d'elle, mais en voyage vers un futur différent, il était mieux qu'être en danger tout près d'elle, mais dans la boue de la peur de toujours pag.72-73

On s'attache souvent à opposer, dans le discours officiel, la figure du migrant économique à celle de l'exilé politique, celui-ci ayant vocation à être accueilli dans les meilleures conditions, à la différence de celui-là, perçu le plus souvent comme indésirable.

En l'occurrence, bien qu'il ait quitté son pays en guerre, le protagoniste ne bénéficie pas du statut de réfugié.

Il n'est considéré partout que comme un clandestin.

Fort de son expérience, il donne des conseils au lecteur: "Ecco un buon consiglio : se nella vita ti capita di passare del tempo come clandestino, cerca i parchi perché, si trova sempre qualcosa di buono, nei parchi" pag.126 ¹²⁵

Par ce biais inattendu, le narrateur rappelle au lecteur qu'il pourrait un jour se retrouver dans la même situation que lui.

Si l'on compare ce récit avec l'œuvre éditée par la même maison d'édition quelques années plus tôt, on observe que Enaiatollah a traversé comme le héros du précédent roman un grand nombre de pays avant d'arriver en Italie.

Toutefois, il s'est exposé à beaucoup plus de dangers .

Il a risqué de ne jamais arriver à destination , serré au milieu d'un nombre infini d'autres malheureux dans le double fond d'une remorque lorsqu' il était en Turquie: "Non eravamo stretti, no, eravamo strettissimi. Ancora di più. Un pugno di riso schiacciato nella mano. Quando hanno chiuso, il buio ci ha cancellati. Quando hanno chiuso mi sono sentito soffocare" pag.98 ¹²⁶

¹²⁵ "Voilà un bon conseil : si dans ta vie il t'arrive de passer du temps comme clandestin, cherche les parcs parce qu'on trouve toujours quelque chose de bon, dans les parcs." Pag.126

¹²⁶ « On n'était pas serrés, non, on était très serrés. Même plus que ça. Une poignée de riz écrasé dans la main.

Le narrateur suggère que le superlatif est encore en dessous de la réalité.

Seul l'emploi de la comparaison hyperbolique des corps pressés comme des grains de riz écrasés peut rendre l'idée des conditions inhumaines du voyage.

Après avoir vainement cherché un emploi à Istanbul, il décide de gagner la Grèce et embarque sur un canot de fortune avec quatre autres enfants encore plus jeunes que lui.

Il expérimente ainsi un voyage en mer par gros temps:

Il mare ha cominciato ad agitarsi verso mezzanotte, credo, o giù di lì. (...) Le onde erano talmente alte – due o tre metri o anche più – che quando ci sovrastavano, quando il gommone era nella conca tra l'una e l'altra, era come se stessero per franarci addosso. Poi, invece, ci sollevavano e ci passavano sotto, e alla fine, quando eravamo sulla cresta, ci lasciavano cadere di botto, come certe giostre su cui mi è capitato di andare qui in Italia, al luna park. Ma lì non era affatto divertente. pag.112114 ¹²⁷

La comparaison des terribles secousses subies par l'embarcation de fortune en proie aux éléments déchaînés avec les propulsions vertigineuses des Montagnes Russes suggère avec une sorte d'humour amer que l'enfant qui a vécu et survécu à cette expérience terrible ne peut a posteriori en rendre l'idée à un lecteur italien qu'en évoquant les émotions fortes qu'un petit Européen recherche sur le Grand Huit.

Mais la découverte du Luna Park est évidemment postérieure à cette expérience dramatique: le petit Afghan au moment où il vit cette épreuve n'imagine même pas qu'en Europe il existe de telles attractions ni même des parcs de jeux.

Le « chacun pour soi » semble en certaines circonstances la loi impitoyable qui s'impose.

Quand on a fermé, l'obscurité nous a effacés. Quand on a ouvert je me suis senti étouffer. » pag.98

¹²⁷ « La mer a commencé à s'agiter vers minuit, crois-je, ou à peu près. (...) Les vagues étaient tellement hautes - deux ou trois mètres ou même davantage – que quand elles nous surmontaient, quand le canot était dans la cuvette entre l'une et l'autre, c'était comme si elles allaient s'écrouler sur nous. Ensuite, au contraire, elles nous soulevaient et elles passaient au-dessous de nous, et finalement, quand on était sur la crête, elles nous laissaient tomber d'un coup comme certains manèges sur lesquels il m'est arrivé de faire un tour, ici en Italie, à la fête foraine. Mais là-bas ce n'était pas du tout amusant. » pag.114

L'enfant réalise après coup qu'au cours des vingt-six jours de marche en montagne qu'il a dû affronter pour atteindre la Turquie, bien de ses compagnons de voyage sont morts en cours de route de froid et de fatigue, non seulement sans que les passeurs s'en émeuvent, mais sans qu'il s'aperçoive lui-même de leur disparition:

Invece, il ventiseiesimo giorno, la montagna è finita. Un passo, un altro passo, un altro ancora e all'improvviso abbiamo smesso di salire: non c'era più nulla da scalare, eravamo arrivati in cima e sul luogo dello scambio tra iraniani e turchi. A quel punto, per la prima volta dall'inizio, ci siamo raccontati. Mancavano dodici persone. Dodici, del gruppo di settantasette, erano morti durante il cammino. Bengalesi e pakistani, soprattutto. Scomparsi nel silenzio, e io non me n'ero neppure accorto pag.95-96 ¹²⁸

Tandis que le jeune Sénégalais choisit de quitter son pays dans l'espoir, vite déçu, de trouver en Italie un emploi et de meilleures conditions de vie, le gamin Afghan est contraint à l'exil et cherche avant tout à survivre.

Le jeune Sénégalais est victime de discrimination raciale de la part d'une société majoritairement xénophobe où, en dépit de sa bonne volonté, il ne parvient pas à s'intégrer, mais ce n'est plus un enfant, il dispose d'un certain bagage qui l'aide à se tirer des situations, les plus complexes.

Anaiatollah n'a pas eu le temps de s'instruire, d'aller à l'école. Il est totalement démuné.

Le monde se présente à lui complètement indéchiffrable.

Il n'a pas eu non plus le temps de jouer, en un mot de vivre sa vie d'enfant avant d'affronter l'épreuve du départ.

¹²⁸ Au contraire, le vingt-sixième jour, le mont est fini. Un col, un autre col, encore un autre et tout d'un coup on a cessé de monter : il n'y avait plus rien à escalader, nous étions arrivés au sommet et sur le lieu de l'échange entre iraniens et turcs. A ce point-là, pour la première fois dès le début, nous nous sommes comptés à nouveau. Il manquait douze personnes. Douze, du groupe de soixante-dix-sept, étaient morts pendant le trajet. Des bengalis et des pakistanais, surtout. Disparus dans le silence, et je ne m'en étais même pas aperçu. pag.96

Et c'est précisément aux jeux dont il est définitivement privé qu'il fait allusion lorsqu'il évoque l'exil: "Avrei voluto tornare a casa, a Nava, a giocare a *Buzul-bazi* ¹²⁹con i miei amici" pag.17 ¹³⁰

S'il est vrai, comme le soutient Freud, que le jeu n'est pas le contraire du 'sérieux', mais le contraire de la réalité, et que le jeu nous permet de nous évader en faisant triompher le principe de plaisir sur le principe de réalité, c'est la réalité qui s'impose ici à l'enfant dans toute sa monstrueuse cruauté, sans possible échappatoire.

Le petit Afghan n'imagine pas qu'il pourrait vivre correctement dans un pays qui n'est pas le sien: il ne connaît que la peur et il a surtout expérimenté que tous les réfugiés qu'il a rencontrés, quelle que soit leur origine, leur âge ou leur sexe, sont traités avec la même brutalité.

Même si des années ont passé depuis le début de son aventure, il n'est encore qu'un enfant, il n'a même pas encore dix-huit ans et il ne s'imagine pas pouvoir s'installer et vivre dans un pays où il jouirait du statut de réfugié .

Habitué à être au mieux ignoré au pire brutalisé par tous ceux qu'il rencontre, il ne s'attend pas à ce que l'on puisse le traiter avec humanité.

Il conçoit donc une immense gratitude à l'endroit des rares personnes qui lui viennent en aide.

Un accueil chaleureux lui met du baume au cœur et le réconcilie avec le genre humain.

Comme ces cyclistes qui l'aperçoivent sur le bord de la route et qui, au lieu de continuer leur chemin comme des milliers d'autres, s'arrêtent et s'inquiètent de son sort.

Il est arrivé en Italie dans une remorque dans laquelle il s'était caché dans le port de Corinthe.

¹²⁹ C'était un jeu qu'on faisait avec un os des pattes des brebis, après les avoir bouillis ; un os qui ressemble à un dé.

¹³⁰ « J'aurais voulu rentrer à la maison, à Nava, jouer à *Buzul-bazi* avec mes amis » pag.17

Après avoir risqué d’être haché par la ferraille il saute de la remorque et commence à courir:

Mi hanno visto e – credo a causa dei miei vestiti sporchissimi, o per i capelli incrostati di catrame, o per la mia faccia – hanno rallentato e si sono fermati. Mi hanno chiesto se andava tutto bene, se avevo bisogno di qualcosa, un gesto che mi ha fatto molto piacere” pag.136 ¹³¹

Il est significatif qu’au yeux du narrateur, plus que l’aide matérielle qui lui est offerte, c’est la manifestation de l’intérêt qu’on lui porte en tant que personne qui compte.

Ces rares personnes généreuses et désintéressées semblent appartenir à une même famille, au point que l’enfant imagine d’improbables liens de parenté entre la vieille dame qui l’a secouru en Grèce (pag.122) et le généreux Italien qui non seulement l’accompagne jusqu’à la gare mais lui paye son billet pour Rome:

Allora lui ha capito che volevo andare a Roma, mi ha accompagnato alla stazione e mi ha fatto anche il biglietto. Ho pensato che forse era un parente della nonna greca (che lo aveva ben accolto anche lei: pag.122); tanta gentilezza, secondo me, la si tramanda solo con l’esempio pag.137 ¹³²

Son âme connaît enfin le réconfort : il rencontre des visages souriants, des êtres désintéressés, des gens pour lesquels il n’a pas à travailler dur comme dans toutes les autres occasions (au Pakistan, à Quetta auprès de Kaka Rahim et ensuite de Osta Sahib et encore dans un bazar. En Iran d’abord dans un chantier dix ou onze heures par jour avant, ensuite dans la cuisine d’une usine de briques),

¹³¹ « On m’a vu – je crois à cause de mes vêtements très sales, ou pour mes cheveux incrustés de goudron, ou pour mon visage – et ils ont ralenti et ils se sont arrêtés. Ils m’ont demandé si tout se passait bien, si j’avais besoin de quelque chose, un geste qui m’a fait beaucoup de bien » pag.136

¹³² « Alors il a compris que je voulais aller à Rome, il m’a accompagné à la gare et il m’a fait aussi le billet. J’ai pensé que c’était peut-être un familier de la grand-mère grecque (qui l’avait bien accueilli elle aussi : pag.122) ; tant de gentillesse, selon moi, on ne la transmet qu’avec l’exemple » pag.137

mais il n’imagine pas encore, pourtant, que bientôt il trouvera enfin une situation stable, l’assurance de ne plus avoir à se déplacer, la chaleur et la sécurité d’un foyer.

Et quand l’occasion inespérée se présente, il sait évidemment la saisir: “Sarei restato lì per sempre. Perché quando sei accolto da qualcuno che ti tratta bene – ma con naturalezza, senza essere invadente – capita che ti viene voglia di farti accogliere ancora di più. O no?” pag.145 ¹³³

La représentation du migrant dans cette œuvre est bien différente des celles qui ont été analysées jusqu’à présent.

Là, ce qui ressort des pages ce sont certainement les terribles conditions de vie du jeune protagoniste autant que celles de beaucoup d’autres contraints de fuir leur terre en proie à la guerre à la recherche de contrées plus clémentes où trouver asile, d’un lieu où s’installer momentanément ou définitivement.

Le jeune Afghan a aussi en quelque façon le devoir de témoigner, en tant que « survivant », de raconter les dramatiques et invraisemblables péripéties de l’exil afin d’honorer la mémoire de tous les anonymes qui ont péri dans cette interminable suite d’épreuves.

Il sait qu’il fait partie d’une minorité en fin de compte « chanceuse », et, comme tous les survivants, il est hanté par le sentiment de culpabilité

Quanti possono dire la stessa cosa? quanti sono invece spariti nei doppiifondi di un camion, congelati sulle montagne che tentavano di attraversare, o ingoiati dal mare? Ci

¹³³ « Je serais resté là-bas à jamais. Parce que quand on est bien accueilli par quelqu’un qui bien te traite – mais avec naturel, sans être indiscret – il arrive d’avoir envie de te faire accueillir encore davantage. Ou pas ? » pag.145

sentiamo sereni per la vittoria di uno o dobbiamo vergognarci per la sconfitta (che significa quasi sempre morte) di tanti? ^{134 135}

Aujourd'hui le jeune protagoniste de l'histoire, Enaiat, a trente-et-un ans.

Il vit en Italie où il a enfin obtenu le statut de réfugié politique et il attend sa probable naturalisation.

Il est titulaire d'une maîtrise en Scienze internazionali, sviluppo e cooperazione [Sciences internationales, développement et coopération] qu'il a obtenue à l'Université de Turin en présentant un mémoire sur le système de l'instruction en Afghanistan.

Il rêve d'être coopérateur et de travailler dans une ONG.

Depuis son pays d'adoption, il veut aider son Pays d'origine, contribuer à restaurer en Afghanistan un système scolaire digne de ce nom. Car les décennies de guerre et le régime obscurantiste des talibans ont fait régresser le pays à un véritable état de barbarie.

Toutefois, il ne se soucie pas que de son pays et du sort de ses congénères.

Il éprouve de l'empathie pour tous les damnés de la terre.

Dans les nombreux naufrages qui se répètent presque tous les jours, il revit le voyage dramatique où l'un de ses amis s'est noyé et il se considère comme privilégié parce que: "A me è stata data una possibilità, dalla fortuna, io spero venga data a tanti per diritto. Il mio più grande desiderio è portare avanti progetti per far studiare i bambini"¹³⁶

¹³⁴ « Combien peuvent dire la même chose ? Combien sont, au contraire, disparus dans les doubles fonds d'un camion, congelés sur les monts qu'ils essayaient de traverser, ou engloutis par la mer ? On se sent sereins pour la victoire d'un ou on doit avoir honte pour la défaite (qui signifie presque toujours mort) de plusieurs ?

¹³⁵<http://www.wuz.it/recensione-libro/4591/nel-mare-sono-coccodrilli-fabio-geda-afghanistan.html> 3mai 2010GraziaCasagrande

¹³⁶« J'ai eu une possibilité, offerte par la chance et j'espère que cette possibilité sera un jour un droit reconnu à tout

Cinq ans après le succès de *La mia casa è dove sono* Igiaba Scego revient avec *Adua* à son sujet de prédilection qu' est la condition de la femme migrante.

Ce roman est, selon la définition de Michele Lauro: « Un romanzo a due voci che si alternano sul piano inclinato del tempo »¹³⁷.

On a ici deux points de vue et deux voix appartenant à deux générations différentes : un père sévère, autoritaire, et une fille qui veut s'émanciper de son autorité.

Adua arrive en Italie dans les années soixante-dix, c'est pour cela que ses congénères l'appellent « Vecchia Lira », surnom que l'on attribuait aux femmes de la diaspora arrivées en Italie pour échapper à la dictature de Siad Barre.

Elle veut aussi échapper à l'autorité despotique de son père avec lequel elle ne s'est jamais entendue et devenir actrice dans la péninsule.

Adua vient de se marier avec un jeune immigré débarqué, depuis peu de temps, à Lampedusa et elle éprouve à son égard des sentiments ambivalents, un mélange de tendresse et d'agressivité.

Cette ambivalence est indissociable des sentiments contradictoires qu'elle nourrit vis-à-vis de l'Italie.

Elle est en effet partagée entre le désir de rester à Rome et celui de regagner son pays natal.

le monde. Mon désir le plus grand serait de mettre en oeuvre des programmes d'instruction pour la jeunesse »Entretien accordé à Fabrizio Assandri Stampa du 29 novembre 2016

¹³⁷ <http://www.panorama.it/cultura/libri/igiaba-scego-adua-la-recensione/> : “Un roman à deux voix qui alternent sur le plan incliné du temps”

Elle est seule parce que son amie de cœur Lul est déjà rentrée en Somalie.

Alors elle confie ses secrets à la statue du petit éléphant du Bernin qui soutient l'obélisque place Santa Maria sopra Minerva .

Cette confidente-là l'écouterait toujours sans la contredire et ne la trahirait jamais:

“Mi sento protetta vicino a te. (...) Sai ascoltare. Ho bisogno di essere ascoltata, altrimenti le parole si sciolgono e si perdono.” pag.11 ¹³⁸

Mais sa solitude n'est pas liée à sa condition d'immigrée ; elle ne se sent pas étrangère en Italie.

Elle s'y est d'abord rendue pour régler ses comptes avec un père excessivement autoritaire.

C'est dans ces termes que Michele Lauro décrit ce dernier: “Uomo complicato e rude, pieno di incertezze e incrudelito dalla vita, reso anaffettivo dalla vedovanza ma con la fortuna di essere poliglotta: una debolezza che gli salverà la vita”¹³⁹

Celui-ci a été beaucoup trop sévère avec elle et elle a dû s'éloigner de lui pour conquérir sa liberté: “ Lui non mi ha mai saputo ascoltare, né io sono mai riuscita a parlarci” pag.11¹⁴⁰

Et pour atteindre ce but, elle entend mettre la plus grande distance possible entre elle et lui et s'installe en Italie, à Rome, pour entreprendre la carrière d'actrice. A Rome où son père avait toutefois travaillé comme interprète dans les années trente.

¹³⁸ “Je me sens protégée près de toi (...) Tu sais écouter. J'ai besoin d'être écoutée, autrement les mots fondent et ils se perdent” pag.11

¹³⁹ « “Un homme compliqué et rude, plein d'incertitudes et que la vie a rendu cruel, devenu inaffectueux suite à son veuvage mais qui a la chance d'être polyglotte : une faiblesse qui lui sauvera la vie”
<http://www.panorama.it/cultura/libri/igiaba-scego-adua-la-recensione/>

¹⁴⁰ « Il n'a jamais su m'écouter, et de mon côté, je n'ai jamais réussi à parler avec lui » pag.11

L'Italie est encore une fois un objet de fantasme : "L'Italia era ovunque nella mia vita. L'Italia erano i baci sulla bocca, la mano nella mano, l'abbraccio appassionato. L'Italia era la libertà. E io speravo tanto che potesse diventare il mio futuro" pag.74-75 ¹⁴¹

La narratrice rappelle que les Italiens étaient au temps de son adolescence, admirés et, même, désirés par les femmes somaliennes:

A Magalo, prima di Siad Barre, molti italiani risiedevano in città. Li vedevi passeggiare al tramonto nei loro abiti eleganti per il corso principale. Le cravatte a posto e i gemelli ai polsini. Le dame spesso sfoggiavano cappellini deliziosi che trasformavano le loro figure minute in altere e bellissime Grace Kelly.

Gli italiani aprivano ristoranti e gelaterie. E i più ricchi avevano piantagioni di banane appena fuori città. A scuola, tra noi ragazze, ci raccontavamo delle loro belle case e delle schiere di domestici ad accudirle.

Li invidiavamo, lo ammetto. E più di una sognava di sposare un italiano da grande. pag.75 ¹⁴²

Mais le rêve se heurte à la réalité beaucoup plus prosaïque et l'image idéalisée se transforme en une vision beaucoup moins lumineuse: "Non ci sono stelle qui a Roma, non si vedono, si confondono" pag.18 ¹⁴³

¹⁴¹ « L'Italie était partout dans ma vie. L'Italie étaient les baisers sur la bouche, la main dans la main, l'étreinte passionnée. L'Italie était la liberté. Et j'espérais vivement qu'elle deviendrait mon futur » pag.74-75

¹⁴² « A Magalo, avant Siad Barre, beaucoup d'Italiens résidaient en ville. On les voyait se promener au coucher du soleil dans leurs vêtements élégants le long de la rue principale. Les cravates à leur place et les boutons de manchettes. Les dames souvent exhibaient des chapeaux délicieux qui transformaient leurs silhouettes menues en altières et très belles Grace Kelly. Les Italiens ouvraient des restaurants et des glaceries. Et les plus riches avaient des plantations de bananes juste en dehors de la ville. A l'école, entre nous les filles, on se racontait de leurs belles maisons et du grand nombre de domestiques pour s'en occuper. On les enviait, je l'admets. Et plus d'une rêvait de se marier avec un Italien, une fois devenue adulte. » pag.75

Et dans la prise de conscience que la société n'est guère accueillante, surtout à l'égard d'un étranger et ici c'est Zoppe qui a cette sensation: "Lui Roma se l'era immaginata una reggia a cielo aperto, invece ci pisciavano cani e umani. E a volte il puzzo di latrina gli faceva venire il voltastomaco. Ma mai quanto la tristezza di vedere quanto poco era amato dalla popolazione" pag.23¹⁴⁴

Et les italiens autrefois idéalisés et désirés ardemment se révèlent cyniques et sans scrupule: "Ti chiederanno il tuo corpo. Gli italiani con mia nonna hanno fatto così. Non credo che questi siano così diversi, sai ?" pag.122 ¹⁴⁵

Ce qui pouvait sembler la réalisation d'un vieux rêve se révèle au contraire un calvaire.

Adua est amenée à se prostituer:

Scansati, puttana. Mi apostrofa. Non mi sono sentita offesa per la parola. E' quello che sono ormai. Una puttana, una *shermutta*. Mi ci hanno fatto diventare. In Somalia ero una ragazzina piena di sogni e voglia di vedere il mondo. Loro in pochi mesi mi hanno manipolata, sevizata, usata, trasformata. pag.137

Mais au moment où elle relate ces faits, Adua est une femme mûre; son expérience l'a rendue forte, courageuse; elle a su conquérir son indépendance et elle n'a plus besoin des autres.

¹⁴³ « Il n'y a pas d'étoiles ici à Rome, on ne les voit pas, elles se confondent. » pag.18

¹⁴⁴ « Lui Rome l'avait imaginée un palais royal à ciel ouvert, au contraire y pissaient des chiens et des humains. Et parfois la mauvaise odeur de latrine lui donnait la nausée. Mais jamais autant que la tristesse de voir combien il était si peu aimé de la population. » pag.23

¹⁴⁵ « On te demandera ton corps. Les Italiens ont fait comme ça avec ma grand-mère. Je ne crois pas que ceux-ci soient si différents, tu sais ? » pag.122

Au contraire, c'est elle qui peut leur venir en aide.

C'est ainsi qu'elle prend sous son aile un jeune clandestin débarqué à Lampedua qui pourrait être son fils. Bien qu'elle ne nourrisse aucune illusion sur la nature de leur relation, elle n'hésite pas à l'épouser.

Il ragazzino che mi sono sposata... Non so nemmeno perché ci siamo sposati.

Era un Titanic, uno sbarcato a Lampedusa, un balordo.

Gli serviva una casa, una tetta, una minestra, un cuscino, un po' di quattrini, una speranza, una parvenza qualsiasi di respiro.

Gli serviva una mamma, una *hooyo*, una puttana, una donna, una *shermutta*, me. E anche se tutta rugosa, gli ho dato quello che cercava. pag.28 ¹⁴⁶

Si le jeune homme tend à se comporter à son égard comme un véritable « profiteur » en abusant de sa générosité, de son côté, elle n'est pas non plus totalement désintéressée:

Il matrimonio non ha fatto scandalo fra i somali di Roma. (...) Siamo in tante ormai ad avere riacquistato una seconda giovinezza con questi ragazzini sbarcati. Nessuno ci vede niente di male. La compravendita è perfetta. Loro hanno il tetto e noi un po' di attenzioni. Loro ci baciano e noi gli cuciamo i calzini bucati.

Un giorno se ne andranno via, verso l'amore, verso altre terre. Ma per ora sono accucciati ai nostri piedi, pronti a soddisfare le nostre fantasie.

Ogni sera il mio piccolo uomo si addormenta sul mio seno flaccido come pupo voglioso di latte. Gli accarezzo la testa e tengo la mia mano dentro la sua chioma. pag.29-30 ¹⁴⁷

¹⁴⁶ « Le jeune homme que j'ai épousé... Je ne sais même pas pourquoi nous nous sommes mariés.

C'était un Titanic, un débarqué à Lampedusa, un voyou.

Il lui fallait une maison, un téton, une soupe, un oreiller, un peu d'argent, un espoir, un semblant quelconque de répit.

Il lui fallait une maman, une *hooyo* (mère), une putain, une femme, une *shermutta*, moi. Et même si ridée, je lui ai donné ce qu'il cherchait. » pag.28

Le jeune homme immature se laisse mater par cette femme mûre. Elle, l'ancienne prostituée dont plus personne ne recherche les faveurs, le perçoit et le traite de son côté à certains égards comme une sorte de gigolo.

Adua protège ce jeune homme et cherche à lui faire oublier toutes les expériences traumatisantes qu'il a subies: "Così non pensa alle crudeli onde del Mar Mediterraneo che stavano per travolgerlo. Non pensa ai tranquillanti che gli hanno messo nelle zuppe insipide del centro d'accoglienza. Non pensa alla ragazza, stuprata e uccisa nel deserto dai libici." pag.30 ¹⁴⁸

Adua, cette nouvelle figure d'immigrée, se détache des autres représentations parce qu'elle dépasse sa propre condition de marginalisation en transformant la déception d'un rêve déçu dans la volonté de reprendre sa vie en main et de la raconter sans fausse pudeur: "E poi mi ha detto: "Ora potrai filmare quello che vuoi, ora potrai narrarti come ti pare e piace" pag.174 ¹⁴⁹

C'est le souhait que lui adresse Ahmed, son mari avant de prendre le train pour une autre destination.

¹⁴⁷ « Le mariage n'a pas fait scandale parmi les Somaliens de Rome (...) Nous sommes désormais plusieurs à avoir retrouvé une deuxième jeunesse avec ces jeunes hommes débarqués. Personne ne voit en cela rien de mal. L'achat-vente est parfait. Eux, ils ont un toit et nous un peu d'attentions. Eux, ils nous embrassent et nous, nous cousons leurs chaussettes trouées. Un jour ils s'en iront, vers l'amour, vers d'autres terres. Mais pour le moment ils sont accroupis à nos pieds, prêts à assouvir nos fantaisies. tiens ma main dana sa chevelure. » pag.29-30

¹⁴⁸ « Comme ça il ne pense pas aux cruelles vagues de la Mer Méditerranéenne qui allaient l'engloutir. Il ne pense pas aux calmants qu'on avait mis dans les soupes fades du centre d'accueil. Il ne pense pas à sa copine, violée et tuée dans le désert par les Libyens. » pag.30

¹⁴⁹ « Et puis il m'a dit : « Maintenant tu pourras filmer ce que tu veux, maintenant tu pourras te raconter comme ça te plaît. » pag.174

**Le migrant et la migrante:
différences ou analogies?**

LE MIGRANT

La représentation du migrant dans les douze œuvres que j'ai prises en considération change, ou mieux, elle évolue sensiblement entre les années quatre-vingt-dix et les années deux-mille.

Dans les premières publications le protagoniste est un homme, un migrant économique qui arrive en Italie pour y chercher du travail. (*Immigrato*) Methnani,1990).

Ses lieux de rencontre et de socialisation sont les cafés, la rue.

La langue qu'il utilise est rudimentaire; c'est la langue qu'il apprend des gens qu'il croise dans la rue, pleine de gros mots et d'expressions triviales qu'il répète sans cesse pour ne pas se sentir exclu.

Il décide d'abandonner sa terre d'origine qu'il perçoit lui-même comme arriérée pour gagner un occident riche et civilisé.

Il ne doute pas que sa nouvelle existence sera beaucoup plus facile que celle qu'il avait « au pays » .

Il choisit de venir en Italie parce que celle-ci représente un peu son rêve d'enfance.

Mais une fois arrivé dans le pays tant désiré, le contact avec la réalité fait voler en éclat le monde féérique de l'imagination.

La société que l'on croyait accueillante s'avère intolérante et raciste (pag.40), et le migrant se trouve en butte à la discrimination et aux préjugés les plus blessants (pag.34).

Dans certaines œuvres, le migrant est représenté tel que les autres le voient; il se réduit à un stéréotype xénophobe. Il incarne la figure de l'autre qui inspire la crainte et la défiance.

*“E' un estraneo, quasi un fastidioso infiltrato in una comunità che ancora distingue, in un primitivo e inconsapevole bisogno, chi è dentro da chi è fuori.”*¹⁵⁰

¹⁵⁰« C'est un étranger, presque un fastidieux infiltré dans une communauté qui distingue encore, en vertu d'un besoin primitif et inconscient, celui qui est dedans de celui qui est dehors » <http://www.ilgiardinodeilibri.it/libri/immigrato.php>

De cette méfiance on passe à un migrant (dans l'œuvre de Pap Khouma *Io venditore di elefanti* BC Dalai, I ed.1990) qui a conscience de sa propre condition ; un migrant qui a fait des études, doté d'une certaine culture et qui sait, à présent, avec précision quels sont ses objectifs.

C'est un migrant qui a connu de lourds sacrifices et traversé de pénibles épreuves: l'émigration, la clandestinité, l'humiliation, l'exploitation, la solitude, la nostalgie, mais qui est conscient de ses droits qu'il s'emploie à faire reconnaître.

Tandis que le migrant de Methnani semble poursuivre un rêve, naïf celui-ci est beaucoup plus réaliste.

Il est conscient que sa condition de clandestin n'est pas tenable, qu'il ne pourra trouver sa place dans la société qu'à condition de régulariser sa situation du point de vue légal et administratif, au point que son idée fixe est d'obtenir le permis de séjour qui mettra fin à sa vie errante.

Il souffre de la commisération qu'il inspire aux clients ; il éprouve une profonde douleur quand il voit qu'il est considéré comme un être inférieur et pas même digne qu'on lui offre une chaise pour s'asseoir.

Il sent son cœur se serrer quand il perçoit le préjugé, la discrimination raciale et sociale dont il est l'objet, mais il ne se laisse pas abattre et ne perd jamais l'espoir d'avoir un jour un vrai travail et un foyer.

Cette représentation du migrant est surtout celle d'un homme acteur et non simple victime, qui sait interpréter de manière constructive son expérience, ce qui le conduit à un certain optimisme.

S'il compare son sort à celui de tant de ses congénères, il considère qu'il a eu en fin de compte plus de chance que d'autres, parce que “ *s'il peut la raconter, cela veut dire qu'elle lui a porté bonheur*” (comme l'affirme le protagoniste lui-même à la pag.43).

Le tableau brossé par Lakhous dans *Scontro di civiltà per un ascensore a Piazza Vittorio* (E/O 2006) est varié parce qu'il fait intervenir toute sorte de migrants: non seulement des hommes et des femmes des ethnies et des origines géographiques les plus diverses, mais aussi des italiens des différentes régions de la péninsule (les fameux « migrants intérieurs »).

Ces différents personnages sont dans le dispositif romanesque choral conçu par l'auteur placés sur un même pied et chacun expose à la fois la vision qu'il a de lui-même et la vision qu'il a des autres.

Le migrant est perçu par les italiens représentés dans le roman comme l'intrus qui vient voler leur pain.

Réputé par définition nécessairement inculte, sa seule lecture ne saurait être que *Porta Portese* (le premier journal d'annonces pour Rome et le Latium) susceptible de répondre à ses seules exigences de trouver du travail ou un toit.

Car il est supposé n'avoir par nature que des besoins matériels.

Aussi le personnage du jeune algérien cultivé, qui connaît mieux Rome et l'Italie que les italiens dits « de souche » constitue-t-il à leurs yeux une anomalie incompréhensible.

Le migrant est encore la victime des préjugés typiques des couches de la société les plus modestes, selon lesquelles s'il y a quelqu'un à considérer comme coupable d'un crime, ce ne peut être qu'un étranger, un immigré.

Ces préjugés racistes sont alimentés dans l'Italie berlusconienne du début des années deux mille par certains médias hégémoniques qui véhiculant la propagande démagogique et xénophobe des partis populistes qui les contrôlent.

Le migrant «extracommunautaire» se mêle avec le migrant italien provenant d'autres coins d'Italie et il est intéressant de remarquer comment le jugement de chacun varie selon la classe sociale d'appartenance.

La concierge napolitaine (très stéréotypée) exprime la vision typique de l'homme de la rue face à quelqu'un de différent par son origine, par sa culture, par la couleur de sa peau.

Le personnage du professeur, immigré dans son propre pays permet à l'auteur d'exposer un autre aspect de la migration: la « migration interne ».

Sa situation n'a évidemment rien de comparable avec celle du migrant qui a dû quitter sa terre pour entreprendre le voyage de l'espérance en affrontant mille obstacles.

A la différence de ce dernier, condamné à vivre le plus souvent dans la précarité, il a dans la Capitale un emploi sûr, convenablement rémunéré.

Il jouit de la reconnaissance sociale et de la considération de tous. Mais il ne se sent pas chez lui dans une ville qui n'a à ses yeux que des défauts.

Son point de vue est typique de l'italien du Nord qui considère qu'à partir du Latium commence l'Afrique. Il se sent donc en exil, lui aussi. Et si les Romains envisagent avec mépris les « vrais » Africains, il ne distingue guère pour sa part entre ceux-ci et ceux-là.

Le protagoniste du roman de Ron Kubati *Va e non torna* (Besa 2010) appartient à un milieu relativement aisé.

Il n'a rien à voir avec la figure du migrant presque analphabète débarquant en Italie à la recherche d'un emploi.

C'est un jeune homme formé, qui a la double qualification de traducteur et interprète.

Il vient d'Albanie et même si les grands flux migratoires du début des années quatre-vingt dix en provenance de son pays ont entraîné maintes difficultés d'intégration et une recrudescence de la xénophobie dans la péninsule, il est quand même en butte à moins de préjugés, moins de discrimination que les premiers migrants.

Il n'est pas obligé de couber l'échine et de se soumettre, mais il semble au contraire maître de son destin.

C'est un migrant doté d'une solide culture, qui jouit d'une véritable autonomie.

Il n'est qu'exceptionnellement victime de discrimination et ne semble pas en être outre mesure affecté.

Cela ne l'empêche évidemment pas de rencontrer les difficultés de la vie de tous les jours, dans son travail, dans ses expériences sentimentales, dans son rapport avec une mère lointaine...

C'est un migrant qui a pleine conscience de sa condition et du choix qu'il a fait de quitter son pays pour *“réaliser une réalité qu'il veut changer ou abandonner, attiré par le futur représenté par une terre qui est au-delà et où les désirs se dévoilent tout d'un coup, sans préavis...”* comme dit le protagoniste lui-même au moment de prendre le premier bateau qu'il trouve pour prendre la mer.

Dans *Lume lume* (Nino Vetri, Sellerio 2010) c'est un palermitain qui raconte le comportement d'étrangers qui vivent dans sa propre ville.

Ce livre appartient à une autre catégorie: c'est le livre d'un auteur italien qui raconte la manière dont un italien essaie de dépasser ses préjugés et ses préventions pour aller à la rencontre de l'aut

Il trouve ces comportements bizarres, sans se rendre compte que peut-être, les gestes des autochtones sont encore plus bizarres.

C'est un prétexte qui lui offre l'occasion de plonger dans un kaléidoscope de couleurs, de mœurs, de pratiques et de brosser le portrait d'un quartier multiethnique de Palerme, où vivent côté à côté les représentants de différentes communautés et de les observer avec une bienveillante curiosité, sans prétendre les juger.

Cela a pour effet de déconstruire les idées reçues et de démolir les préjugés.

L'auteur invite par ce biais le lecteur à prendre conscience de tout ce que l'on aurait à apprendre et à recevoir de ces êtres que l'on côtoie le plus souvent sans leur prêter la moindre attention alors qu'ils révèlent une considération de la vie, parfois, beaucoup plus élevée que la nôtre.

Mais l'autre enseignement du récit est que ces étrangers sont des Palermitains au même titre que le protagoniste.

Quand en 2010 Fabio Geda publie chez B.C. Dalai *Nel mare ci sono i coccodrilli*, un nouvel ouvrage traitant le problème de la migration, 20 ans sont passés de la publication d'un autre récit qui avait marqué, selon la définition de Gnisci¹⁵¹, le début de *la littérature de la migration*.

Beaucoup d'événements se sont produits dans le monde, bien des changements ont eu lieu en Italie sur le plan politique, économique et social depuis la fin des années quatre-vingts.

De nombreux réfugiés viennent de l'Afrique ou du Moyen-Orient, fuyant leur pays en guerre ou la misère; les flux migratoires en provenance des pays de l'Est se sont intensifiés après l'effondrement du mur de Berlin et la décomposition du bloc soviétique.

Une nouvelle législation est dès le début des années quatre-vingt-dix promulguée pour tenter de faire face au problème de l'immigration (Legge Martelli, n.39 del 28 febbraio 1990), l'opinion publique accorde une importance croissante au phénomène: on commence à parler d'«invasion» et les mouvements et les partis populistes s'emparent du thème, exploitant la xénophobie diffuse.

Ainsi, la Ligue du Nord, amorce l'évolution qui l'amènera à devenir La Ligue 'tout court' un parti nationaliste comparable à ce qu'est le Front National en France.

C'est que la peur des «vrais M-arocains» a supplanté celle des méridionaux naguère assimilés aux Africains.

Ce qui ne change pas, ce sont les difficultés que ces migrants rencontrent dans leurs déplacements et à leur arrivée, l'incompréhension et l'exploitation qu'ils subissent.

Ces conditions semblent même s'être dans bien des cas encore détériorées.

Tout cela fait partie de l'expérience personnelle du jeune protagoniste qui raconte à la première personne toutes les épreuves qu'il a dû endurer avant d'atteindre l'Italie.

C'est un migrant bien différent des protagonistes des livres précédents : parce qu'il est obligé

¹⁵¹ La letteratura della migrazione, Roma : Lilit, 1998, p.32

de fuir seul son pays en guerre et surtout parce ce que ce n'est qu'un enfant.

Un migrant enfant qui passe à travers les aventures les plus terrifiantes et réussit à les raconter avec la précision sinon l'objectivité d'un chroniqueur ; un enfant qui a grandi trop vite, arraché à sa mère, à ses amis et à ses jeux préférés.

C'est pourtant un migrant qui ne nourrit ni rancœur ni ressentiment.

Il est animé d'une foi indéfectible dans l'avenir, et c'est cet optimisme qui lui donne la force et le courage de poursuivre son chemin.

Dans les pages de ce récit qui affecte la forme d'une sorte de journal intime, le narrateur homodiégétique aborde les causes de son exil, la guerre entre Afghans et Pakistanais.

Ainsi l'histoire du petit Jan s'inscrit-elle dans la Grande Histoire.

Il rend compte évidemment dans son récit des événements tels qu'il les a perçus au moment où il les vivait, c'est-à-dire tels que peut les percevoir et comprendre un gamin.

C'est un migrant beaucoup trop jeune pour avoir reçu une solide instruction, mais ses maîtres et ses objets d'étude ont été la rue, le travail, les hommes, les fuites: un enfant qui a tout appris à travers les innombrables et terribles épreuves qu'il a traversées et qui a donc à transmettre un trésor d'expériences et une forme de sagesse aux autres.

C'est une sorte de roman d'apprentissage qui tient aussi du conte; mais il s'agit d'un conte sans mièvrerie, capable de susciter de grandes frayeurs et de grandes émotions, comme le sont les contes de la tradition populaire.

L'histoire tragique du protagoniste du roman de Beatrice Monroy *Ragazzo di razza incerta* (La Meridiana 2013) est aussi riche d'enseignements.

Ce jeune Italien est contraint de quitter la Tunisie, le pays où il est né, après qu'on lui a diagnostiqué une grave maladie.

Il subit ainsi une double humiliation : la relégation et l'exil.

Dans le régime colonial français, le statut politique et juridique des italiens apparaît de la sorte encore pire que celui pourtant déjà fort peu enviable des «indigènes».

Quand ils ont de graves problèmes de santé, les « métèques » sont expulsés : on ne se soucie pas de prendre soin d'un individu qui ne peut plus être utile au système productif et devient un poids pour la collectivité.

Ce migrant-là est doté d'une très vaste culture littéraire : il connaît les poètes maudits, il sait par cœur leurs vers et lui aussi en compose .

Il a une double culture, italo-française, mais reste aux yeux des colons français un «macaroni».

En se consacrant aux lettres, il est convaincu de répondre à sa vocation.

Il ne doute pas de l'importance du magistère qu'exerce l'homme de culture dans la société et pense qu'il est appelé à remplir une mission essentielle.

La romancière imagine le destin tragique de ce jeune homme cultivé, doué d'une intelligence fine et délicate, qui cherche à répondre à ses interrogations sur les fondements d'un ordre politique, social et juridique qu'il juge inacceptable, qui s'efforce de trouver la raison, s'il y en a une, pour laquelle quand on n'est plus en état de travailler, on est chassé comme un chien du pays où l'on est né.

Le jeune homme souffre d'être l'objet de ces discriminations, mais il garde une attitude sereine et bienveillante envers les autres, ce qui lui confère une véritable grandeur.

LA MIGRANTE

Quatre ans se sont écoulés depuis la publication des premières œuvres de la littérature de la migration quand Shirin Remzanali Fazel publie *Lontano da Mogadiscio* dont l'héroïne présente des caractéristiques sociales et culturelles bien différentes des figures jusqu'ici rencontrées dans la littérature de la migration.

Il s'agit de l'épouse d'un homme d'affaires, qui n'a aucune raison de fuir son pays.

C'est une jeune femme dotée d'une certaine culture et douée de sens critique, qui arrive à interpréter les événements de sa vie avec lucidité.

Elle est actrice de son histoire et sait donner une explication à tout ce qui lui arrive.

Comme les protagonistes des histoires précédentes elle a une grande nostalgie de son pays d'origine mais cette nostalgie n'est pas désespérée.

Elle aime à se replonger dans les souvenirs de son enfance.

C'est, d'ailleurs, une nostalgie qui se fait plus prégnante à chaque fois qu'elle quitte un pays pour un autre, suivant son mari dans tous ses déplacements d'un bout à l'autre de la terre (Zambie, Etats-Unis, Arabie Saoudite et Kenya).

Leurs deux filles, auxquelles elle entend donner une éducation cosmopolite comparable à celle qu'elle a elle-même reçue, les accompagnent partout.

Et là aussi, les différences avec les migrants des premières publications sont bien évidentes.

La protagoniste du récit, alter ego de l'auteure, n'est pas un exemple de la triste condition Du migrant économique ou du réfugié : elle n'est pas obligée de quitter son propre pays à la recherche d'une vie meilleure; elle ne doit pas chercher un travail, un toit dans ses déplacements.

Et elle ne connaît pas les lieux insalubres, la fumée des bars où les immigrés passent leurs soirées à se saouler.

C'est une femme qui appartient à une classe aisée, à l'élite.

Ses études, ses lectures, ses amitiés dans les milieux intellectuels, lui ont permis d'acquérir une vision cosmopolite du monde.

Mais elle ignore le sort des plus démunis.

Elle s'est informée sur son pays d'accueil avant de s'y rendre.

Elle s'est donc fait une certaine idée de la réalité qui l'attend.

Toutefois le premier contact n'est pas des meilleurs.

Sa déception est à la mesure de l'attente qu'elle avait et souvent un sentiment de tristesse et de solitude l'envahit.

Douée de sens critique, cette migrante a le détachement et la distance nécessaires pour comparer les cultures des différents pays où elle séjourne, elle est capable d'en discerner les qualités ainsi que les défauts et surtout de comprendre que la réalité est désormais multiraciale.

C'est dans son récit *Salsicce* édité en 2005 que Igiaba Scego exprime ses difficultés existentielles dans un pays où elle est née mais qui semble, parfois, « ne pas la reconnaître », comme elle l'a affirmé elle-même dans ses premiers entretiens.

Le livre porte donc sur la recherche de sa propre identité.

La différence entre les premières œuvres, qui relèvent du témoignage, et *Salsicce* qui est aussi une œuvre autobiographique est évidente: le jeune tunisien, protagoniste de *Immigrato* et le sénégalais de *Io venditore di elefanti* ne s'interrogent pas sur leur identité.

Ils se sont rendus en Italie pour y chercher une possibilité de vie meilleure, mais ils n'imaginent pas qu'ils pourraient devenir un jour italiens.

La nouvelle protagoniste, née en Italie n'est pas , comme eux (et comme l'étaient ses parents) dans la nécessité de trouver un moyen de subsistance et de s'insérer dans la société, mais son grand problème est, comme celui de tous les italiens issus de l'immigration, de se sentir italienne à tous égards. Et cela la pousse à imaginer que pour être une véritable italienne il lui faut imiter les italiens dans leurs habitudes, leurs traditions, leurs manies, leurs tics et même leur alimentation.

La représentation de cette migrante est assez originale, au moins si on tient compte de la période où cette œuvre a été publiée et elle se distingue des précédentes parce qu'ici la migrante semble capable de prendre de la hauteur, et fait preuve d'un remarquable sens de la dérision et de l'autodérision.

Ce n'est pas, là non plus comme dans *Lontano da Mogadiscio* une femme qui doit se soumettre à la volonté d'un autre, qui doit chercher une solution aux problèmes de la vie familiale, qui est obligée de chercher un travail.

C'est une femme cultivée, une intellectuelle qui veut régler un problème intérieur, satisfaire une exigence personnelle: son problème n'est pas de nature matérielle mais purement moral et spirituel.

La protagoniste de *La mia casa è dove sono* d'Igiaba Scego (publié en 2010, année où trois autres œuvres majeures traitant le sujet de la migration attirent l'attention du public) est une jeune italienne d'origine somalienne qui souffre de ne pas se sentir parfaitement intégrée dans une société où les minorités visibles sont encore mal acceptées.

C'est une femme qui passe à travers d'innombrables difficultés, qui est victime ou témoin de manifestations de racisme qui lui procurent une grande souffrance, qui rencontre de l'hostilité même dans les lieux qu'elle fréquente tous les jours.

Mais c'est une femme qui, fortifiée par l'adversité, ne se rend pas, ne se laisse pas écraser par un monde où elle ne parvient pas à se sentir chez elle et qui ne renonce pas à être elle-même.

C'est une expérience qui a en fin de comptes, le mérite de lui faire comprendre qu'on peut bien rester soi-même, garder son identité même au milieu d'une société qui prétend vous imposer ses normes.

C'est donc la conscience, pour la jeune protagoniste, de garder son identité même dans un pays qui peut sembler lointain et indifférent mais qu'elle réprimande avec la dédition appassionée du citoyen qui ne voudrait que son amélioration.

C'est le parcours fait par l'auteure: "Sono cosa? Sono chi? Sono nera e italiana. Ma sono anche somala e nera."¹⁵²

L'interrogation identitaire porte sur le fait d'être "quelque chose" ("je suis quoi?") ou d'être "quelqu'un" ("je suis qui?").

Dans le premier cas le sujet s'identifie avec telle ou telle de ses possibles propriétés "accidentelles", dans l'autre avec ce qui pourrait représenter le noyau de son identité.

Le chiasme met dans une relation spéculaire les deux couples de termes: "Je suis noire et italienne/Mais je suis aussi somalienne et noire". Elle se dit noire et italienne" et la conjonction de coordination entre ces deux termes laisse implicitement entendre que l'association des deux attributs ne va pas de soi (parce que les italiennes sont blanches et qu'une italienne noire est atypique et relève de l'exception).

En revanche la seconde affirmation introduite par l'adversatif "mais" : 'Je suis aussi somalienne et noire" a quelque chose de surprenant car elle semble à première vue relever de la tautologie: la Somalienne n'est-elle pas par définition noire? Peut-on être Somalienne et ne pas être noire?

¹⁵² « *Je suis quoi ? Je suis qui ?
Je suis noire et italienne.*

Mais la tautologie n'est qu'apparente. Car en se définissant aussi comme noire, elle suggère qu'elle appartient non seulement à une nation particulière mais à la famille beaucoup plus vaste des personnes de couleur.

Isabella Marincola, ou Timira comme l'appelle ses congénères en Somalie, est l'héroïne de *Timira romanzo meticcio*.

C'est une femme qui ne cesse de faire l'aller retour entre la Somalie et Italie et qui décide de finir ses jours dans ce dernier pays.

Elle raconte tout ce qu'elle a vécu avec une incroyable lucidité, un souci d'objectivité qui l'amène à rendre compte des faits avec le détachement et la neutralité du chroniqueur.

Cette femme aussi a connu toutes les difficultés, aussi bien matérielles que morales, d'une vie de migration; elle n'a cessé d'être victime du racisme et de la discrimination; elle a souffert de ne pas avoir de toit sous lequel s'abriter.

Mais, en dépit des moments de découragement, elle a toujours continué à lutter, avec la fierté d'une femme qui ne se laisse pas dominer par l'adversité, qui ne capitule jamais.

C'est aussi une femme qui considère paradoxalement que les erreurs qu'elle a commises ont eu le mérite de la maintenir jeune: parce que « *faire des erreurs oblige à changer continuellement...et cela c'est son médicament contre la vieillesse* », selon ce que la protagoniste même dit à l'occasion de son anniversaire.

De Isabella à Adua, la protagoniste du roman homonyme de Igiaba Scego, le passage n'est pas si brusque dans le sens où Adua aussi est une femme courageuse dont les choix existentiels sont dictés par une exigence de liberté.

Une liberté qui la pousse à s'exiler dans l'espoir de voir son rêve d'une vie meilleure se réaliser.

La réalité qu'elle découvre est beaucoup moins féérique que celle qu'elle avait fantasmée; mais les épreuves qu'elles traverse, loin de l'abattre la rendent plus forte et courageuse.

C'est une femme indépendante, entière, qui refuse les compromis.

Une femme qui n'a pu que compter que sur ses propres forces et a mûri plus vite que les autres.

La vie, avec ses déceptions, ses difficultés, loin de l'avoir aigrie, l'a rendue plus généreuse, disponible, attentive aux malheurs des autres.

Elle est ainsi secourable sans même peut-être en avoir clairement conscience.

Elle choisit d'épouser un immigré débarqué sur l'île de Lampedusa.

Elle, l'ancienne étrangère désormais intégrée, consciente pour l'avoir vécu ce à quoi tout migrant est exposé, elle aide un jeune clandestin à se sortir d'affaire.

Elle l'accueille pour le sortir de la gare, de l'alcool, de la drogue; pour l'aider à oublier.

Le portrait qui ressort de cette dernière œuvre de Igiaba Scego est celui d'une migrante qui est encore témoin de certaines conditions de vie pénibles liées à une expérience de migration, qui souffre de la solitude, de l'éloignement, d'une forme plus ou moins larvée de discrimination dans ses relations sociales, mais c'est, tout compte fait, une femme qui a su se rendre pleinement actrice de son destin, qui décide elle-même de son avenir, qui recommence à parcourir le chemin de sa vie sans contraintes, sans peur, sûre d'elle-même et volontaire.

**LE CHEMIN PARCOURU PAR IGIABA SCEGO DANS SES
TROIS OEUVRES**

2005 : *Salsicce* Laterza - récit

2010 : *La mia casa è dove sono* Rizzoli – roman (prix Mondelli 2011)

2015 : *Adua* Giunti – roman

Il est intéressant d'analyser le parcours suivi par l'écrivaine pendant les dix années qui se sont écoulées entre la publication de son premier récit et la sortie de son dernier roman.

En 2005, la jeune auteure, à 31 ans, obtient son premier succès avec un récit qui fait partie du recueil collectif *Pecore nere* dans lequel elle met en scène une sorte d'alter ego.

Le public était habitué à un certain type de protagoniste et de situations: le migrant économique qui quitte son pays à la recherche d'une vie meilleure en Europe.

Un immigré qui doit d'abord penser à gagner sa croûte; généralement doté d'un « capital culturel » modeste, peu instruit sinon complètement illétre, condamné à ne fréquenter que les milieux le plus défavorisés, s'exprimant dans une langue rudimentaire et vulgaire qu'il apprend au contact de la population des « mauvais » quartiers.

Un immigré débarqué en Italie à l'âge adulte et qui est l'objet de discrimination, victime de la xénophobie d'une société qui n'est pas encore prête à accueillir les étrangers.

La jeune protagoniste de *Salsicce* fait face au problème de l'intégration d'un autre point de vue.

Elle n'a pas connu l'exil, elle n'a pas dû couper ses attaches.

Elle appartient à la deuxième génération: est née en Italie, elle y a fait ses études, l'italien est sa langue maternelle, pourtant elle ne se sent pas totalement intégrée, elle croit que quelque chose lui manque encore pour pouvoir se considérer comme une italienne à tous égards.

Le problème de l'intégration est ici essentiellement subjectif: ce ne sont pas les autres qui rejettent l'héroïne mais elle qui souffre de se sentir différente.

Et dans cette volonté d'assimilation elle pense qu'elle n'a pas d'autre choix que d'imiter les italiens dans tous leurs usages et pratiques y compris alimentaires.

Consommer un aliment interdit aux musulmans, enfreindre un tabou alimentaire, lui prouverait à ses propres yeux qu'elle est une vraie italienne.

Mais la conclusion à laquelle elle parvient c'est qu'on peut être Italien et de confession musulmane.

Ainsi elle n'a plus besoin de prouver à ses concitoyens (et surtout de se prouver à elle-même) qu'elle fait partie de la communauté nationale en consommant du porc comme tout « bon » italien.

Cinq ans s'écoulaient et la protagoniste du récit suivant, qui est encore un alter ego de l'auteure, est à présent entourée par toute sa famille: ses parents, son frère, son cousin.

La jeune fille n'est donc plus isolée et elle peut compter sur le soutien de ses proches.

Réconfortée peut-être par cette présence, elle semble ne plus se demander si elle est bien intégrée, si elle a vraiment sa place dans un pays qui l'a vue naître mais où elle se sentait encore il y a peu étrangère.

Maintenant plus encore qu'italienne elle se sent citoyenne du monde et elle peut affirmer avec une certaine sérénité que “ la sua casa è dove ella è”¹⁵³.

Ce nouveau personnage semble avoir dépassé les difficultés d'adaptation de la protagoniste précédente.

Les épreuves qu'elle a dû affronter, comme dans un véritable roman d'apprentissage, l'ont rendue plus forte, plus courageuse.

¹⁵³ “Elle est chez elle là où elle est”

Même si la vie a réservé à la jeune protagoniste et à sa famille des moments vraiment pénibles, ces expériences ont été en fin de compte profitables dans la perspective de la construction de soi.

Ces expériences ont modifié son point de vue : elle ne ressent plus l'exigence d'imiter les autres pour s'intégrer ; maintenant les autres sont devenus ceux avec qui elle peut communiquer tout en restant elle-même, partager ses expériences, transmettre son point de vue sur le monde.

Elle ne doit plus régler un problème d'identité, elle ne se le pose plus: elle est désormais "chez elle".

Cinq autres années s'écoulent et le sentiment d'être "chez soi" en Italie est encore plus nette pour l'héroïne du roman de 2015, *Adua*.

Arrivée en Italie pendant les années soixante-dix à l'âge de dix-sept ans, Adua est une "vecchia lira"¹⁵⁴.

A la différence des protagonistes des deux récits précédents, c'est une femme mûre.

Elle a acquis une sagesse qui lui permet de garder une certaine distance vis-à-vis des difficultés qu'elle rencontre.

Elle qui a quitté son pays pour échapper à la sévérité de son père et surtout dans l'espoir, vite déçu, de réaliser un rêve.

Elle ouvre son cœur aux autres.

Généreuse, elle donne beaucoup plus qu'elle ne reçoit d'autrui.

Elle se marie avec un jeune clandestin débarqué sur l'île de Lampedusa pour le tirer d'affaire.

On peut considérer les trois personnages comme les avatars successifs de l'auteure.

¹⁵⁴ Vieille lire

Chacun incarne un moment dans son évolution, représente une phase dans le processus de maturation qui l'amène de l'adolescence à l'âge mûr: de la jeune fille qui s'interroge sur son identité, à la jeune femme enfin en accord avec elle-même, pour terminer par la femme dans la force de l'âge, forte de l'expérience qu'elle a accumulée à travers les innombrables épreuves qu'elle a traversées, sûre d'elle-même et pugnace.

Une femme qui dénonce l'injuste et la bonne conscience hypocrite de la société occidentale.

Comme écrit Giuseppe Fontana: “ Adua è un pugno nello stomaco, uno di quelli che fa veramente male e che lascia il segno. E non potrebbe essere diversamente ”¹⁵⁵

Cela doit s'entendre dans le sens où elle dénonce les terribles conditions de vie de l'étranger, qu'elle trouble par ses révélations la bonne conscience occidentale.

Adua est donc la conclusion d'un parcours: elle incarne une forme d'accomplissement.

C'est une femme qui s'est vraiment émancipée.

Elle a brisé les liens qui la tenaient enchaînée à son passé et envisage l'avenir avec sérénité

¹⁵⁵ « Adua, c'est un coup de poing dans l'estomac, un de ceux qui te font vraiment mal et qui te laissent des traces. Et il ne pourrait en être autrement »
www.huffington.it/giuseppe-fantasia/adua-di-igiaba-scego-e-quel-sogno-ricorrente-

**COMMENT CHAQUE AUTEUR A REPRESENTÉ
LE MIGRANT DANS SON ŒUVRE**

La première des œuvres que j'ai prises en considération a été publiée en 1990 et s'intule:

Immigrato.

Ce récit a été rédigé à quatre mains, par Salah Methnani, et Mario Fortunato.

Celui-ci a aidé celui-là à mettre en forme son récit autobiographique.

Il s'agit d'un témoignage extrêmement précieux.

Bien qu'il soit à certains égards représentatif de l'expérience de toute une génération de migrants économiques en provenance du Maghreb, il constitue aussi un cas particulier.

Salah Methnani est né à Tunis en 1963 et il quitte son pays pour gagner l'Italie en 1987.

Il part immédiatement à la découverte de la langue, de la culture et de la civilisation italiennes.

C'est ainsi qu'il apprend la langue de Dante en autodidacte avec une grande détermination.

Il ne doute pas que la maîtrise de la langue italienne soit une condition nécessaire sinon suffisante de son intégration :

Rifiuto l'esclusione dalla società in cui vivo e dichiaro battaglia alla mia ignoranza della lingua di Dante. Mi cimento a decifrarla e passo ore e ore a casa sui libri di grammatica per poter essere ammesso a pieno titolo fra gli altri. Impossessarmi infine di quello strumento linguistico senza il quale rimarrei per sempre un eterno clandestino (Methnani, 2002, p. 2).¹⁵⁶

Le pacte autobiographique est ici pleinement assumé (P.Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975) et le narrateur *d'Immigrato* s'identifie sans ambiguïté avec l'auteur Salah Methnani.

Methnani rend compte de son expérience personnelle d'immigré dans l'Italie de la fin des

¹⁵⁶ “Je refuse l'exclusion de la société où je vis et je déclare la guerre à mon ignorance de la langue de Dante. J'essaye de la déchiffrer et je passe des heures et des heures chez moi sur les livres de grammaire pour pouvoir être admis à part

années quatre-vingts.

L'Italie est alors l'objet des rêves de tous les jeunes Tunisiens allant à la recherche d'une vie meilleure.

L'année de son départ, 1987 marque la fin de l'interminable présidence de Bourguiba en Tunisie destitué en novembre et en Italie le déclin de Craxi qui a dominé la vie publique pendant une décennie. Et quelques années plus tard, le système des parties volera en éclats suite aux scandales de Tangentopoli, entraînant la fin de la première République.

Immigrato est l'histoire narrée à la première personne d'un jeune étudiant qui a choisi d'entreprendre un voyage qui l'amènera à travers plusieurs villes italiennes, du nord au sud du pays, dans l'espoir de trouver enfin le lieu où il pourra durablement s'installer.

Il imaginait à son arrivée une société accueillante où il n'aurait eu aucun mal à s'insérer.

Le rêve se heurte rapidement à la réalité qui se révèle beaucoup plus cruelle.

L'immigré pour se faire accepter va devoir annuler sa propre identité.

Comme le relève Ilaria Rossini: « *Salah è comunque costretto a rinunciare alla propria identità e ad attivare un processo di de-personalizzazione, a rinunciare a se' stesso per assumere una maschera, un'identità che non gli appartiene ma che è quella che gli impone la società esterna ed estranea* »

Lui qui a fait l'effort d'apprendre l'italien dans les livres, soucieux de s'exprimer dans une langue impeccable, découvre que non seulement il n'est pas mieux accueilli mais qu'au contraire la maîtrise linguistique dont il témoigne est généralement mal perçue.

En effet, elle ne correspond pas à la représentation que les gens ont de ce que doit être un Maghrébin. Parce qu'elle s'écarte du stéréotype, elle dérange, trouble.

entière parmi les autres. M'emparer, finalement, de l'instrument linguistique sans lequel je resterais à jamais un éternel clandestin" (Methnani, 2002, pag.2)

Il comprend rapidement qu'on entend l'assigner à son identité d'étranger et se résigne à jouer le rôle qu'on lui attribue en tant qu'immigré.

Et paradoxalement, lui qui croyait devoir « bien parler » pour ne pas être exclu, ne pas s'exposer à la discrimination, doit adopter pour se faire accepter le langage « petit nègre » qui n'a jamais été le sien, même au début de son séjour :

Da quando ho capito che la mia discreta conoscenza dell'italiano, invece di facilitare le cose, le complica, ho preso a parlare come ci si aspetta parli un «vu' cumprà». Negli ostelli e nelle mense, dico: «Amigo incontrato stazione dire venire qua. Rubare me passaporto e soldi». Pare che questo linguaggio elementare tranquillizzi molto gli impiegati delle strutture per l'accoglienza degli immigrati.¹⁵⁷ pag116

Il doit se conformer à la représentation qu'on a de l'étranger, se comporter comme on s'attend qu'un immigré le fasse.

Le pays qui semblait promettre l'idéal d'une vie merveilleuse, se révèle au contraire inhospitalier.

Le protagoniste continue pourtant à prendre des notes dans un petit cahier, à fixer ses observations et réflexions, et à la fin il s'aperçoit que l'écriture lui apporte un soulagement, que le fait d'objectiver son expérience à travers l'écriture lui permet de retrouver son identité :

Ecco che a volte, per ricucire la propria identità, si ricorre alla scrittura, vista come mezzo per risanare le ferite. Col procedere dei giorni, mi scopro sempre più spesso ad aprire il

¹⁵⁷ « Depuis que j'ai compris que ma bonne connaissance de l'italien, au lieu de faciliter les choses, les complique, j'ai commencé à parler comme on s'attend qu'un “vu cumprà” le fasse. Dans les auberges de jeunesse est dans les cantines, je dis: “ami rencontré gare doit venir ici. Voler moi passeport et argent”. Il semble que ce langage élémentaire rassure beaucoup les employés des structures destinées à l'accueil des immigrés.”

mio quaderno. Molte pagine sono fitte di avvenimenti, di nomi, di date. Altre ospitano soltanto pochi scarabocchi, le iniziali di chissà chi, un confuso disegnetto. [...] La scrittura, in momenti come questi, diventa un blando analgesico. (Ivi., p. 116)¹⁵⁸

L'écriture sera beaucoup plus qu'un « analgésique » capable de calmer momentanément la douleur, un simple traitement symptomatique; ce sera une véritable thérapie.

L'écriture de soi sera le moyen pour Salah Methani, de sortir de la posture « schizophrénique » qu'il a été obligé d'adopter et de retrouver son unité, en redonnant sens à sa propre expérience.

Les carnets lui fourniront en partie la matière du récit qu'il composera avec l'aide de Mario Fortunato qui est ici co-auteur dans le cadre d'une collaboration équilibrée et respectueuse.

Cet ouvrage ouvre les portes en Italie à une littérature de la migration qui commencera à attirer toujours davantage l'attention des maisons d'édition et du public sur une réalité jusque là négligée sinon ignorée.

Nous sommes encore en 1990 et un autre auteur étranger lie son nom à une nouvelle publication qui traite le sujet de la migration.

Pap Khouma, jeune sénégalais, raconte, à la première personne, dans *Io venditore di elefanti*, son aventure de Dakar à Rome à la recherche d'un emploi susceptible de lui assurer une vie décente.

C'est encore une œuvre autobiographique où le narrateur (qui s'identifie ici sans ambiguïté avec l'auteur) compose un récit qui se nourrit de la matière de son journal intime, des carnets où il a

¹⁵⁸ Voilà que parfois, pour recoudre sa propre identité, on a recours à l'écriture, vue comme moyen pour penser les plaies. Avec les jours qui passent, je me surprends toujours plus souvent à ouvrir mon cahier.

Beaucoup de pages sont pleines d'événements, de noms, de dates. D'autres n'accueillent que quelques griffonnages, les initiales de Dieu sait qui, un petit dessin confus. (...) L'écriture, dans des moments comme ceux-ci, devient un léger analgésique »

consigné tous les incidents et toutes les mésaventures qui émaillent ses déplacements d'un bout à l'autre de l'Italie et de la France avant de pouvoir trouver enfin une situation stable.

Ce sont des pages qui révèlent la dure vie qu'un immigré est condamné à mener dans un pays mal préparé à accueillir les étrangers.

Comme le souligne Lorenzo Spurio : .

Ci sono descrizioni che feriscono e infastidiscono, come gettare lo spirito su una ferita aperta. Ferita che, pur chiudendosi, mai si cancellerà. Sono i passi in cui Khouma descrive le ostilità, le umiliazioni e addirittura le violenze fisiche di uomini che dovrebbero essere i garanti della Legge.,¹⁵⁹

Le témoignage Pap Khouma, comme celui de Salah Methani, dénoncent les violences physiques et morales dont sont victimes les clandestins, « sans papiers » et donc supposés sans droits aux yeux des représentants des forces de l'ordre et de la loi.

Le narrateur éprouve la nostalgie de son pays dont il regrette les paysages, comparant les flèches du Dôme de Milano aux arbres de sa terre natale: “Le guglie [del Duomo] sembrano gli alberi delle nostre campagne e delle nostre foreste. Ma sono bianche e senza vita. Questa non è la nostra terra.” (p. 81)

160

Pap Khouma décrit un monde urbain aride et déshumanisé beaucoup plus hostile que le monde dit “sauvage” qu'il a dû quitter.

¹⁵⁹ “Il y a des descriptions qui blessent et irritent, comme si l'on jétait de l'alcool sur une plaie béante. Plaie qui, même si elle se referme, ne cicatisera jamais. Ce sont les passages où Khouma décrit les vexations, les humiliations et même les violences physiques que font subir des hommes qui devraient être les garants de la Loi". Lorenzo Spurio (Jesi 1985) écrivain, poète et critique littéraire, il vit à Jesi. www.literary.it/ali/dati/autori/spurio_lorenzo.html

¹⁶⁰ « Les flèches (du Dôme) semblent les arbres de nos campagnes et de nos forêts. Mais elles sont blanches et sans vie. Ce n'est pas là notre terre. » pag.81

L'emploi du pronom possessif pluriel ("notre terre") exprime non seulement l'attachement à un pays, le Sénégal, mais l'appartenance à une communauté, à une culture "nègre" (au sens noble que Senghor a donné à cette expression) revendiquée ici avec force.

Pop Khouma assume ainsi ses préférences esthétiques, bien conscient du caractère scandaleux ou provocateur que de telles affirmations peuvent revêtir aux yeux des lecteurs occidentaux: comment admettre que la cathédrale de la Nativité-de-la-Sainte-Vierge, l'un des plus sublimes monuments de l'art gothique (et la troisième plus grande église du monde) puisse avoir moins de charme aux yeux d'un Sénégalais que les forêts de Thilène, Ndiaye, Maka Diama, Goumel, Rao et Mpal ?

Mais ce jugement qui peut paraître aux yeux du lecteur italien et européen sacrilège n'est pas que de nature esthétique: les flèches « blanches et sans vie » de la cathédrale qui devraient incarner l'élan et l'élévation de l'âme vers le ciel sont le signe d'un monde déserté par l'esprit.

Car Pap Khouma vérifie quotidiennement la contradiction entre les principes de charité professés par ceux qui se réclament encore très majoritairement de la religion catholique et leur comportement effectifs.

Pap Khouma cherche par tous les moyens à obtenir un permis de séjour pour échapper à la condition de clandestin.

À la différence de Methnani, moins lucide sur ce point, il sait que sans cette régularisation il en sera éternellement réduit à vivre d'expédients, à se laisser exploiter par des individus sans scrupules ou des organisations criminelles, qu'il devra continuer à se cacher, à fuir la police.

Il subit de continuelles humiliations; il est, en tant que personne de couleur, plus encore que Salah Methnani, le jeune Maghrébin, victime de racisme, mais sa solide culture lui permet d'interpréter lucidement ce qui lui arrive.

Il sait qu'il doit mettre sur le compte de l'ignorance et de la stupidité la discrimination raciale dont il fait l'objet.

Il trouve en lui assez de ressources pour aller de l'avant.

Il est acteur de son destin au plein sens de l'expression.

Il constate qu'en dépit des obstacles, les personnes dites de couleurs finissent par s'insérer dans la société italienne: "Molti restano, lavorano, vendono, diventano operai, anche se sfruttati più degli altri. Molti restano e conoscono delle ragazze italiane. Si innamorano. Ci sono matrimoni, e poi anche separazioni e divorzi. E poi ancora altri matrimoni. Nascono bambini. » pag. 141 ¹⁶¹

Les ouvriers de couleur ne jouissent pas des mêmes droits que les ouvriers italiens et sont « plus exploités que les autres » (car si tout ouvrier dans le système capitaliste est exploité, l'ouvrier africain est quant à lui sur-exploité, corvéable à merci).

Toutefois, beaucoup finissent par s'intégrer tant bien que mal dans la société à travers le travail.

En outre, les jeunes africains nouent des relations amoureuses avec de jeunes italiennes et des mariages « mixtes » ont lieu.

Les séparations et les divorces sont le signe que ces unions sont quelquefois problématiques.

Mais de nouveaux mariages, et la naissance d'enfants expriment bien que la tendance à abattre les barrières ethniques s'affirme.

Ainsi, l'auteur énonce-t-il en conclusion un message d'espoir : la société naguère fermée s'ouvre et se transforme, acquiert insensiblement un caractère multi-ethnique, et les immigrés de couleur y ont toute leur place.

¹⁶¹ « Beaucoup restent, travaillent, vendent, deviennent ouvriers, même si exploités plus que les autres. Beaucoup restent et connaissent des jeunes filles italiennes. Ils tombent amoureux. Il y a des mariages, et ensuite des séparations aussi et des divorces. Et puis encore d'autres mariages. Des enfants naissent » pag.141

La naissance des enfants fruits des unions mixtes est le signe le plus sûr du caractère irréversible de cette tendance.

Quatre ans après la publication des deux œuvres qui inaugurent la « Littérature de la migration », Shirin Ramzanali Fazel publie *Lontano da Mogadiscio*.¹⁶²

Les éléments qui distinguent ce nouvel ouvrage des deux précédents sont assez nombreux et significatifs.

Cette fois le caractère autobiographique de l'ouvrage est moins explicite, la dimension romanesque plus affirmée et assumée.

En outre, l'auteur est une femme; en outre, son extraction sociale est supérieure et les raisons de son installation en Italie sont naturellement bien différentes.

La narratrice protagoniste est l'épouse d'un homme d'affaires qui se déplace par le monde pour suivre son mari.

Ce n'est pas, à la différence des deux héros précédemment évoqués, une « migrante économique ».

C'est une femme dotée d'une certaine culture, comme elle le précise elle-même, en s'adressant au lecteur : elle a fréquenté à Mogadiscio une école italienne.

L'italien a été la langue de tout son cursus scolaire dès l'école primaire et elle le maîtrise comme sa langue maternelle.

¹⁶² L'ouvrage est réédité en mai 1999 à la suite du grand succès obtenu par la première édition (1994). En 2014 il y aura une nouvelle édition augmentée et bilingue (italien et anglais)

Ce parfait bilinguisme la distingue radicalement de tous les migrants qui se trouvent contraints d'apprendre l'italien à l'âge adulte et en autodidactes et dans des conditions particulièrement défavorables.

Elle ne rencontre donc pas les difficultés de communication qui sont le lot de la plupart des migrants placé en position d'infériorité dans leurs contacts avec une population généralement mal disposée et peu compréhensive.

Shirin Ramzanali Fazel n'a pas besoin comme Salah Methnani de la présence d'un collaborateur pour rédiger son roman: elle possède la langue italienne, non seulement la langue de la communication ordinaire mais la langue littéraire.

Il n'est donc pas question pour elle, comme cela l'avait été pour les deux auteurs précédents (Salah Methnani avait bénéficié de la collaboration de Mario Fortunato et Pap Khouma de celle d'Oreste Pivetta) d'avoir recours au service d'une autre plume pour donner forme à son livre.

En dépit des différences considérables sur lesquelles il serait superflu de s'étendre tant elles sont évidentes, on relève certains traits communs aux différents récits, notamment le sentiment de dépaysement et de nostalgie que la jeune femme partage avec les autres migrants.

Il y a aussi l'amertume que lui inspire les trop nombreuses manifestations de racisme auxquelles elle assiste et dont elle est parfois elle-même victime, car sa condition sociale privilégiée ne la met pas tout à fait à l'abri de la discrimination qui frappe ses « congénères » moins fortunés.

Mais son bagage culturel, l'expérience qu'elle a acquise aussi grâce aux innombrables voyages effectués avec son mari, sa force de volonté lui permettent de prendre la distance nécessaire vis-à-vis des événements, d'affronter l'adversité avec le sang-froid nécessaire, de juger et apprécier les situations les plus difficiles auxquelles elle doit faire face avec lucidité, sans jamais tomber dans le désespoir, mais trouvant toujours une parade.

Cette femme a aussi une conviction qu'elle défend avec pugnacité: les sociétés occidentales sont

appelées au XXIème siècle à devenir multiraciale.

Elle a en outre le grand mérite, comme l'affirme Igiaba Scego, qui lui rend hommage et reconnaît sa dette envers elle, d'avoir représenté: "*un esempio che ha ispirato la nuova generazione di scrittori migranti*"^{163 164}

Loin de constituer une exception, elle ouvre la voie qui sera ensuite parcourue par d'autres écrivains des deux sexes.

Nous en aurons des exemples dans les deux œuvres d'Igiaba Scego: *Salsicce* (2005) et *La mia casa è dove sono* (2010); dans *Va e non torna* (2010) de Ron Kubati, sans oublier *Ragazzo di razza incerta* de Beatrice Monroy (2013).

Une représentation du migrant sensiblement différente des précédentes est celle proposée par Igiaba Scego dans son récit *Salsicce*, daté 2005 et publié par la Maison d'édition Laterza.

C'est l'auteure même qui souligne cette différence qui tient à la quête identitaire de la narratrice, qui est d'ailleurs un alter ego de la jeune écrivaine:

Credo che l'identità sia un mio tema centrale. Ma credo che in generale gli scrittori di seconda generazione non solo in Italia abbiano avuto questi problemi.

¹⁶³ Igiaba Scego, Shirin Ramzanali F. Scrittrice Nomade, in "Internazionale" 732 (22 Febbraio 2008), p.

¹⁶⁴ "Un exemple qui a inspiré la nouvelle génération d'écrivains migrants"

*Quindi questa è una grande differenza tra me scrittrice di seconda generazione e tutti quei scrittori di prima. Loro sono approdati in Italia, l'hanno scelta, la loro identità è forse più definita della mia (ma non priva di crisi, anche se crisi diverse da quelle che ha potuto avere una persona con il mio stesso vissuto). Un'altra grossa differenza è l'uso della lingua. Per molti scrittori migranti usare l'italiano per scrivere è stata una scelta ponderata, sofferta, difficile. Sono stati accusati di tradire la madrepatria usando la lingua del NORD, sono stati beffeggiati per gli errori di grammatica dagli editor di turno, sono stati bersaglio di umiliazioni e cattiverie. Ma non hanno rinunciato. I primi scritti sono stati scritti a quattro mani, un autore italiano era associato a quello migrante; ma poi si è provato a scrivere da soli...perdendo più tempo, facendo un lavoro enorme in fase di riscrittura e revisione, ma conquistando il diritto di esprimersi in una lingua non natale. L'italiano quindi è una scelta. Invece per me non lo è stata. Non riesco a pensare ad un'altra lingua per esprimere il mio pensiero scritto. Il somalo scritto (una lingua scritta recentemente, nata nel 1972) lo trovo lontano dalle mie corde e l'italiano è la lingua che uso per esprimermi in forma scritta. Anche a casa-dove parlo costantemente somalo con i famigliari- lascio i messaggi scritti in italiano. Quindi non ho scelto di scrivere in italiano, mi è capitato.....l'italiano per me è il corso naturale della mia scrittura.*¹⁶⁵

Ces explications fournies par Igiaba Scego sont éclairantes à plus d'un titre.

L'écrivaine met l'accent sur la différence essentielle entre ce qu'elle appelle "les auteurs de la première et ceux de la deuxième générations".

En effet, comme elle le souligne, les enjeux ne sont pas les mêmes pour ceux-ci et ceux-là.

¹⁶⁵ <http://www.eksetra.net/studi-interculturali/relazione-intercultural-edizione-2004/relazione-di-igiaba-scego/>
« Je crois que l'identité est l'un de mes sujets principaux. Mai je crois qu'en général les écrivains de la deuxième génération pas seulement en Italie ont eu ces problèmes.

Il y a donc une grande différence entre moi, écrivaine de deuxième génération et tous ces écrivains précédents. Ils sont arrivés en Italie, ils l'ont choisie, leur identité est peut-être plus définie que la mienne (mais pas sans crises, même si des crises différentes de celles qu'a eues une personne avec mes mêmes expériences). Une autre grande différence est l'emploi de la langue. Pour bien d'écrivains migrants utiliser l'italien pour écrire a été un choix pondéré, souffert, difficile. On les a accusés de trahir leur patrie d'origine en utilisant la langue du Nord, les éditeurs du moment se sont moqués d'eux pour les fautes de grammaire, ils ont été la cible d'humiliations et de méchancetés. Mais ils n'ont pas renoncé. Les premières œuvres ont été écrites à quatre mains, un auteur italien était associé au migrant ; mais ensuite on a essayé d'écrire tout seuls...perdant plus de temps, faisant un travail énorme au moment de la réécriture et de la révision, mais conquérant le droit de s'exprimer dans une langue pas maternelle. L'italien, donc, c'est bien un choix. Pour moi au contraire ce n'a pas été la même chose. Je ne réussis pas à penser à une autre langue pour exprimer ma pensée écrite. Le somalien écrit (une langue écrite récemment, née en 1972) je le trouve loin de mes caractéristiques et l'italien est la langue que j'utilise pour m'exprimer à l'écrit. Même chez moi – où je parle constamment somalien avec mes proches – je laisse les messages écrits en italien. Je n'ai pas donc choisi d'écrire en italien, cela m'est arrivé...l'italien pour moi est le cours naturel de mon écriture »

<http://www.eksetra.net/studi-interculturali/relazione-intercultural-edizione-2004/relazione-di-igiaba-scego/>

Les premiers ont choisi l'Italie (quelles que soient les motivations de ce choix), ils ont décidé de s'y installer en dépit des obstacles qu'il leur a fallu surmonter.

Les seconds n'ont en revanche pas choisi de naître en Italie, ils sont en quelque façon la conséquence des choix de leurs parents.

Ces derniers ont donc une identité paradoxalement mieux définie, même si les efforts d'adaptation qu'ils ont dû accomplir pour s'intégrer et se faire accepter ont inévitablement occasionné une série de crises identitaires et existentielles auxquelles Scego fait allusion dans une parenthèse.

Scego omet toutefois de préciser ici qu'une personne née de parents étrangers résidant en Italie n'obtient la citoyenneté qu'à conditions d'en faire la demande à sa majorité (le projet de loi instituant le droit du sol, "jus soli", proposé par les gouvernements de centre-gauche, se heurte aux résistances des forces conservatrices et n'a pas encore été voté en Italie).

Le fait que la nationalité ne soit pas automatiquement octroyée aux enfants d'immigrés nés sur le sol italien et qu'il leur soit nécessaire de faire une démarche pour obtenir la citoyenneté revêt une importance symbolique considérable.

Si ses parents ont choisi de vivre en Italie, l'enfant doit quant à lui choisir d'"être" ou "plutôt de devenir "italien".

Comme l'explique Igiaba Scego, la question de l'identité est étroitement liée à celle de la langue.

Les écrivains de la première génération ont dû conquérir de haute lutte une langue qui leur résistait, qu'ils se sont appropriée aux prix d'un laborieux apprentissage et de gigantesques efforts pour en faire leur langue d'expression.

Ils leur a fallu, d'une part, justifier leur choix aux yeux de leurs congénères qui leur reprochaient d'être des renégats et de trahir leurs origines en abandonnant "la langue de leurs pères", et d'autres

part, la défiance du public italien dont ils ont dû vaincre les réticences et obtenir la reconnaissance.

Comme le souligne Alessandro Portelli¹⁶⁶, les écrivains italiens issus de la migration avec leur maîtrise linguistique « prouvent leur pleine intégration, à la fois littéraire et citoyenne ». ¹⁶⁷

Les écrivains de la deuxième génération ne se posent pas le problème de la langue, ou du moins, ne se le posent-ils plus de la même façon.

S'ils sont généralement bilingues (Igiaba Scego parle couramment le somalien) ils sont naturellement enclins à utiliser l'italien qui se prête mieux à l'usage de l'expression écrite (pas seulement littéraire).

Scego affirme que le choix de l'italien pour elle 'coulait de source', que l'italien pour reprendre sa propre expression s'inscrivait "dans le cours naturel de son écriture" et qu'elle n'a eu qu'à suivre sa pente.

Il faut toutefois souligner que pour cette jeune fille d'origine somalienne, l'italien n'est pas une langue neutre, comme elle peut l'être pour d'autres Africains.

L'italien reste « la langue du dominateur », comme le rappelle Silvia Contarini.¹⁶⁸

La crise identitaire évoquée par Igiaba Scego est thématifiée dans *Salsicce*.

La narratrice est une adolescente qui commence à s'interroger sur son statut de future citoyenne italienne d'origine somalienne, après la promulgation de la loi Bossi-Fini ¹⁶⁹.

¹⁶⁶ Alessandro Portelli : historien, critique musical et angliste italien. Actuellement il est professeur de littérature anglo-américaine à l'Université La Sapienza à Rome

¹⁶⁷ La letteratura degli immigrati in Italia (1999-2007) Daniele Camberlatti "Scrivere nella lingua dell'altro"

¹⁶⁸ www.quaderna.org/italien-langue-autre-la-litterature-italienne-de-la-migration-en-questions

¹⁶⁹ 30 luglio 2002, n.189. La loi prend les noms de ses inspirateurs: le leader d'Alleanza Nazionale ,Gianfranco Fini, et de La Lega Nord, Umberto Bossi

Les nouvelles dispositions législatives prévoient entre autres que: "A tutti gli extracomunitari che vorranno rinnovare il soggiorno saranno prese preventivamente le impronte digitali" :

Et la jeune fille se demande quelles conséquences pourraient avoir pour elles de telles mesures comme l'affirment les journalistes Flavia Capitani et Emanuele Coen¹⁷⁰ :

Ed io che ruolo avevo? Sarei stata un'extracomunitaria, quindi una potenziale criminale, a cui lo Stato avrebbe preso le impronte per prevenire un delitto che si supponeva prima o poi avrei commesso? O un'italiana riverita e coccolata a cui lo Stato lasciava il beneficio del dubbio, anche se risultava essere una pluripregiudicata recidiva? Italia o Somalia? Dubbio. Impronte o non impronte?"

Questa legge aveva risvegliato in lei un demone assopito che le aveva sempre creato scompensi in quanto non sicura della sua identità. Il dubbio tra l'appartenenza alla Somalia o all'Italia si acuiva sempre più e la domanda che ti porgono a otto anni "Ti senti più somala o più italiana?" risulta improponibile, allora come oggi, perché lei non sapeva ancora rispondere. Si sarebbe sentita un'idiota sia rispondendo somala che italiana. Non è un cento per cento una donna senza identità o meglio con più identità. Successivamente fa una lista delle occasioni in cui si sente somala e una lista di quando si sente italiana. Non mancano però le occasioni in cui a volte si sente tutto o peggio nulla. Per esempio è niente quando sull'autobus sente qualcuno insultare gli stranieri e avere tutti gli occhi puntati addosso, oppure quando una lontana parente la critica definendola impura perché non ha subito l'infibulazione.¹⁷¹

¹⁷⁰ Flavia Capitani : journaliste qui s'occupe de culture et de spectacles pour une agence de presse.

Emanuele Coen : journaliste de la rédaction culturelle de *L'Espresso*.

¹⁷¹ http://www.istitutosup-gavirate.it/studenti/immigrazione/pecore_nere.html

“Et quel rôle c'était le mien? J'aurais été une extracomunitaire, donc une criminelle potentielle, à laquelle l'Etat aurait pris les empreintes pour prévenir un crime qu'on supposait que je commettrais tôt ou tard? Ou une Italienne respectée et chouchoutée à laquelle l'Etat laissait le bénéfice du doute, même si elle se révélait une pluri-reprise de justice récidiviste? Italie ou Somalie? Doute. Empreintes ou pas empreintes”

Cette loi avait réveillé en elle un démon assoupi qui lui avait toujours créé des décompensations en tant que pas sûre de son identité. Le doute entre l'appartenance à la Somalie ou à l'Italie s'avivait toujours davantage et la question qu'on te pose à huit ans “Tu te considères plus somalienne ou plus italienne?” apparaît absurde, à l'époque aussi bien qu'aujourd'hui, parce qu'elle ne savait pas encore répondre. Elle se serait sentie une idiote en répondant somalienne ou italienne. Ce n'est pas un cent pour cent une femme sans identité ou mieux avec plusieurs identités. Successivement elle fait une liste des occasions où elle se sent somalienne et une liste de quand elle se sent italienne. Il ne manque pas pourtant les occasions où parfois elle se sent tout ou encore pire rien. Par exemple elle est rien quand dans l'autobus entend quelqu'un insulter les étrangers et être fixée avec insistance, ou quand une parente éloignée la critique en la définissant impure parce qu'elle n'a pas subi l'infibulation.

Dans le régime policier qui se met en place dans l'Italie berlusconienne, celui que l'on définit négativement comme « l'extracommunautaire » est perçu a priori comme un criminel en puissance et doit donc être soumis à un contrôle permanent.

Le moindre écart dans le comportement d'un tel individu sera interprété comme la confirmation du postulat selon lequel il est par nature porté à violer la loi.

La narratrice met en évidence l'asymétrie du 'deux poids, deux mesures' dans le principe même de réserver le bertillonage aux étrangers.

Elle oppose ironiquement le cas d'un italien 'de souche' criminel récidiviste jouissant dans le cadre d'une procédure de la présomption d'innocence reconnue à tout suspect dans un état de droit, à un étranger présumé a priori coupable quand bien même son casier judiciaire serait vierge et il n'existerait pas le moindre indice contre lui.

La narratrice tente de dresser ensuite un inventaire comparatif des occasions où elle se sent italienne et de celles où elle se sent au contraire somalienne.

Il lui apparaît dans certains cas qu'elle est l'une et l'autre, dans d'autres qu'elle n'est ni l'une ni l'autre.

Le fait que la jeune fille puisse dans certaines occasions se sentir à la fois italienne et somalienne (ce sont les moments où les deux versants de son identité semblent s'unifier) prouve qu'une intégration de cette double identité est possible.

Mais le fait qu'elle ait le sentiment en d'autres circonstances de n'être « rien du tout » (ce sont au contraire les moments de confusion où tous ses repères se brouillent), est aussi la preuve que cette double appartenance reste à certains égards problématique.

Les deux exemples qu'elle donne peuvent surprendre; le premier est celui de la manifestation de racisme dont elle est à la fois victime et témoin dans l'autobus.

Une situation où l'on s'attendrait à ce qu'elle dise qu'elle se sent somalienne; l'autre est le reproche qu'une parente éloignée lui adresse de ne pas s'être soumise à l'infibulation (cette mutilation sexuelle rituelle étant encore largement pratiquée non seulement en Somalie et au Soudan mais au sein de certaines communautés des diasporas sub-sahariennes installées en Europe).

On s'attendrait en effet à ce qu'elle se sente italienne face à cette coutume africaine barbare.

Mais, si dans de telles circonstances elle a l'impression de n'être plus rien, c'est peut-être parce qu'elle ne peut fonder son sentiment d'appartenance que sur l'adhésion positive à telle ou telle valeur et non pas sur la réaction et le rejet.

Or, elle constate que les identités tendent à se construire non sur l'affirmation mais sur la négation, l'exclusion de l'altérité (ainsi, l'Européen tend à se définir par opposition à l'extracommunautaire).

Elle finit toutefois par se réconcilier avec elle-même sans chercher à opérer l'improbable synthèse des différentes facettes de cette double identité.

En conclusion, elle relève ironiquement que tous ses efforts pour se comporter comme une « véritable italienne » seraient vains, car au regard de la loi, elle restera quoi qu'elle fasse (car le soupçon qui induit l'incrimination portent sur l'être) une étrangère contrainte de donner ses empreintes digitales pour obtenir le renouvellement de son permis de séjour:

“Forse mangiando una salsiccia passerei da impronte neutre a vere impronte digitali made in Italy, ma è questo che voglio?”

L'année suivante la publication de *Salsicce*, une nouvelle œuvre, traitant le sujet de la migration, attire l'attention du public.

L'écrivain, anthropologue et journaliste d'origine algérienne, Amara Lakhous, qui vit à Rome depuis 1995 et a obtenu la nationalité italienne, offre une nouvelle représentation du migrant dans *Scontro di civiltà per un ascensore a piazza Vittorio* qui a obtenu en 2006 le prix Flaiano et le prix Racalmare- Leonardo Sciascia.

Si les romans précédents sont tous des romans à la première personne où le narrateur homodiégétique relate son expérience individuelle, dans le roman choral de Lakhous les voix narratives alternent.

On n'a plus affaire ici au récit monologique d'un migrant isolé.

Le migrant est entouré d'autres migrants, il inter-agit avec eux.

Il observe et il est observé. Il est tantôt sujet, tantôt objet du discours d'autrui dans un dispositif polyphonique.

Le personnage d'Amedeo entre en scène tout de suite en tant que voix narrative, il se définit par rapport aux autres personnages, mais il s'éclipse aussitôt, et d'autres voix vont s'exprimer tour à tour.

Chacun des personnages se raconte, expose son opinion, propose sa lecture des faits, et juge les autres.

Comme l'affirme Fabrizio Lorusso ¹⁷²

Nei loro racconti c'è la realtà dura del razzismo e del pregiudizio, degli stereotipi e delle incomprensioni in una società cambiante e contraddittoria, complicata e poco avvezza al dinamismo, alla diversità e al concetto del melting pot, il punto di fusione di popoli diversi, l'integrazione. Ma ci sono anche esempi di solidarietà e avvicinamenti inattesi, casi di

¹⁷² <http://www.carmillaonline.com/2013/05/26/scontro-di-civilta-per-un-ascensore-a-piazza-vittorio-sbarca-in-messico/>

C'est donc à la représentation de la difficile construction d'une société multiethnique et multiculturelle que l'on a affaire ici.

Lakhous met en scène des figures variées, représentatives de la nouvelle réalité sociale.

Il y a des migrants provenant des pays les plus variés: des péruviens, des bengalis, des iraniens.

Et ces étrangers côtoient des italiens provenant des différentes régions d'Italie.

Dans « la structure » du roman, les différents personnages se définissent de manière différentielle et oppositionnelle par leur culture et par leur extraction sociale, comme la concierge napolitaine et le professeur milanais.

Ce sont des personnages qui habitent le même immeuble, qui se croisent quotidiennement et qui croient se connaître mais qui, en réalité, ne savent rien de la vie de l'autre.

Amedeo s'affirme comme le narrateur et l'interprète principal du récit et il est difficile de ne pas voir en lui le porte-parole de l'auteur dont il incarne l'éthos .

Cet immigré qui semble un parfait italien, qui connaît la langue à la perfection, qui est extrêmement gentil et courtois avec tout le monde, qui se montre tolérant, compréhensif et n'a de préjugés et de préventions à l'égard de personne nous enseigne que les différents groupes participent à la formation d'une réalité multiethnique qu'il faut observer avec bienveillance.

¹⁷³ Dans leurs récits il y a la réalité dure du racisme et du préjugé, des stéréotypes et des incompréhensions dans une société changeante et contradictoire, compliquée et peu habituée au dynamisme, à la diversité et au concept du melting pot, le point de fusion de peuples différents, l'intégration. Mais il y a aussi des exemples de solidarité et des rapprochements inattendus, des cas d'intolérance et de succès dans la construction du creuset multiculturel de l'Italie du nouveau millénaire.

En 2000 paraît *Va e non torna*, chez Besa et dans la collection Nuove Lune .

Le roman, écrit encore une fois à la première personne, est l’histoire d’un jeune homme, Elton, alter ego de l’auteur, Ron Kubati, albanais, né en 1977 et arrivé en Italie à l’âge de vingt ans.

Le narrateur protagoniste quitte son pays, l’Albanie, comme l’avait fait l’écrivain même en 1991, l’année de la chute du régime communiste.

On a ici affaire à un autre profil de migrant : différent est le lieu d’origine (l’Europe de l’Est et non plus l’Afrique; différente est l’extraction sociale du protagoniste (fils de dissidents); différente est la condition de vie du jeune Elton (il est étudiant universitaire et il travaille comme interprète).

L’invariant c’est, pourtant, toujours l’aspiration à une vie meilleure, le désir de réaliser un rêve, même si ce projet comporte des risques.

Le narrateur fait partager au lecteur les pages de son journal intime où se mêlent les situations les plus diverses dans les lieux les plus variés : on passe des salles du tribunal aux salles de l’université; des souvenirs de son enfance aux luttes des dissidents; de son amour d’enfance pour une fille qu’il cherche désespérément mais qu’il n’arrivera pas à retrouver.

C’est un migrant, un jeune migrant qui souffre encore de la nostalgie de son pays, qui est parfois témoin d’épisodes de discrimination, mais qui, toutefois, a plus de possibilités que les protagonistes des premières œuvres de vivre une vie décente, dans un milieu plus sain, entouré de gens qui savent mieux l’accepter et qui reconnaissent ses compétences professionnelles.

Comme l’écrit Daniela Carucci, le roman n’est pas que le récit d’une migration, c’est aussi une sorte de roman d’initiation et « une éducation sentimentale » :

“Ma Va e non torna non è solo una storia di emigrazione, è anche romanzo d’iniziazione giovanile, se è vero che tutti i giovani vivono nel desiderio e nella ricerca di un altrove. Certo non sempre, per fortuna, si deve scappare in bilico tra la vita e la morte.”

Le récit de Nino Vetri *Lume lume* (éditée par Sellerio en 2010 et qui a obtenu le prix Vittorini) a ceci d'original que le protagoniste n'est pas un migrant mais un italien qui explore son propre quartier comme s'il était en terre étrangère.

L'histoire n'est plus racontée par un migrant.

C'est un palermitain qui voudrait connaître les paroles d'une vieille chanson roumaine et part à la recherche de quelqu'un qui puisse l'aider.

En faisant le tour de son quartier, il est complètement dépaycé et découvre un monde « exotique »: un mélange d'ethnies, de religions, de coutumes, de conceptions de vie qu'il ne soupçonnait pas.

Sur un tel thème, on pouvait concevoir un récit illustrant la thèse réactionnaire selon laquelle « on n'est plus chez soi ».

Le roman de Nino Vetri est au contraire un hymne à l'ouverture.

Il nous suggère par le biais de cette fiction souriante, qu'entrer en contact et échanger avec des gens différents de nous par leur origine, leur ethnie, leur culture, leur confession, permet d'ouvrir son propre esprit vers des horizons beaucoup plus vastes, de dépasser les préjugés qui divisent les êtres et les empêchent de prendre conscience qu'en dépit des différences ils appartiennent tous à une même humanité.

On pourrait taxer l'auteur d'angélisme, dans la mesure où il semble ignorer les tensions qui peuvent naître de la cohabitation de différentes communautés sur un même territoire qui est loin d'être toujours aussi pacifique.

Mais il est vrai aussi que Palerme par son histoire est mieux préparée que d'autres villes à la construction d'une société multiculturelle.

En 2010 une autre œuvre vient enrichir la production littéraire traitant le sujet de la migration et c'est le roman de Fabio Geda qui relate à la première personne l'expérience d'un enfant contraint de fuir son pays, l'Afghanistan, pour échapper à la guerre.

L'œuvre est éditée par la même maison d'édition, B.C.Dalai qui vingt ans plus tôt avait publié *Io venditore di elefanti* de l'écrivain sénégalais, Pap Khouma.

Les deux histoires présentent des points en commun si on considère que les deux protagonistes sont obligés de quitter leur pays; qu'ils vivent de nombreuses tribulations avant de s'installer en Italie; que tous les deux sont séparés de leur famille.

Mais la grande différence c'est que le protagoniste de *Nel mare ci sono i coccodrilli* n'est qu'un enfant, un enfant d'une dizaine d'années qui doit toutefois oublier qu'il est un enfant, doit quitter sa mère et ses proches pour affronter de terribles épreuves, un enfant qui témoigne toutefois, face à l'adversité, le courage d'un adulte.

Enaiyatollah Akbari, le narrateur protagoniste, raconte tout ce qu'il a vécu, de son départ de l'Afghanistan jusqu'à son arrivée en Italie, en traversant l'Iran, la Turquie et la Grèce.

C'est le journal intime d'une expérience horrible: l'enfant est brutalisé, spolié, exploité, victime de racisme et d'innombrables sévices et humiliations ; mais il est prêt, en dépit de tout, à poursuivre son chemin vers la liberté à laquelle il aspire.

C'est cette aspiration qui le soutient lorsqu'il manque de mourir asphyxié dans un camion, écrasé au milieu d'une foule de désespérés qui comme lui suivent le rêve d'une vie plus digne.

Cette histoire est un grand exemple de courage, de force de volonté.

C'est une invitation à se dépasser, et à dépasser aussi les barrières qui nous séparent des autres.

Le message qu'il délivre est profondément humaniste.

Aussi devrait-il être lu en classe:

Quello del lungo viaggio di Enaiat, è un racconto che fa riflettere, commuove, fa una immensa tenerezza. Insegna molto. Ed è necessario, in un periodo come questo. Un periodo in cui si discute giornalmente di immigrazione, clandestinità, intolleranza, razzismo. E' uno di quei libri che andrebbero fatti leggere nelle scuole e in tutti gli altri – possibili e immaginabili – luoghi pubblici. Perché l'intolleranza nasce da ciò che non si sa, perché le vite di questi uomini che arrivano sulle nostre coste sono tanto distanti da noi, ed è per questo che ne abbiamo paura. Ma con la paura non si va da nessuna parte, anzi, si rischia solo di remare controcorrente. Forse non basteranno centocinquanta pagine a convincere tutti, ma credo siano sufficienti a innescare una sorprendente catena di solidarietà.¹⁷⁴

L'intérêt et la force du livre et qu'il émeut et fait réfléchir.

Il ne se contente pas d'exciter les affects.

Il y a d'ailleurs dans la forme et le style mêmes du récit, dans l'ironie, l'humour et le sens de la dérision dont témoigne constamment le narrateur une manière de désamorcer le pathos.

Rien dans le récit n'est toutefois euphémisé.

S'il ne trahit aucune complaisance dans l'évocation de la violence, le narrateur expose les faits sans les édulcorer.

C'est une histoire qui se termine bien, mais la conclusion heureuse n'a toutefois rien d'un happy end consolateur.

Le narrateur insiste sur le fait qu'il doit dire? d'avoir survécu moins à ses capacités et à son mérite qu'à un concours de circonstances improbables, en un mot à la chance.

Il rappelle que des milliers d'autres migrants ont péri et continue à périr en cherchant à gagner l'Europe occidentale.

Le jeune lecteur italien réalise à la lecture de ce récit qu'il aurait pu se trouver dans la même situation qu'Enaiatollah, l'enfant qui a dû risquer sa vie pour trouver des conditions d'existence « normales » dont le simple fait d'être né par hasard dans un pays en guerre l'avait privé.

Ce migrant relate une expérience qui paraît invraisemblable tant elle est pleine de rebondissements

¹⁷⁴ <http://www.leggereacolori.com/letti-e-recensiti/recensione-nel-mare-ci-sono-i-cocodrilli-fabio-geda/>

dramatiques qui laisserait presque par leur accumulation même le lecteur occidental incrédule.

Et pourtant ces tribulations sont comparables à celles qu'ont vécus et que continuent de vivre des millions d'êtres contraints de fuir leur pays.

L'auteur s'exprime aussi pour eux.

On éprouve pour le héros un sentiment de pitié mais aussi d'admiration pour le courage et la force de volonté qui le poussent à chercher « un posto nel mondo » et à remercier le sort d'avoir pu l'atteindre.

Le 15 septembre 2010 la Maison d'édition Rizzoli publie une autre œuvre traitant encore le sujet de la migration : « *La mia casa è dove sono* » dont l'auteure, Igiaba Scego, avait connu le succès, cinq ans plus tôt, avec un récit qui la voyait comme protagoniste.

Ce roman, écrit à la première personne, est à nouveau de nature autobiographique.

Elle n'est plus cette fois la seule protagoniste: elle est accompagnée de son frère et de son cousin et tous les trois, ils partagent leurs souvenirs d'enfance, les lieux de leur enfance, les innombrables moments vécus avec leur famille.

Le migrant ne fait plus face tout seul à toute une réalité extrêmement difficile en terre étrangère; il ne raconte plus son histoire individuelle, mais celle de toute sa famille; il n'est plus tout seul débarqué dans une terre étrangère.

L'histoire que l'auteure présente dans ce roman, c'est non seulement l'histoire de toute une famille mais celle de deux pays: l'Italie et la Somalie .

La protagoniste se fait porte-parole des épreuves que tous les membres de sa famille ont traversées et des affects qui y sont attachés: tristesse, douleur, humiliation, honte.

Mais la Somalie, son pays d'origine, et en particulier sa capitale, Mogadiscio, n'a plus rien à voir avec ce monde qu'elle n'a jamais connu mais dont elle avait pu se faire une idée à travers les récits de ses parents: la dictature de Barre l'a complètement détruite.

L'Italie ne représente plus non plus le rêve qu'avait Monsieur Scego lors de son premier séjour.

Maintenant le train de vie des Scego a complètement changé: plus de limousine; plus de folles emplettes dans les boutiques de luxe; plus de vie mondaine.

Mais au contraire de continuel sacrifices pour trouver de quoi manger, de quoi s'habiller.

La famille déclassée est à présent exposée à la discrimination, au racisme, à l'exclusion.

Mais la jeune protagoniste fait en revanche une rencontre décisive avec une personne qui lui redonne confiance en elle, son institutrice, qui l'aide à vaincre le mutisme où elle s'est enfermée et à découvrir les ressources réparatrices et créatrices de la parole.

Et à partir du moment où elle est parvenue à surmonter sa peur et ses inhibitions, elle commence à percevoir la réalité dans laquelle elle vivait comme beaucoup moins hostile, à sentir le pays comme beaucoup moins étranger; elle commence surtout à pouvoir se raconter, et à se construire ou reconstruire à travers ce récit, à raconter son histoire et à lui donner sens en la partageant avec autrui.

Elle a compris, et c'est justement cela l'aboutissement de toutes ses réflexions, qu'on peut se sentir chez soi dans le pays d'accueil sans pour autant perdre ses propres racines.

Donc le migrant représenté dans cette œuvre peut dire avec fierté que sa maison est là où il est, sans que ce sentiment de parfaite intégration entre le moins du monde en conflit avec l'amour qu'il éprouve pour sa terre natale.

*“Questo è il racconto di cosa significa portarsi dietro la propria casa in un paese nuovo, delle difficoltà di essere accolta, accettata, amata. È la storia di Igiaba ma, in fondo, parla di noi”*¹⁷⁵

Timira romanzo meticcio présenté au festival international de Ferrara au mois d’octobre 2012, offre au lecteur une vision du migrant, plus précisément, de la migrante, tout à fait particulière.

L’adjectif « métis » qui qualifie le substantif « roman » dans le titre de l’ouvrage peut s’entendre en plusieurs sens, comme l’affirme Igiaba Scego en rapportant les mots mêmes d’un des co-auteurs, l’écrivain italien Giovanni Cattabriga, alias Wu Ming:

*Gli autori del romanzo sono un’attrice italo-somala di ottantacinque anni (Isabella Marincola), un mediatore somalo con quattro lauree e due cittadinanze (Antar Mohamed Marincola) e un cantastorie italiano col nome cinese (Wu Ming 2). Quindi è meticcio la protagonista, è meticcio l’avventura (tra Italia e Somalia), è meticcio la scrittura (mescola invenzione, memoria, archivio) ed è meticcio pure il collettivo di autori.*¹⁷⁶

¹⁷⁵ <http://www.goodreads.com/book/show/9649518-la-mia-casa-dove-sono>

Celui-ci est le récit de ce que signifie emporter sa propre maison dans un pays nouveau, des difficultés d’être accueillie acceptée, aimée. C’est l’histoire de Igiaba mais, tout compte fait, elle parle de nous

¹⁷⁶ Les auteurs du roman sont une écrivaine italo-somalienne de quatre-vingt-cinq ans (Isabelle Marincola), un traducteur interprète qui possède quatre maîtrises et la double nationalité (Antar Mohamed Marincola) et un auteur-compositeur-interprète au nom chinois (Wu Ming 2). Donc, la protagoniste est métisse, l’aventure est métisse (entre l’Italie et la Somalie), l’écriture est métisse (elle mêle l’invention, la mémoire, l’archive) et le collectif s’auteurs est métis. <http://www.wumingfoundation.com/giap/?p=8067>

Ainsi le métissage concerne-t-il aussi bien les auteurs “empiriques” du roman que l’histoire narrée et la forme composite du récit.

Et Scego commente en ce termes le propos de Wu Ming 2:

*“Forse possiamo aggiungere che nel 2012 meticcias è anche l’Italia, fatta ormai di tante persone con origini diverse. Certo l’Italia non si riconosce meticcias (ancora non dà la cittadinanza ai figli di migranti nati qui per esempio), ma lo è...e non solo da oggi.”*¹⁷⁷

Ce que suggère l’écrivaine, c’est qu’un tel livre est aussi l’expression de la mutation culturelle qui s’est opérée dans la société italienne, qu’un tel roman n’aurait pu être écrit il y a trente ou quarante ans et qu’il n’aurait pas non plus trouver son public.

Il répond donc à l’horizon d’attente de notre époque, ce que son succès atteste .

C’est la narratrice homodiégétique qui nous ouvre les pages de son journal intime.

Cette femme qui n’a cessé de burliner entre l’Italie et la Somalie a toujours été considérée comme noire en Italie et comme blanche en Somalie; elle a donc vécu la condition de migrante et d’étrangère dans les deux pays.

Elle finit son existence dans la péninsule où, bien qu’elle ait la nationalité italienne, elle ne trouve même pas un toit et quelques subsides pour assurer ses vieux jours.

La représentation de cette migrante est pleine de charme, parce qu’elle sait rendre les souvenirs heureux et douloureux de toute son expérience avec force; son style a un rare pouvoir d’évocation, il exerce sur le lecteur une sorte de fascination.

¹⁷⁷« On pourrait peut-être ajouter qu’en 2012, l’Italie aussi est métisse, quelle est désormais constituée de de tant de personnes aux origines diverses. Certes, l’Italie ne se reconnaît pas comme métisse (elle ne donne pas encore la citoyenneté aux enfants de migrants nés ici par exemple) mais elle l’est et cela ne date pas d’aujourd’hui.» <http://www.wumingfoundation.com/giap/?p=8067>

Les scènes de son passé qu'elle ressuscite par la magie du verbe sont comme les séquences d'un film qui défilent sous ses yeux.

Elle a mené une vie de migrante aussi bien en Italie qu'en Somalie, faite de difficultés indicibles; de sorte qu'elle ne peut au bout du compte se sentir chez elle ni en Somalie, ni en Italie.

Elle doit avoir recours à toute sa force de volonté pour faire face aux épreuves que lui impose l'existence : des mauvais traitements que lui inflige sa belle-mère parce que la couleur de sa peau lui rappelle la trahison de son mari, à la mort de son frère, aux avances indiscretes des hommes qui pensent qu'une mulâtresse ne saurait être vertueuse et cherchent à abuser d'elle quand pour vivre elle exerce la profession de « modèle vivant » et pose nue pour des peintres.

Elle sait toujours utiliser ses ongles, ses dents, son cerveau; elle résiste et ne cesse pas de combattre, pour elle-même et pour son fils auquel elle transmet sa même obstination, sa même détermination à atteindre ses objectifs.

Le dispositif romanesque est ici complexe. Les pages du journal intime de l'héroïne, Isabella Maringola, représentent le point de départ de tout le roman.

C'est ce matériau associé à de nombreux documents d'archives qu'exploite le narrateur extra-diégétique pour élaborer le récit qui accomplit de nombreux allers retours dans la chronologie.

L'histoire de cette femme et les difficultés qu'elle rencontre en tant que bâtarde et mulâtresse non seulement dans son enfance et son adolescence dans le contexte de l'Italie fasciste mais aussi dans l'après-guerre constituent la fabula.

Les relations parfois difficiles qu'elle entretient avec son fils sont au cœur du récit.

La mère et l'enfant sont en désaccord et s'affrontent sur bien de points mais se révèlent très semblables dans leur commune volonté d'atteindre leurs buts respectifs coûte que coûte.

Le chemin parcouru par l'écrivaine Shirin Ramzanali Fazel avec son roman *Lontano da Mogadiscio* (1994) et poursuivi par Igiaba Scego avec *Salsicce* (2005) et *La mia casa è dove sono* (2010), par Ron Kubati avec *Va e non torna* (2010) et par Beatrice Monroy avec *Ragazzo di razza incerta* (2013).

Romancière et dramaturge, née à Palerme mais ayant vécu en France et aux Etats-Unis, Beatrice Monroy est une écrivaine cosmopolite.

Avec ce récit, écrit à la troisième personne, on a encore affaire à un ouvrage relevant de la « Littérature de la migration ».

L'action se passe à Tunis dans l'entre-deux guerres, à l'époque du protectorat français.

Le protagoniste, Mario (ou Marius) Scalesi, est un jeune homme cultivé bien que d'extraction sociale modeste.

Sa seule possibilité de trouver un jour un emploi, selon son père émigré de Palerme à Tunis, est de faire des études, parce que quand on est estropié comme Marius, on ne peut pas exercer de métier manuel.

Marius a donc tout misé sur la culture.

Mais sa condition de fils d'immigré, de macaroni, l'expose au racisme et à l'exclusion.

Lorsque on lui diagnostique une maladie mentale, il est expulsé de son pays natal et renvoyé en Sicile.

Ce jeune homme offre un exemple de dignité.

Il ne manifeste jamais d'aigreur, de rancœur ou de ressentiment.

Marius Scalési envisage d'embrasser la carrière d'enseignant parce qu'il sait que c'est une tâche difficile à accomplir mais que c'est peut-être aussi la plus importante des missions.

Il n'arrivera pourtant pas à concrétiser cet idéal parce que sa maladie mentale le conduira à la mort à trente ans.

Cette histoire qui remonte aux années vingt du siècle dernier, reste un grand exemple de conduite de vie.

Beatrice Monroy rend hommage avec cet ouvrage à une figure méconnue.

Ignoré en Italie, Marius Salesi et à présent reconnu en France et sa mémoire est honorée en Tunisie.

En effet, quelque dix ans après sa mort ses poèmes ont été publiés en France et il est même considéré par les spécialistes comme l'initiateur de la littérature nord-africaine d'expression française.

L'écrivain et critique Salvatore Mugno, qui a traduit la poésie de Marius Scalési évoque « des vers alexandrins d'une beauté extraordinaire qui dénotent un auteur génial » ¹⁷⁸

Et encore, sa fin tragique après trois ans d'isolement à l'asile d'aliénés de Palerme résonne avec l'actualité.

La fosse commune où il a été enseveli représente allégoriquement, comme le suggère Monroy, la mer où des milliers de migrants anonymes continuent chaque jour à trouver la mort.

La mer qui empêche la réalisation de rêves ; qui ne laisse pas connaître les noms et qualités de ceux qui sont par elle engloutis; qui mêle dans un seul ensemble les individualités singulières.

Cette même mer méditerranéenne, déjà présente dans la littérature nord-africaine, qui continue à être le théâtre de terribles drames, des milliers de malheureux perdant quotidiennement dans ses vagues l'espérance de rejoindre un port sûr.

¹⁷⁸ Propos tenu dans une interview du 9 juin 2014.

www.raityv/dl/RaiTV/programmi/media/Contentlem-6c87a957-8023-403d-a5b0-e82e95e19656.html

LA FONCTION (condition) SOCIALE DU MIGRANT

Le premier migrant représenté dans l'œuvre *Immigrato* de Methnani, publiée en 1990 n'a pas de rôle défini dans la société : son principal souci est de s'intégrer ; il n'hésite pas à se faire passer pour plus ignorant qu'il n'est afin de se faire accepter.

Il croit qu'en parlant la langue de la rue, vulgaire, en fréquentant les bars, en passant les soirées à se souler, il a moins de probabilités d'être perçu comme différent et donc rejeté, exclu de la collectivité.

L'Italie représente le rêve de tous les jeunes de son âge qui, comme lui, associent au « *bel paese* » l'idée de liberté, de réussite, d'activité professionnelle rentable.

La réalité qu'il découvre est tout autre : il s'attendait à trouver dans la société italienne une grande ouverture d'esprit et découvre la discrimination ; le désir de s'insérer dans la société se heurte aux manifestations d'un racisme indigne d'un pays civilisé !

Ce migrant peut être rapproché du protagoniste de l'œuvre de Pap Kouma *Io venditore di elefanti* publiée d'ailleurs la même année avec, pourtant, une légère différence, dans le sens où ce dernier a une conscience plus manifeste de sa condition.

Celui-ci ne cherche pas à cacher l'instruction qu'il a reçue dans son pays d'origine, cette culture qui lui a permis de se faire une idée plus exacte des pays où il a choisi de se rendre.

Il n'est plus poussé par un rêve, par un fantasme : il arrive en Italie, le pays où il décidera de s'installer après un séjour en France, avec un objectif bien précis : celui d'obtenir un permis de séjour, une certaine stabilité, donc, les conditions susceptibles de lui permettre de réaliser le seul grand désir de sa vie : fonder un foyer.

Ce projet modeste ne l'empêche pourtant pas de subir des humiliations dans son travail, dans sa vie de tous les jours ; d'être victime de discriminations, de racisme. Mais il trouve en lui la force de ne pas se rendre, de continuer à lutter parce qu'il veut absolument dépasser sa condition pénible et s'assurer et assurer aux siens une vie digne et honorable.

Neuf ans plus tard, en 1999, un autre récit, écrit encore une fois à la première personne mais cette fois par une femme, présente à un public toujours plus nombreux, une nouvelle représentation du migrant.

Cette représentation est nouvelle pour deux raisons : d'une part la protagoniste est une femme et d'autre part sa condition sociale est bien différente.

C'est la femme d'un homme d'affaires et elle n'a pas à faire face aux difficultés matérielles : elle suit son mari dans ses voyages à travers les différents pays sans être à la recherche d'un travail, ou d'un emploi qui puisse lui assurer un niveau de vie plus décent.

C'est une migrante cultivée, d'une extraction sociale élevée, qui n'a pas la nécessité d'améliorer son niveau de vie qui est déjà bien acceptable.

C'est une femme très sensible et cette sensibilité la mène à percevoir combien il y a encore de discrimination, de racisme, de difficulté à accepter l'autre, l'étranger, celui qui diffère par la couleur de sa peau, par sa croyance religieuse, par ses coutumes.

Ce ne sera pas le seul exemple dans la « littérature de la migration » d'un migrant appartenant à une classe sociale supérieure, cultivé et doué de sens critique, capable d'analyser le comportement

de ceux qui se prétendent ouverts et disponibles mais qui en réalité n'arrivent pas à dépasser certains préjugés et ne comprennent pas, comme la protagoniste elle-même l'affirme à la fin de l'œuvre, que *la réalité sera inévitablement toujours plus multiraciale*.

On trouvera d'autres tentatives d'attirer l'attention du lecteur sur un migrant qui gagne l'Italie parce qu'il doit quitter son pays natal à la recherche d'une vie meilleure.

Les protagonistes des œuvres de Igiaba Scego appartiennent elles aussi aux classes moyennes et sont également dotées d'une certaine culture.

Nous sommes déjà au xxe siècle et précisément ce siècle a cinq ans quand sort la première des trois œuvres que la jeune écrivaine, d'origine somalienne mais née en Italie, publie de 2005 à 2015.

C'est comme si Shirin Ramzanali Fazel avait ouvert la voie qui sera ensuite suivie par d'autres écrivains, ce qui peut être interprété comme le signe d'une évolution de la société, la preuve que les mentalités s'ouvrent à l'altérité.

Ces nouveaux protagonistes continuent, pourtant, à faire les mêmes expériences négatives, à être encore victimes d'épisodes de racisme, à subir encore la discrimination.

Différent est leur point de départ : il n'y a plus la douleur de quitter sa patrie ; la souffrance de ne pas avoir d'abri ; l'humiliation de ne pas être considéré en tant qu'étrangers comme digne d'attention et d'égards.

Ils ne sont plus à la recherche d'un emploi quelconque pour assurer leur subsistance ; ils ont fait des études ; ils fréquentent des quartiers moins dégradés et des gens plus civilisés.

Ils n'ont plus à faire face aux nécessités matérielles, mais s'interrogent sur les conditions de leur intégration ; ils se demandent comment ils sont perçus, s'ils peuvent être considérés comme italiens malgré leurs origines et s'ils peuvent légitimement restés attachés à ces origines.

C'est donc plutôt une exigence de nature morale et spirituelle.

La protagoniste de *Salsicce* est, de fait sinon de droit, italienne parce qu'elle est née en Italie, a fait ses études en Italie, a toujours utilisé la langue italienne, mais ses origines sont somaliennes et elle a le sentiment que ce n'est qu'en les reniant qu'elle deviendra une italienne à part entière.

Sauf à constater dans la conclusion du récit qu'en fin de compte elle ne tient pas à se priver de la part somalienne de son identité.

Cette protagoniste se distingue des autres par sa condition sociale, son souci de savoir si elle peut être italienne sans renoncer à ses racines.

Cette exigence caractérisera aussi la protagoniste de l'œuvre suivante, publiée cinq ans plus tard alors que les conditions de vie n'ont pas radicalement changé et que le besoin d'intégration demeure.

Cette fois la conclusion est encore plus optimiste. Celle-ci va au-delà du besoin de se sentir intégrée parce que la jeune protagoniste (encore une fois l'alter ego de l'auteure) après une suite d'expériences négatives, arrive à la conclusion que, où qu'elle soit, elle se sentira toujours « *chez elle* » parce qu'elle ne perdra pas son identité.

Il ne lui faudra plus imiter les italiens « de souche » pour se sentir intégrée.

Elle se sentira désormais bien dans sa peau d'italo-somalienne ou plutôt de citoyenne du monde.

Un migrant qui a une véritable fonction sociale dans le pays d'accueil, est le jeune Elton protagoniste du roman *Va e non torna*, écrit à la troisième personne par l'écrivain Ron Kubati, d'origine albanaise, arrivé en Italie comme son personnage à l'âge de vingt ans.

Comme l'auteur, qui appartenait à une famille d'intellectuels dissidents, Elton a fait ses études supérieures à Bari.

Il fréquente les salles de l'Université, les salles du tribunal, les maisons de ses amis.

C'est le seul exemple de protagoniste qui ait une profession définie : il est interprète au tribunal.

Il n'appartient pas à la catégorie des migrants économiques comme tant de ses congénères qui ont fui l'Albanie poussés par la nécessité.

Il a obéi à une nécessité intérieure et non pas matérielle, un besoin de rupture radical, un sentiment d'urgence, la conviction qu'il lui fallait traverser l'Adriatique et se rendre en Italie pour pouvoir se réaliser pleinement.

C'est lui qui a choisi de s'installer en Italie conscient de toutes les difficultés que ce choix comporte: dans la vie de tous les jours, dans son travail, dans ses liens affectifs, dans le rapport difficile avec sa mère.

La condition sociale du migrant est tout autre, l'attitude de la société à son égard aussi : il n'est guère victime de discrimination. Il exerce une fonction socialement reconnue.

Dans le domaine professionnel, il jouit d'une certaine autonomie sinon d'une complète indépendance; il peut même se permettre de refuser une proposition qui ne lui paraît pas avantageuse.

Une autre figure de migrant ayant une certaine fonction dans la société est celle de Adua, la protagoniste du roman homonyme de Igiaba Scego, publié en septembre 2015.

C'est l'histoire d'une femme immigrée en Italie dans les années soixante-dix pour échapper au régime dictatorial de Siad Barre en Somalie.

Elle n'a, à l'époque, que dix-sept-ans et elle quitte son pays dans l'espoir de réaliser son rêve de liberté.

Une double liberté: elle entend s'émanciper de la tutelle d'un père sévère et autoritaire d'un côté et de l'autre de la dictature de son pays natal.

Mais pour atteindre ce but elle doit remodeler son corps dans l'espoir de faire une carrière d'actrice de cinéma.

Elle ne jouera que dans un seul film, pornographique, et elle payera très cher cette expérience qui aggravera sa marginalisation, la plongeant dans une solitude toujours plus grande.

Mais elle ne se décourage pas et elle continue à lutter.

Elle lutte pour elle-même et pour les autres, pour tous ceux qui voudraient une vie meilleure, une dignité plus grande, un futur plus vivable.

Sa générosité la mène à se marier avec un jeune congénère débarqué, avec mille autres, à Lampedusa et arrivé lui aussi à Rome dans cette ville qu'on représente dans les guides touristiques comme « *una città museo cielo aperto* », mais qui lui apparaît comme une ville sordide où « *pisciano cani e umani* »¹⁷⁹

L'imagination se heurte à une réalité cruelle qui ne laisse pas de place aux rêves et produit de l'exclusion.

Adua l'a découvert à ses frais en cherchant à faire carrière dans le monde du cinéma, où elle n'a trouvé que corruption, exploitation, manipulation et chantage.

Les hommes ont abusé de sa crédulité en lui donnant l'illusion qu'elle pourrait devenir une véritable artiste et atteindre facilement la célébrité.

¹⁷⁹ Igiaba Scego, Adua , Giunti, 2015 Giunti, p.23

Mais en réalité elle a dû troquer sa dignité pour participer au tournage de quelques séquences d'un film jamais monté.

Elle s'est heurtée à un double échec professionnel et sentimental : non seulement la carrière d'actrice dont elle rêvait s'est révélée n'être qu'un leurre mais son mariage aussi n'a été qu'un mariage de convenance.

De ces pages parfois d'une brutalité effrayante où sont présentées des scènes difficilement soutenables de racisme, de discrimination ressort, malgré tout, une lueur d'espoir, une volonté de faire prévaloir la solidarité et surtout une grande ténacité dans la quête de la liberté.

LECTURE CRITIQUE

Il est presque incroyable qu'un fait divers, dans le cas spécifique, la mort d'un jeune travailleur saisonnier d'origine sub-saharienne, ait représenté l'étincelle qui a provoqué la prise de conscience des conditions de vie inacceptables des immigrés et le besoin de la dénoncer dans une production littéraire.

Si les premiers récits relèvent apparemment tous du simple témoignage, cela est avant tout dû à la politique des maisons d'éditions qui n'acceptent pas d'ouvrages de fiction et ne publient que des récits de nature autobiographiques.

Comme le souligne Daniele Comberiati

« Le cas de «Immigrato» de Salah Methnani est à cet égard emblématique, parce que le manuscrit avait été proposé aux maisons d'édition comme un roman, mais il ne fut accepté qu'en tant qu'autobiographie comme si l'auteur avait simplement témoigné et reporté pas écrit l'expérience vécue, sans aucun travail créatif »

La question donc de l'émergence du roman de la migration est plus complexe que ce que l'on pourrait imaginer.

La constitution d'un genre hybride, à mi-chemin du témoignage et de la fiction remonte en fait à l'origine.

Ces récits sont écrits à quatre mains, avec la collaboration d'italianophones (des journalistes, dans la plupart des cas) émus par le récit des expériences pénibles et parfois presque tragiques qu'ont faites les migrants et qui souhaitent apporter à ces derniers leur soutien ¹⁸⁰.

¹⁸⁰ Daniele Comberiati parle à ce propos "d'immigration non-cultivée" dans le sens où les premiers auteurs n'arrivent pas en Italie avec un solide bagage culturel. "Scrivere nella lingua dell'altro" Bruxelles, Peter Long, 2010. Daniele Comberiati a été un des premiers en Italie à s'occuper de la littérature de la migration et de la littérature post coloniale.

Ce sont donc des textes co-écrits.

C'est ainsi qu'Oreste Pivetta¹⁸¹ transcrit le contenu des cassettes enregistrées par Pap Khouma et les lui rend pour qu'il les revoie, les amende, les enrichisse avant de publier son œuvre *Io venditore di elefanti* (BC.Dalai 1ère édition 1990).¹⁸²

Les enjeux de ces premières publications sont de « faire ressortir les préjugés raciaux et sociaux qui traversent la société italienne dans son ensemble ».

C'est pourquoi « la violence, la solitude, la difficile intégration en sont les thèmes privilégiés ».

Les grandes maisons d'édition ne trouvent pas un grand intérêt à publier ces ouvrages parce qu'elles croient qu'ils ne se vendront pas et que ce n'est qu'un public de niche qui peut être intéressé par de semblables récits.

Petit à petit, les auteurs étrangers qui ont choisi d'utiliser la langue italienne pour transmettre leur expérience s'autonomisent et ils n'ont plus besoin de collaborateurs compétents pour mettre en forme leur histoire.

Si les stratégies éditoriales consistent en un premier temps à proposer les récits sous l'étiquette du témoignage, la tendance ne tardera pas à se renverser, compte tenu de l'appétence du public pour le genre romanesque.

En outre, la mode de ce sous genre ambigü qu'est la « non fiction novel » va favoriser l'essor d'un très riche filon dans le champ de la « littérature de la migration ».

¹⁸¹ Oreste Pivetta (1949): journaliste, écrivain, critique italien

¹⁸² Camberiat D. 2010. La première génération des écrivains africains d'Italie (1989-2000) *Etudes littéraires africaines*, (30),79-82.doi:10.7202/1027348ar

Parmi les premiers ouvrages explicitement présentés comme relevant du genre romanesque, l'ouvrage de l'écrivain italo-algérien Amara Lakhous, *Scontro di civiltà per un ascensore a Piazza Vittorio* (E/O 2006) constitue un cas singulier.

En effet le roman qui paraît en Italie n'est autre que la traduction effectuée par l'auteur lui-même d'un roman initialement publié en langue arabe en Algérie.

Lakhous témoigne d'une parfaite maîtrise de la langue italienne, dont il sait exploiter les différents registres.

L'auteur même rend compte en ces termes des enjeux à la fois politiques et esthétiques de ce livre:

J'ai voulu montrer cette Italie nouvelle, la société italienne est en train de changer, il faut donc changer notre regard sur elle.

A Rome, il y a un vrai mélange, de vraies relations plurielles entre les communautés, d'ailleurs il est difficile d'en repérer une plutôt qu'une autre. ,¹⁸³

Amara Lakhous est l'exemple même de la nouvelle génération d'écrivains de la migration.

Le jeune algérien décide de s'installer en Italie à l'âge de vingt-cinq ans, afin de fuir la violence qui ravage son Pays en proie à la guerre civile.

Il s'inscrit à l'Université La Sapienza de Rome en anthropologie et s'installe dans la Capitale pour « se nourrir d'Italie », selon sa propre expression.¹⁸⁴

¹⁸³ Propos rapportés par Nathalie Galesne dans son article du 30 décembre 2013. www.babelmed.net/article/3187-amara-lakhous-lecrivain-qui-se-joue-des-franieres/
Nathalie Galesne est rédactrice en chef du site Babelmed, journaliste, enseignante

¹⁸⁴ www.scrivitidafrika.it › Schede autori e interviste

Grâce aussi à l'apprentissage immédiat de la langue, favori du contexte linguistique pluriel dans lequel il avait vécu: l'algérois, le berbère, l'arabe classique, le français, il a des instruments pour trouver sa place dans la culture italienne.

Il ne s'agit pas pour Lakhous de choisir entre l'arabe et l'italien : il écrit dans les deux langues.

Si à ses débuts, il compose ses œuvres en arabe et les traduit ensuite en italien, il accomplit ensuite le chemin inverse (même s'il préfère parler de réécriture plutôt que de traduction, car il s'agit de véritables adaptations:

Aujourd'hui Amara Lakhous occupe une position unique, une double présence dans le panorama littéraire de la péninsule et du monde arabe qui lui permet d'échapper à la case des écrivains migrants dont raffole l'Italie : « J'ai la chance inouïe de produire dans les deux langues, d'avoir une écriture gemellaire »¹⁸⁵

Après un séjour à Turin, l'écrivain séjourne quelque temps en France.

Et c'est au cours de ce séjour dans l'hexagone qu'il évoque avec émotion les deux villes italiennes où il a vécu, Rome et Turin:

Rome fait désormais partie de moi, de mon identité. Quant à Turin c'est une ville très intéressante, en pleine transition, qui doit se détacher de ses certitudes, respirer avec d'autres poumons que la Fiat. Elle est magnifique, multiculturelle, c'est la ville ouverte comme je les aime»¹⁸⁶

Lakhous vit à présent à New-York.

C'est le type même de l'écrivain polyglotte et cosmopolite.

¹⁸⁵ www.babelmed.net/article/3187-amara-lakhous-lecrivain-qui-se-joue-des-franieres

¹⁸⁶ Ibid

Une autre catégorie d'auteurs est représentée par ceux qui appartiennent comme Igiaba Scego à la « deuxième génération », celle des auteurs nés en Italie, pour lesquelles l'italien est une sorte de deuxième langue maternelle.

La littérature dite de la migration a, selon Katia Trifirò, le double mérite de déconstruire les stéréotypes attachés à la figure du migrant et de nous révéler à nous-mêmes des aspects insoupçonnés de notre propre culture :

La letteratura scritta in lingua italiana serve così da una parte a ridefinire i confini della figura del migrante, così come siamo abituati a pensarla, e dall'altra a rendere visibili a noi stessi parti nascoste della nostra identità culturale. Obbligando, in un certo senso, al confronto con una produzione di valori che non conosciamo, all'ascolto della voce straniera, i migranti diventano interlocutori, in un discorso che si costruisce sul piano delle rinnovate possibilità dell'immaginario collettivo ¹⁸⁷

¹⁸⁷ « La littérature écrite en langue italienne par des étrangers sert comme ça d'un côté à redéfinir les limites de la figure du migrant, comme nous sommes habitués à l'imaginer, et de l'autre à nous rendre visibles à nous-mêmes des parties cachées de notre identité culturelle. En obligeant, d'une certaine manière, à la comparaison avec une production de valeurs que nous ne connaissons pas, à l'écoute de la voix étrangère, les migrants deviennent interlocuteurs, dans un discours qui se bâtit sur le plan des possibilités renouvelées de l'imaginaire collectif »

K. Trifirò, « L'Europa e lo Straniero. Letteratura migrante come performance identitaria », *Etudes de Littérature italienne contemporaine*, Studi di Letteratura italiana contemporanea Università de Messine, pag.11

Conclusion

Au terme de ce parcours, je peux dire que la tâche a été prenante même si je ne prétends pas avoir fait beaucoup plus qu'effleurer les points que je me proposais de traiter.

Mon intention était de présenter un nouveau genre littéraire qui n'occupe pas la place qu'il mérite dans nos manuels scolaires bien qu'il concerne une réalité d'une actualité brûlante qui nous concerne tous de près.

La littérature de la migration ne se limite pas à documenter l'expérience de personnes qui vivent ou ont vécu de terribles drames. Il s'agit de véritables créations littéraires qui méritent d'être évaluées aussi d'un point de vue esthétique.

J'ai tenté de rendre justice à cette dimension littéraire des œuvres encore trop souvent méconnue.

Les protagonistes des œuvres que j'ai prises en considération sont des personnes contraintes pour différentes raisons de quitter leur terre natale pour se rendre dans un pays qui se révèle peu accueillant et déçoit leurs attentes.

J'ai analysé ces histoires; j'ai comparé les différentes expériences vécues par les protagonistes ; j'ai remarqué le changement entre l'une et l'autre, une certaine évolution aussi.

Chaque histoire était insérée dans une réalité sociale particulière qui rendait uniques les vicissitudes du protagoniste et qui laissait imaginer les difficultés qu'il devait affronter pour réussir à réaliser ses désirs.

Mon corpus comprenait des œuvres écrites dans la période qui va de 1990 à 2015.

Ces vingt-cinq ans ont vu un changement de vision: d'une première réalité faite de problèmes, de souffrance, de discrimination à une autre où la prise de conscience du protagoniste est plus évidente et ses difficultés moins contraignantes et moins dures.

Le protagoniste des premières œuvres est un migrant qui expérimente une réalité faite de douleur et de sacrifices.

Un protagoniste qui parle à la première personne, mais qui ne maîtrise pas parfaitement la langue italienne et doit donc être aidé par une plume capable de donner forme à son récit.

C'est un migrant obligé de quitter son pays natal pour venir en Italie à la recherche d'un travail, d'un toit pour s'assurer une vie décente à lui-même et à sa famille.

C'est un migrant inculte, objet de discrimination, de racisme mais qui cherche, à sa manière, à se faire accepter, à s'intégrer en employant, par exemple, le même langage que les personnes qu'il rencontre dans les bars ou dans la rue.

Un migrant qui ne se pose pas trop de questions, mais qui a seulement besoin de travailler pour pouvoir rêver d'une vie meilleure.

De ce migrant on passe à un autre doté d'une certaine culture.

C'est un jeune Albanais qui décide d'aller « au-delà de la mer » pour expérimenter une autre réalité dans un pays où il rêve de s'installer pour commencer une autre vie.

Il a aussi une qualification : il est titulaire d'un diplôme de traducteur interprète et il exerce cette profession, jouissant d'une certaine reconnaissance sociale.

C'est un tout autre profil de migrant.

Il s'intègre rapidement, même s'il reste encore des difficultés liées à son insertion dans le monde du travail, à ses rapports avec sa famille restée en Albanie, ses amours.

Avec l'oeuvre de Lakhous, on passe de récits dominés par un seul protagoniste à un roman polyphonique où les nombreux personnages s'expriment à tour de rôle.

J'ai prêté une attention particulière aux figures féminines de cinq des douze œuvres que j'ai analysées: *Lontano da Mogadiscio* de Shirin Fazel, *Salsicce*, *La mia casa è dove sono* et *Adua* de Igiaba Scego, *Timira romanzo meticcio* de Wu Ming² et Antar Mohamed.

Ces figures se distinguent par leur personnalité, par leurs expériences, par leur bagage culturel.

Elles se révèlent fortes et prêtes à faire face à l'adversité.

Elles ont grandi, elles ont mûri, elles assument avec courage leur condition d'immigrées dans un pays qui souvent leur reste hostile.

Elles ne se découragent pas pourtant et sont même disponibles, prêtes à aider les autres.

Leur culture les aide à comprendre les situations parfois complexes qu'elles doivent affronter.

Elle font preuve, en dépit des épreuves qu'elles traversent, d'un irréductible optimisme, continuent à caresser l'espoir d'un avenir meilleur.

Les femmes migrantes de mon corpus semblent capables de prendre de la hauteur sans toutefois prétendre occuper une position de surplomb.

La distance qu'elles savent prendre vis-à-vis de leur propre expérience exprime une grande clairvoyance.

Elles ont la capacité de se raconter avec lucidité et ne cachent pas les affects contradictoires et ambivalents qu'éprouve toute personne quittant sa patrie, fût-ce par choix personnel: d'un côté l'espoir de trouver un avenir meilleur dans le pays d'accueil, de l'autre le regret de la terre d'origine.

Toutes les femmes dont il est question ici sont issues d'un milieu social privilégié et sont dotées d'un certain capital culturel.

Elles ne se trouvent pas, à la différence des migrants économiques, dans la nécessité de chercher un emploi; elles disposent le plus souvent de ressources suffisantes, ont un toit et jouissent généralement de bonnes conditions de vie du point de vue matériel.

Pourtant elles ne se sentent jamais complètement à l'aise dans le pays dit d'accueil parce qu'elles sont encore trop souvent l'objet de discriminations et leur sensibilité les rend encore plus vulnérables.

Elles sont dans certains cas amenées à se sentir exclues, isolées, dans un pays qui devrait les recevoir avec chaleur et bienveillance et qui les tient au contraire à distance.

Elles sont déçues du comportement des italiens dits de souche dont elles cherchent à s'approcher le plus possible sans parvenir à effacer l'abîme qui les en sépare.

Leur intelligence et leur force de caractère les aident toutefois à dépasser ces moments de difficulté.

Elles aspirent à être considérées comme des citoyennes à part entière d'un pays dont elles maîtrisent parfaitement la langue, connaissent les traditions, l'histoire, la culture qu'elles respectent, qu'elles admirent et où elles ont choisi de vivre.

Elles semblent parfois relater les faits avec la neutralité d'un chroniqueur, comme si elles n'étaient pas directement impliquées.

Mais cette attitude prouve que, loin de se laisser dominer par leurs affects, elles sont au contraire capables de traiter leurs problèmes d'intégration de façon rationnelle en les objectivant.

Dans certains cas, tout en cherchant à s'intégrer elles entendent conserver leurs racines.

Elles refusent le modèle de l'assimilation que la société tend à vouloir leur imposer car elles sont attachées autant et plus peut-être que les hommes à leurs racines.

Aussi critiquent-elles une société intolérante dont elles visent l'amélioration.

Ce sont de fortes personnalités qui savent, comme on dit, ce qu'elles veulent, pour lesquelles il n'existe pas d'obstacles insurmontables, qui décident de leur avenir, qui veulent continuer à parcourir le chemin de leur vie sans contraintes, sans crainte, sûres d'elles mêmes.

Ces femmes connaissent une évolution considérable, comme le démontre le chemin tracé par Igiaba Scego, écrivaine italo-somalienne.

Les dix années qui séparent la sortie de Salsicce (2005) de celle d'Adua (2015) correspondent à un long processus de maturation.

Chaque ouvrage illustre un moment de ce parcours.

Si la protagoniste du premier récit, se sent étrangère dans le pays qui l'a vue naître, celle de *La mia casa è dove sono* (2010) se sent, plus encore qu'italienne, citoyenne du monde.

La jeune protagoniste de Salsicce (alter ego de l'auteure) croit qu'une parfaite intégration passe nécessairement par l'adoption des coutumes alimentaires du pays d'accueil.

Mais elle ne tarde pas à comprendre qu'elle peut être une "bonne" italienne sans pour autant renier ses racines.

La crise identitaire que l'adolescente a traversée est désormais dépassée.

Maintenant, forte aussi de la présence et de l'affection de ses proches, elle se sent chez elle là où qu'elle se trouve.

Elle n'a plus besoin de se prouver à elle-même son italianité.

Cinq ans plus tard la protagoniste a encore mûri. Même si la vie lui a réservé des moments pénibles, des changements de vie radicaux, les épreuves l'ont aguerrie, elle est plus courageuse.

Elle est capable désormais de garder une certaine distance vis-à-vis des difficultés qu'elle continue à rencontrer, mais qu'elle réussit à maîtriser.

Elle ne cherche plus à se faire accepter, elle ne s'efforce plus d'imiter les autres pour s'intégrer.

La double appartenance n'est plus problématique.

Les autres sont à présent les interlocuteurs avec qui elle peut partager ses expériences, communiquer son point de vue sur le monde.

Cette nouvelle protagoniste est le dernier avatar de l'auteure : c'est une femme adulte qui a acquis la pleine conscience de sa condition d'italienne issue de l'immigration, qui est parfaitement réconciliée avec elle-même et qui est prête à accueillir les autres.

C'est une femme qui ouvre ses ailes vers la totale liberté parce qu'elle s'est débarrassée de toutes ses inquiétudes et réussit à entrevoir un horizon clair et ensoleillé.

Les pages de cette thèse auxquelles je tiens le plus sont celles où j'ai proposé ma lecture personnelle et surtout celles où j'ai cherché à transmettre les sentiments et les sensations que j'ai éprouvées en lisant ces œuvres.

J'ai été heureuse d'avoir eu la possibilité de découvrir une production littéraire encore méconnue qui m'a beaucoup enrichie.

Bibliographie

Œuvres analysées :

FAZEL Shirin Ramzanali, *Lontano da Mogadiscio*, Roma Datanews 1999
FORTUNATO Mario, METHNANI Salah, *Immigrato*, Theoria 1990
GEDA Fabio, *Nel mare ci sono i coccodrilli*, B.C. Dalai editore 2010
KHOUMA Pap , *Io venditore di elefanti*, BC Dalai I éd. 1990
KUBATI Ron , *Va e non torna*, Besa 2010
LAKHOUS Amara, *Scontro di civiltà per un ascensore a piazza Vittorio*, E/O 2006
MONROY Beatrice, *Ragazzo di razza incerta*, Edizioni La Meridian 2013
SCEGO Igiaba, *Salsicce* tiré du recueil Pecore Nere Editori Laterza 2005
SCEGO Igiaba, *La mia casa è dove sono*, Rizzoli 2010
SCEGO Igiaba, *Adua*, Giunti 2015
VETRI Nino , *Lume lume*, Sellerio 2010
WU Ming 2, MOHAMED Antar, *Timira Romanzo Meticcio*, Einaudi 2012

Textes cités :

COMBIERATI Daniele, *Scrivere nella lingua dell'altro*, Peter Long 2010
GNISCI Armando, *Letteratura italiana della migrazione*, Lilith 1998
MAALOUF Amin, *Les identités meurtrières*, Bompiani 2005
MAUCERI M.C., NEGRO M.G., *Nuovo immaginario italiano*, Sinnos 2009
MENGOZZI Chiara, *Vent'anni di scritture italiane della migrazione*, Carocci editore 2013
PISANELLI Flaviano, *Pour une « écriture plurielle » : la littérature italienne de la migration*, Varia 2008, Centre Interlangues «Texte Image Langage» (EA 4182) Université de Bourgogne, 2008
PROTO PISANI Anna, RANZINI Paola, *Paroles d'écrivains: écritures de la migration*, L'Harmattan, 2014

SITOGRAFIE

www.robertopolli.it/~rpolti/caritaslatina2.it/sito2/Youportfolio_Demo/images/stories/formazione/evoluzione_normativa_immigrazione.pdf
http://www.citinv.it/associazioni/LA_TENDA/Martelli.htm
www.robertopolli.it/~rpolti/caritaslatina2.it/sito2/Youportfolio_Demo/images/stories/formazione/evoluzione_normativa_immigrazione.pdf
[www. lepetitjournal.com/mila](http://www.lepetitjournal.com/mila)
<http://reflexions.ulg.ac.be/plugins/PluginReflexions/images/menu/logo.gif>
http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Italie_vie_politique_depuis_1945/187073
<http://www.la-croix.com/Actualite/Europe/La-loi-italienne-sur-l-immigration-est-remise-en-question-2013-10-08-1036611>
https://fr.wikipedia.org/wiki/Immigration_en_Italie Milton Fernandez (Minas,1958), interview à Letteranza

www.letteranza.org Igiaba Scego (Roma, 1974): rapport à Eks&tra (2004).
<http://www.eksetra.net/forummigra/relScego.shtml>
<http://www.amaralakhous.com/biografia>
http://www.sitlec.unibo.it/images/stories/PDF_folder/document-pdf/21-2016/2%20grutman.pdf
https://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/10/11/leoluca-orlando-il-faudrait-abolir-le-permis-de-sejour-c-est-la-peine-de-mort-de-notre-temps_5011787_3212.html
<http://www.wuz.it/recensione-libro/4591/nel-mare-sono-cocodrilli-fabio-geda-afghanistan.html>
3 mai 2010 Grazia Casagrande
<http://www.cultura/libri/igiaba-scego-adua-la-recensione/.panorama.it/>: “Un roman à deux voix qui alternent sur le plan incliné du temps”
<http://www.panorama.it/cultura/libri/igiaba-scego-adua-la-recensione/>
http://www.ilgiardinodeilibri.it/libri/__immigrato.php
www.huffington.it/giuseppe-fantasia/adua-di-igiaba-scego-e-quel-sogno-ricorrente-libertà_b_8215220.html
www.literary.it/ali/dati/autori/spurio_lorenzo.html
<http://www.eksetra.net/studi-interculturali/relazione-intercultura-edizione-2004/relazione-di-igiaba-scego/>
http://www.istitutosup-gavirate.it/studenti/immigrazione/pecore_nere.html
http://www.treccani.it/lingua_italiana/domande_e_risposte/lessico/lessico_395.html
<http://www.accademiadellacrusca.it/en/italian-language/language-consulting/questions-answers/migranti-respingimenti>

www.africulture.com/la-littérature-de-la-migration-en-Italie-3396 31 mai 2004

www.babelmed.net/article/3187-amara-lakhous-lecrivain-qui-se-joue-des-frantries/

Annexes

Excursus historique de la migration en Italie

L'Italie est aujourd'hui devenue l'une des principales « portes d'entrée » de l'Europe pour les immigrants qui arrivent du continent africain ou des pays de l'Europe de l'Est

Mais on ne saurait oublier que l'Italie a longtemps été une terre d'émigration.

Beaucoup d'italiens et surtout (mais pas exclusivement) les habitants de l'Italie du sud où les conditions de vie étaient particulièrement difficiles, se retrouvant sans emploi et sans ressources, ont longtemps été contraints de quitter l'Italie dans l'espoir de « far fortuna » en France, en Belgique ou même en Amérique.

À partir des années 1960 – 1970, les départs en Italie sont compensés par les arrivées, tout d'abord des familles des anciens émigrés rentrant au pays puis, à partir des années 1980, des populations d'Afrique du Nord et équatoriale pour pallier le manque de main-d'œuvre peu qualifiée nécessaire dans certaines secteurs (notamment l'agriculture).

Non préparée à ce retournement de situation, l'Italie a du mal à trouver sa propre politique d'immigration.

Le modèle d'intégration italienne trahit ses limites dès la fin des années 1980, la société ayant du mal à accueillir dans de bonnes conditions ces nouvelles populations exogènes.

Mais, face au problème de la croissance démographique et du vieillissement de la population, l'immigration va apparaître de plus en plus comme une nécessité.

L'Italie, terre d'accueil

Les arrivées d'immigrés sur le sol italien sont un phénomène récent.

L'Italie défaite en 1945 a perdu son Empire et n'a pas connu, comme la France, les guerres de décolonisation.

Les relations qu'elle entretient avec ces anciennes colonies sont donc d'une nature très différente.

Toutefois, comme toutes les communautés européennes installées sur le Continent africain ou au Moyen-Orient, la communauté italienne va devoir quitter les pays qui ont acquis leur indépendance.

Dès le milieu des années cinquante, on a affaire aux premières vagues de migrations post-coloniales.

L'importante communauté italienne présente en Egypte va devoir s'exiler après la prise de pouvoir par Nasser en 1956.

Après le coup d'Etat de Kadhafi en 1969, quelque treize mille italiens seront également expropriés et expulsés.

Dans les mêmes années, beaucoup d'italiens résidant dans les anciennes colonies Ethiopie, Erythrée, Somalie, en proie aux guerres civiles et aux conflits inter-ethniques regagnent l'Italie.

Le « miracle économique » va également favoriser le retour de beaucoup d'italiens installés en Amérique latine¹⁸⁸.

Avec la fin de ce que l'on est convenu d'appeler les Trente Glorieuses¹⁸⁹, suite aux premiers chocs

¹⁸⁸ [www.raistoria.rai.it/articoli/italia-anni ...il-boom-economico/](http://www.raistoria.rai.it/articoli/italia-anni...il-boom-economico/)

¹⁸⁹ <http://www.economie.gouv.fr/facileco/trente-glorieuses>: « L'expression "Les trente glorieuses" est reprise du titre d'un livre de Jean Fourastié consacré à l'expansion économique sans précédent qu'a connu la France, comme les autres grands pays industriels, du lendemain de la Seconde Guerre mondiale jusqu'au choc pétrolier de 1973. Jean Fourastié a choisi de donner ce nom à cette période en référence à la révolution de 1830 qualifiée traditionnellement de "Trois glorieuses". Pour lui, 1830 marque un tournant politique majeur en France, et la période 1945-1973 des "Trente Glorieuses" peut être considérée comme son équivalent sur le plan économique. »

pétroliers, les pays d'immigrations d'Europe du Nord commencent à fermer leurs frontières.

Cela entraîne l'émergence du phénomène de l'immigration clandestine.

L'Italie devient alors une destination pour beaucoup de migrants, car elle ne s'est dotée, à la différence de ses voisins, d'aucune législation visant à contrôler les entrées¹⁹⁰.

Insensiblement, les immigrés se substituent aux italiens dans les emplois les plus modestes et les moins qualifiés, notamment le secteur du bâtiment¹⁹¹.

Bien que le phénomène de l'immigration, et notamment de l'immigration clandestine, ne cesse de se développer, aucune mesure ne sera adoptée avant le milieu des années quatre-vingt pour modifier une législation héritée de la période fasciste qui s'avère désormais complètement inadaptée.

Les textes de loi qui règlent l'entrée et le séjour des étrangers en Italie remontent en effet à 1931¹⁹².

Après les premières mesures de régularisation des « sans papiers », la Loi Martelli promulguée en 1990 redéfinit le statut du demandeur d'asile, précise les conditions et les modalités d'accueil sur le territoire italien et d'obtention du permis de séjour, et élabore un programme de régulation des flux¹⁹³.

Cette programmation se révèle toutefois assez chimérique et le contrôle des frontières qui devrait mettre un terme à l'immigration clandestine assez aléatoire.

¹⁹⁰<http://www.oecd.org/fr/gov/politique-reglementaire/36267296.pdf>

¹⁹¹ [http://www.cpc-chiasso.ch/attivita/doc/Migrazioni%20SUD- %20in%20Italia%20nel%20dopoguerra.pdf](http://www.cpc-chiasso.ch/attivita/doc/Migrazioni%20SUD-%20in%20Italia%20nel%20dopoguerra.pdf)

¹⁹² www.robertopolli.it/~rpolli/caritaslatina2.it/sito2/Youportfolio_Demo/images/stories/formazione/evoluzione_normativa_immigrazione.pdf

¹⁹³ http://www.citinv.it/associazioni/LA_TENDA/Martelli.htm

Au cours des années 90, suite notamment à la chute du régime communiste en Albanie et à l'arrivée massive d'Albanais débarquant sur les côtes des Pouilles, de nouvelles régularisations s'imposeront¹⁹⁴.

Historique des flux de migrants depuis les années 1980

L'anthropologue et ethnologue italienne Clara Gallini décrit en ces termes ces nouveaux immigrés: « l'Italie est confrontée à l'arrivée massive d'une main-d'œuvre bon marché, qui s'est dispersée en diverses régions pour y occuper de multiples fonctions.

En Sicile les Nord-africains espèrent s'engager sur les bateaux de pêche ; en Campanie, des étrangers aux origines diverses attendent d'être embauchés comme ouvriers agricoles saisonniers et vivent entassés dans des bidonvilles [...]. Dans les grandes villes les sans-travail et sans-toit cherchent un refuge dans des dortoirs provisoires tandis que les femmes de ménage sud-américaines ou en provenance des Philippines, dorment sur les divans des salons et confient leurs enfants aux crèches de solidarité.

Dans les petites industries du nord, qui bénéficient d'un récent boom économique, on rencontre un petit nombre d'ouvriers dispersés mais en régulière augmentation.

En Toscane une minorité de Chinois s'organise en ateliers artisanaux. Un peu partout, on voit sur les places et les plages les vendeurs ambulants nord-africains ou sénégalais, "nomades" à la recherche d'une sédentarité toujours plus précaire.

¹⁹⁴www.robertopolli.it/~rpolti/caritaslatina2.it/sito2/Youportfolio_Demo/images/stories/formazione/evoluzione_normativa_immigrazione.pdf

Peut-être les moins nombreux, à coup sûr les plus visibles, ils ont déjà un nom: les vu'cumpra'...»¹⁹⁵

Après l'arrivée au cours des années 1980 des Tunisiens, des Marocains et des Egyptiens, on assiste à partir des années 1990 à celle des Algériens dont le pays est en proie à la guerre civile (ce qui pose d'ailleurs le problème du statut de ces migrants qui, pour certains, se présentent non comme de simples migrants économiques mais comme des réfugiés politiques).

Parmi les immigrés d'origine maghrébine, c'est toutefois la communauté marocaine qui a le plus augmenté et qui est devenue la plus nombreuse depuis les années 2000¹⁹⁶.

C'est également à partir des années 1980 que s'intensifie les flux migratoires en provenance de l'Afrique subsaharienne.

Ces flux proviennent moins des pays de l'ancien Empire colonial situé sur le versant oriental (Somalie, Érythrée, Éthiopie) que des États de la partie occidentale du Continent (Côte d'Ivoire, Ghana, Burkina Faso, Nigeria). Pour ces migrants, l'Italie représente une destination très différente de ce que peuvent être les anciennes puissances coloniales française ou britannique.

Après la chute du mur de Berlin (9-11-1989) et la décomposition de l'Empire soviétique, de nouveaux flux provenant de l'Europe orientale.

La première grande vague correspond à l'afflux massif des Albanais débarquant dans le port de Bari et sur les côtes des Pouilles en 1991 (exode évoqué dans un des chapître du film autofictionnel Aprile (1998) du réalisateur Nanni Moretti.

Avec l'entrée dans l'Union Européenne de nombreux pays naguère sous influence soviétique, les flux de migrants en provenance des régions de l'Est n'a cessé de croître.

¹⁹⁵<http://terrain.revues.org/3017>

13

<https://www.anpalservizi.it/documents/20181/73820/Rapporto+Marocco+2013.pdf/8256a5df-df3c-4642-89c1-a5580c7e7dfd>

¹⁹⁶ <https://www.anpalservizi.it/documents/20181/73820/Rapporto+Marocco+2013.pdf/8256a5df-df3c-4642-89c1-a5580c7e7dfd>

Leur statut est incomparable avec celui des immigrés d'origine africaine dans la mesure où ils sont citoyens européens, et peuvent librement circuler entre les pays de la communauté.

La plus importante communauté étrangère présente sur le territoire italien est à présent celle des Roumains¹⁹⁷.

Ces derniers, en tant que peuple « latin » parviennent à apprendre rapidement la langue italienne et s'intègrent remarquablement, en dépit des préjugés xénophobes qui s'attachent encore à leur nation (l'amalgame entre Roumains et Roms alimentant cette xénophobie).

Les principales nationalités en Italie en 2000 ¹⁹⁸	-	Les principales nationalités en Italie en 2003 ¹⁹⁹	-
Maroc	149 500	Roumanie	239 426
Albanie	115 800	Albanie	233 616
Philippines	61 000	Maroc	227 940

Serbie	54 700	Tunisie	155 802
--------	--------	---------	---------

¹⁹⁸ <https://www.oecd.org/fr/migrations/mig/2713>

¹⁹⁹ https://www.caritas.it/home_page_archivio/pubblicazioni/00000470_Dossier_Statistico_Immigrazione_Caritas_Migrantes_2005.html

Roumanie	51 600	Ukraine	112 802
États-Unis	47 600	Chine	100 109
Chine	47 100	Philippines	73 847
Tunisie	44 000	Pologne	65 847
Sénégal	37 400	Sénégal	47 762
Allemagne	35 400	Inde	47 170
Sri Lanka	29 900	Pérou	46 964
Égypte	28 300	Équateur	45 859
Pologne	27 700	Égypte	44 798
Pérou	26 500	Sri Lanka	41 539
Inde	25 600	-	
Autres pays	470 000	-	
Total	1 252 000		1 409 251
Dont UE	145 800	-	

La communauté marocaine qui était la première en 2000, n'occupe plus que la troisième position en 2003, derrière la Roumanie et l'Albanie.

En 2005, le nombre officiel d'étrangers recensés sur le territoire italien s'élève à 2,8 millions, mais ce chiffre ne tient pas compte des clandestins (entre 300000 et 400000 personnes).

Il englobe en revanche les étrangers provenant des pays « riches ».

Les immigrés représentent désormais une part essentielle de la population globale.

Au début des années quatre-vingt, ils n'étaient que 20000, en 2012 on en compte 4,5 millions ²⁰⁰.

Selon l'OCDE l'immigration est en recul depuis le début de la crise économique qui a éclaté en 2008²⁰¹.

Les partis et mouvements populistes se sont dès les années quatre-vingt-dix emparés du thème de l'immigration « invasion ». Aussi bien Forza Italia, le parti de Berlusconi, qu'Alleanza nazionale et ses différents avatars.

Matteo Salvini, après avoir pris le contrôle de l'appareil du parti en 2014, a transformé la Ligue du Nord d'Umberto Bossi aux tendances séparatistes en un parti nationaliste sur le modèle du Front National (ou Rassemblement National) français.

Cette mutation est symptomatique de la transformation de la société italienne au cours des dernières décennies; l'ancien clivage interne Nord/Sud a été supplanté dans le discours léguiste par l'opposition Italiens/étrangers.

La xénophobie à l'égard des méridionaux est éclipsée par celle envers les migrants.

Naguère, les méridionaux étaient identifiés aux Marocains. Mais les vrais Marocains sont arrivés.

Et ce sont eux qui font aujourd'hui l'objet d'une discrimination.

²⁰⁰ GEO n o 397, mars 2012, p. 10 <https://www.geo.fr/voyage/magazine-geo-mars-2012-la-chine-eternelle-9864>

²⁰¹ <https://www.oecd.org/migration/humanitarian-migration-falls-while-labour-and-family-migration-rises.htm>

Cela prouve, s'il en était besoin, que l'identité nationale se construit négativement à travers le rejet de l'autre.

Dans les pages suivantes on trouvera le journal des flux migratoires en Italie dans la période allant du 8 août 1991 au 26 octobre 2013²⁰².

8-18 août 1991. L'exode des Albanais

Les premiers migrants originaires de l'Est arrivent de la proche Albanie quelques mois après la chute du régime communiste.

Le 8 août 1991, deux énormes cargos chargés de milliers de passagers entrent dans les ports d'Otrante et de Bari.

²⁰² Je m'inspire principalement de la chronologie proposée par l'Encyclopédie Universalis. <https://www.universalis.fr>

Il sont suivis, les jours suivants, d'autres navires. La capitale des Pouilles n'est pas préparée à faire face à un afflux qui s'élève à au moins douze mille personnes.

Ces dernières sont donc entassées dans le vieux stade transformé pour l'occasion en une sorte de camp de concentration.

La chaleur est écrasante, les détenus manquent de vivres et surtout d'eau et les conditions hygiéniques sont désastreuses.

Beaucoup d'Albanais sont immédiatement rapatriés.

Ceux qui refusent de quitter le stade de Bari sont transférés vers Milan et Gênes.

Le 18 août on rapatrie manu militari les "irréductibles".

Fin décembre 1997. Arrivée de réfugiés kurdes

Suite à l'offensive turque conduite au nord du pays des populations kurdes tentent de se rendre en France, Belgique ou Allemagne en transitant par l'Italie ou la Grèce.

Il s'agit d'une immigration clandestine contrôlée par les mafias italienne, turque et albanaise.

9 février 1999. Régularisation massive de travailleurs immigrés clandestins

En 1998, le nombre de régularisations s'élève à 58.000. En 1999, le gouvernement promulgue un décret autorisant la régularisation de 250.000 travailleurs immigrés clandestins.

Plus de 308.000 dossiers ont été déposés avant le 15 décembre 1998.

Tous les immigrés remplissant les conditions seront régularisés.

20 octobre 2003. Décès de migrants en mer

Le 20 octobre, au large de l'île de Lampedusa, on découvre une barque à bord de laquelle se trouvent quinze immigrés clandestins provenant pour la plupart de Somalie, très éprouvés par une traversée épouvantable.

Ce sont les survivants. Treize autres personnes sont mortes durant la traversée.

L'île est devenue depuis le printemps, l'étape d'une nouvelle filière provenant d'Afrique du Nord empruntée par trois mille cinq cents clandestins.

25 août 2004 Lybie-Italie. Lutte contre l'immigration clandestine

Le 9 août, le ministre libyen des Affaires étrangères évoque « l'invasion » de son pays par plus d'un million de migrants originaire de l'Afrique subsaharienne.

Le 25 août, Silvio Berlusconi (président du Conseil depuis 2001) se rend à Tripoli pour conclure un accord de coopération entre les deux États pour assurer le contrôle des frontières.

Des vedettes libyennes et italiennes patrouilleront au large des côtes libyennes.

5-26 avril 2011. La France et l'Italien sont en désaccord à propos de l'accueil des réfugiés tunisiens

Suite à la révolution tunisienne qui ouvre la saison du « Printemps arabe » en décembre 2010, un grand nombre de Tunisiens quittent leur pays.

Le 17 août la France condamne la décision italienne d'accorder un titre de séjour de six mois aux quelque vingt mille à vingt-cinq mille Tunisiens débarqués illégalement en Italie, selon l'accord établi le 5 avec le ministre tunisien des Affaires étrangères.

Ces permis permettent aux réfugiés, dont la plupart souhaitent gagner la France, de circuler librement dans l'Espace Schengen.

Le 26, le président français Sarkozy et le président du Conseil Berlusconi, réunis à Rome, demandent à la Commission Européenne et au Conseil de l'Europe de réformer les règles régissant l'Espace Schengen. Mais aucun accord n'est trouvé pour régler le sort des réfugiés tunisiens.

3 –26 octobre 2013. Naufrage meurtrier de migrants africains au large de Lampedusa

Le 3 un bateau provenant de Libye et transportant environ cinq cents migrants fait naufrage au large de Lampedusa.

Seuls cent cinquante cinq personnes seront sauvées. « *C'est un drame européen, pas seulement italien* », déclare le ministre italien de l'intérieur Angelino Alfano.

Le 26, le Conseil européen se prononce en faveur du renforcement du rôle de Frontex, l'Agence européenne pour la gestion de la coopération internationale aux frontières extérieures des Etats membres de l'UE.

Une « task force» (Unité militaire de prompt intervention) est mise en place pour la Méditerranée, chargée chargée d'intervenir pour éviter de nouveaux drames.

- **Extrait d'un interview au jeune protagoniste de l'œuvre *Nel mare ci sono i coccodrilli* :**

“Enaiatollah, nel libro racconti che per anni hai avuto paura ad addormentarti, perché un mattino, svegliandoti, hai scoperto che la mamma era andata via. Oggi riesci a dormire sonni tranquilli?”

EA: *Sì, riesco a dormire... a volte però vedo i ragazzi che dormono per strada, o al Valentino (uno dei parchi di Torino - ndr) , nonostante sono in Italia... Sono minorenni, e devono dormire per strada. Quando li vedo mi si spezza il cuore, perché io devo avere una stanza personale e loro dormono per strada? È giustizia? Non è per tutti quanti.*²⁰³

- **Ci-dessous c'est l'écrivain même qui répond à mes questions :**

Un migrante bambino soffre della stessa sofferenza o ha una percezione diversa della stessa?

F.G. : *Credo ci sia una sofferenza diversa perché sono diversi i bisogni, le competenze, le aspettative. I bambini sono solitamente più resilienti perché c'è in loro una capacità di meravigliarsi e guarire che gli adulti perdono con l'andare del tempo.*²⁰⁴

²⁰³ « Enaiatollah, dans le livre tu racontes que pendant des années tu as eu peur de t'endormir parce qu'un matin, en te réveillant, tu as découvert que ta maman s'en était allée. Aujourd'hui réussis-tu à dormir tranquille ?

E.A. : Oui, je réussis à dormir...parfois, pourtant, je vois les jeunes qui dorment dans la rue, ou au Valentino (un des parcs de Turin), même s'ils sont en Italie...Ils sont mineurs, et ils doivent dormir dans la rue. Quand je les vois, j'ai le cœur brisé, pourquoi dois-je avoir une chambre à moi et eux, ils dorment dans la rue ? C'est de la justice ? Ce n'est pas pour tout le monde.
www.wuz.it/intervista-libro/5459/intervista-fabio-geda-enaiatollah-akbari.html

²⁰⁴ Un migrant enfant souffre de la même souffrance ou il a une perception différente de la même?

Le avventure di Enaiat sembrano quasi inverosimili; quanto cuore ha messo lei nella loro pubblicazione?

*F.G.: Eppure sono vere, tutte. Il cuore che ho messo emerge dal tono del racconto: ma il cuore è molto più suo che mio. Dal mio canto io ho solo cercato di essere invisibile e di far parlare lui.*²⁰⁵

« Je crois qu'il y a une souffrance différente parce que ce sont les besoins qui sont différents, les compétences, les attentes. Les enfants sont d'habitude plus résilients parce qu'ils possèdent une capacité de s'émerveiller et de guérir que les adultes perdent avec le temps qui passe »

²⁰⁵ Les aventures de Enaiat semblent presque invraisemblables; combien de coeur avez-vous mis dans leur publication?

“Pourtant elles sont vraies ,toutes. Le coeur que j'ai mis jallit du ton du récit: mais le coeur est beaucoup plus le sien que le mien. De mon côté je n'ai cherché qu'à être invisible et à le (Enaiat) faire parler”

• **Entretien téléphonique à Igiaba Scego le 11 octobre 2019 :**

- Perché tuo padre è dovuto andare in esilio ?

I.S. : *Mio padre ha dovuto prendere la strada dell' esilio perché faceva parte della politica precedente della Somalia in quei nove anni di democrazia dal '60 al '69 e quando è arrivato Siad Barre nel '69 ed ha instaurato prima una dittatura di stampo sovietico, poi verso l'anno '78, '79 aveva abbracciato il capitalismo, l'ordine capitalista statunitense (Siad Barre ha avuto due visioni del suo stare al potere !) mio padre non poteva rimanere già dalla prima ora e, come molti che avevano già fatto politica precedentemente, quando è arrivata la dittatura militare, ha scelto la strada dell'esilio.*²⁰⁶

- Tuo padre è considerato un rifugiato politico ?

I.S. : *Si, perché era somalo e scappava dalla dittatura.*²⁰⁷

- Perché considera Roma una città magica ?

I.S. : *Perché è bella, semplicemente ! Ma è anche un modo di dire a Roma quando si parla della squadra di calcio. Con due « g » maggica.*²⁰⁸

²⁰⁶ Pourquoi ton père a été exilé?

Mon père s'est exilé parce qu'il faisait partie de la politique précédente de la Somalie pendant les neuf années de démocratie de 1960 à 1969 et quand Siad Barre est arrivé au pouvoir et qu'il a instauré d'abord une dictature soviétique, ensuite vers l'année 1978-1979 un capitalisme de type américain (Siad Barre a eu deux visions de son pouvoir!), mon père ne pouvait pas rester dès le premier moment et, autant que beaucoup d'autres qui avaient fait de la politique précédemment, a choisi de s'exiler.

²⁰⁷ Ton père est considéré un réfugié politique?

Oui, parce qu'il était somalien et il s'échapper de la dictature

²⁰⁸ Pourquoi il considère Rome une ville magique?

Parce qu'elle est belle tout simplement! Mais c'est aussi une expression qu'on utilise à Rome quand on parle de l'équipe de foot. On le dit avec deux "g": maggica

- Cosa intendi quando dici che « la vita è stata mutilata ? » ?

I.S. : *Non ricordo bene qual è il punto, ma penso che sia la storia della Somalia che è stata mutilata perché la Somalia ha vissuto vent'anni di dittatura e poi dal '91 fino adesso una guerra civile, una strana pace ; una guerra civile che alla fine muta e non finisce mai e il terrorismo. Poi è chiaro, prima ha subito il colonialismo , all'inizio del secolo ventesimo e quindi è una storia di dolore e in quanto storia di dolore una storia mutilata, come mutilata è la storia dei migranti che per dittature o guerre devono scappare dal loro paese.*²⁰⁹

²⁰⁹ Qu'entends-tu quand tu dis que: "La vie a été mutilée"?

Je ne me souviens pas quel est le point, mais je pense que c'est l'histoire de la Somalie qui a été mutilée parce que la Somalie a vécu vingt ans de dictature et puis des années quatre-ving et un jusqu'à présent une guerre civile, une drôle de paix; une guerre civile qui à la fin change mais qui ne finit jamais et le terrorisme. Ensuite, c'est clair, elle a subi le colonialismo, au début du vingtième siècle et donc c'est une histoire de douleur et en tant que histoire de douleu

- Temoignage de Amara Lakhous publié sur FB le 3 novembre 2019 :

Mon texte traduit de l'italien en français par Samia Benbrahim et publié aujourd'hui sur El Watan.

Le roman *Choc des civilisations pour un ascenseur* Piazza Vittorio a été publié pour la première fois en italien en 2006 par les éditions e/o (Rome). En quelques mois, il est devenu un phénomène éditorial qui a changé ma vie pour toujours. Cela m'a permis de rencontrer des personnes exceptionnelles du monde entier et de visiter des pays aussi éloignés que l'Australie et Singapour. Avec ce livre, j'ai réalisé un grand rêve qui semblait inaccessible être un écrivain bilingue en arabe et en italien. Comment est né ce rêve ? Les débuts remontent à 1986, j'étais étudiant au lycée Thaâlibia à Hussein Dey (Alger), lorsque la professeure de français nous a fait lire *Madame Bovary*, de Gustave Flaubert, mes certitudes ont commencé à vaciller, laissant plus de place aux doutes.

En écoutant la voix du personnage principal, en l'occurrence, Emma Bovary, j'ai ouvert les yeux sur ma société dominée par les hommes, dans laquelle les femmes doivent toujours être des figurantes, jamais des protagonistes. Flaubert m'a appris à écrire et à défier les tabous avec courage. En 1993, j'ai écrit mon premier roman en *Les punaises et le pirate*. La situation du pays durant ces terribles années ne permettait pas la liberté d'expression. Evidemment, je ne pouvais pas le publier. Pour sauver mon rêve, j'ai décidé de quitter l'Algérie. Je suis arrivé à Rome en octobre 1995.

Je n'avais qu'un sac à dos avec moi et j'y ai mis mon manuscrit. Au cours des premières semaines en Italie, j'ai réussi à démêler une situation quelque peu complexe : continuer à écrire en arabe ou opter pour l'italien ? J'ai trouvé une réponse convaincante grâce à une rencontre extraordinaire, vers la fin de l'année 1995, avec la grande écrivaine Assia Djebar. J'ai eu la chance de passer toute une journée avec elle dans les rues de Rome. Elle m'a dit qu'écrire exclusivement en français pour elle n'était pas un choix mais une contrainte, car c'était la seule langue qu'elle avait apprise à l'école sous la domination coloniale.

Assia Djebar avait tenté de se rattraper en cherchant un compromis linguistique: écrire de la fiction en français et faire du cinéma en arabe algérien. Malheureusement, son expérience cinématographique ne dura pas longtemps car elle ne trouva aucun soutien financier pour la production. Pour éviter cette fracture ou ce préjudice linguistique, j'ai décidé de continuer à écrire en arabe et d'investir dans la langue et la culture italiennes. En 2004, je suis rentré en Algérie après neuf ans d'exil. Je venais de publier, la version arabe de *Scontro di civiltà per un ascensore a Piazza Vittorio*. A ce moment-là, j'avais compris qu'il était temps d'ajouter l'italien comme langue d'écriture et de devenir un auteur bilingue.

Pour récrire et ne pas traduire ce texte en italien, j'ai beaucoup travaillé pendant deux ans. Je ne me souviens pas exactement du nombre de brouillons, certainement plus de vingt. La publication a été couronnée de succès, une surprise pour tout le monde, y compris pour moi. Les droits du film ont été vendus et le film a été publié en 2010, sous la direction de Isotta Toso. Ce roman a été traduit en neuf langues : français, anglais, espagnol, allemand, néerlandais, danois, tamazight, japonais et danois. Comment expliquer ce succès ? Je pense que ce roman a deux points forts. D'une part, il décrit la réalité italienne avec une vision du monde ouverte à la diversité. D'autre part, il utilise un style hybride et un langage original.

Dans *Choc des civilisations pour un ascenseur* Piazza Vittorio, l'aspect de la diversité concerne également les Italiens, car je pense que les Napolitains et les Milanais sont culturellement différents. Il suffit de regarder mes deux personnages Benedetta Esposito et Antonio Marini. Cela ne signifie pas juger les uns meilleurs que les autres. La diversité est pour moi une ressource et non une menace ; il en résulte un véritable kaléidoscope d'idiomes et de visions du monde. Je suis né et j'ai grandi à Alger dans une famille de Kabyles, avec cinq sœurs et trois frères.

histoire mutilée, comme mutilée est l'histoire des migrants qui, à cause de dictatures ou de guerres, doivent s'en fuir de leur pays.

Nous avons la même mère et le même père, nous avons mangé le même pain et reçu la même éducation, mais nous avons toujours été différents. La première grande leçon que j'ai apprise sur la valeur de la diversité s'est déroulée en Algérie, dans mon quartier populaire à Hussein Dey et dans ma propre famille. Pour cette raison, les immigrants et la diversité, par excellence, constituent une richesse et représentent une grande opportunité.

Un écrivain comme moi, né et élevé en Algérie, a une nouvelle façon de regarder la réalité italienne, car ceux qui viennent d'ailleurs observent des choses que les autochtones ne remarquent pas, ils ont un dynamisme différent, un regard nouveau. Les immigrants ont cette capacité, en particulier les écrivains, d'observer la société de l'extérieur. De plus, il y a une grande contribution linguistique. En fin de compte, qu'est-ce que je fais quand j'écris en arabe et en italien ? J'italianise l'arabe et arabise l'italien.

Il s'agit, pour moi, de féconder les deux langues en transportant des images, des métaphores, des idées d'une langue à l'autre. Dans ce cas, je voudrais insister sur un point fondamental : je n'ai pas appris le bilinguisme en Italie mais en Algérie. Je suis bilingue en tamazight et arabe depuis mon enfance et c'est une expérience extraordinaire. Maintenant, je parle parfaitement cinq langues (tamazight, arabe, français, italien et anglais) et je suis très heureux de passer d'une langue à l'autre. Qu'est-ce que cela signifie pour un Algérien d'écrire en italien ? Si la langue est un poisson, la culture, l'histoire, le pays sont l'eau.

Que puis-je dire de l'Italie ? C'est un pays extraordinaire qui n'occupe que 0,20% de la surface de la planète et 0,13% de la population mondiale. Malgré cela, 70% du patrimoine artistique répertoriés de l'humanité se trouvent sur le territoire italien. Dans mon cas, un événement extraordinaire a eu lieu : mes romans écrits en italien, et surtout Choc des civilisations pour un ascenseur Piazza Vittorio, sont devenus des manuels pédagogiques pour enseigner la langue italienne dans le monde.

Pour moi, l'italien est devenu un pont vers d'autres langues et a pacifié ma relation avec la langue française en la libérant de la colonisation. Aujourd'hui, mes romans sont traduits de l'italien au français. Je suis convaincu que le français fait maintenant partie de notre patrimoine linguistique, qu'il s'agisse d'un butin de guerre, comme le dit Kateb Yacine, ou d'un bien vacant, comme l'affirment mes amis écrivains Amin Zaoui et Kamel Daoud. Nous devons sortir du dualisme linguistique et nous ouvrir aux langues du monde.

En conclusion, je voudrais exprimer ma grande joie de pouvoir m'adresser aujourd'hui à mes jeunes lecteurs algériens en italien. Ce roman est intimement lié à mon rêve. J'ai toujours dit que pour être heureux, il faut des rêves, de grands rêves. Il ne faut jamais cesser de rêver. Enfin, je voudrais remercier chaleureusement mes merveilleux éditeurs Edizioni e/o et barzakh qui ont cru en ce projet de publier la version italienne en Algérie